



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD



TOME CXLVII
ANNÉE 2020
4^e LIVRAISON

SOMMAIRE DE LA 4^e LIVRAISON 2020

● Éditorial : Un patrimoine à garder vivant (Dominique Audrerie).....	387
● L'enseignement agricole en Périgord de 1848 à 1960. Une série d'occasions manquées (Maurice Cestac)	389
● L'actrice Simone Mareuil. Un vrai drame de cinéma (Brigitte et Gilles Delluc).....	411
● Une face méconnue de la vie du mime Marceau (Michel Roy)	427
● Les meulières de Montbreton à Mareuil (La Pierre angulaire).....	445

Vie de la Société

● Programme de nos réunions. 1 ^{er} trimestre 2021	454
● Comptes rendus des séances :	
du 2 septembre 2020 : L'inventaire du patrimoine architectural de la commune des Eyzies : premiers résultats et nouvelles perspectives, par Xavier Pagazini ; « Monsieur Lévy », professeur au lycée de garçons de Périgueux, vu par un de ses anciens élèves, il y a près de 70 ans, par Gilles Delluc ; De l'III en Alsace à l'Isle en Dordogne, itinéraire d'un patriote : Charles Hahn, par Hubert Hahn ; Rencontre autour d'un livre : Michel Testut, « le Virgile du Périgord », par Catherine Rebeyrotte	455
du 7 octobre 2020 : Un banquet pour les noces d'argent de la SHAP, par Tristan Hordé ; Le tabac en Dordogne, histoire d'une culture, d'une économie et d'un patrimoine industriel, par René Delon ; Une illustre famille en Périgord au xix ^e siècle, par Alain Boituzat ; Rencontre autour d'un livre : La grande histoire du Périgord illustrée, par Gérard Fayolle et Francis Pralong	458
● Admissions nouveaux membres.....	463
● Colloque des 16 et 17 octobre 2020. La Révolution dans l'histoire des campagnes du Périgord	464
● Vie de la bibliothèque	
Entrées dans la bibliothèque (Huguette Bonnefond).....	465
Revue de presse (Huguette Bonnefond).....	467
● Annonce. À paraître : Actes du colloque des 16 et 17 octobre. La Révolution dans l'histoire des campagnes du Périgord	470
● Courrier des chercheurs et petites nouvelles (Brigitte Delluc).....	471
● Annonce. Assemblée générale ordinaire du 3 mars 2021 et élections.....	474
● Notes de lecture	475
● Sommaire du tome CXLVII (2020) du <i>Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord</i>	479

Le présent bulletin a été tiré à 1 000 exemplaires.

1^{re} de couverture : Simone Mareuil (1903-1954), années 1920. D'après une publicité pour le médicament Broncodyl (p. 412).

4^e de couverture : Meule en extraction (p. 447) ; mime Marceau (p. 433) ; affiche d'*Un chien andalou* (p. 415) ; grotte de Rouffignac (p. 471).

EDITORIAL

Un patrimoine à garder vivant

Depuis bientôt un siècle et demi, notre compagnie a, grâce à ses membres, accumulé un ensemble d'études et de rapports, qui sont autant de sources incontournables pour découvrir l'histoire et l'archéologie de notre Périgord. Aujourd'hui, des travaux inédits sont publiés dans notre bulletin, reconnu au-delà du Périgord pour son érudition et son sérieux, et le site internet, toujours plus riche, vient avec ses moyens nouveaux étendre encore le champ des connaissances.

Il s'agit là d'un véritable patrimoine, reçu de ceux qui nous ont précédés, poursuivi et augmenté par les sociétaires d'aujourd'hui, dans le souci de le transmettre aux générations de demain. Cela est accepté par chacun ; en fait rien n'est moins simple.

À regarder et surtout écouter les « nouvelles » générations, je ne suis pas certain qu'une société savante, fut-elle vénérable et active comme la nôtre, s'inscrive parfaitement dans une perspective, ou, dirons-nous dans le langage actuel, une problématique susceptible de mobiliser de nouveaux acteurs, qui viendront assumer ce bel héritage. Ce constat n'est certes pas négatif, bien au contraire : pour qu'un patrimoine soit véritablement vivant, il doit s'inscrire dans la société où il se situe et participer à la vie culturelle, à la vie sociale, à la vie de chacun, certes à sa juste place, mais sans rien avoir d'un aimable souvenir abandonné dans les mémoires du passé.

C'est donc pour nous une obligation de réfléchir et surtout d'écouter ceux qui sont susceptibles de venir après nous. Notre compagnie est aujourd'hui bien différente de ce qu'elle fut voici un siècle ou même quelques



dizaines d’années, et pourtant elle reste fidèle à sa double vocation première : étudier et transmettre. Il nous appartient de faire vivre ce beau patrimoine, qui est nôtre, en l’insérant sans crainte ni passion dans des perspectives actualisées.

Durant l’année qui vient, il me semble important de s’interroger, sans « prise de tête » inutile, sur notre avenir. Les contributions et avis de chacun sont attendus, de la part des membres de notre compagnie bien sûr, mais aussi de ceux qui restent à notre porte, alors que le Périgord, son histoire et sa culture sont pour eux une richesse à connaître, à conserver et à faire vivre.

Le présent bulletin, pour cette quatrième livraison de l’année, apporte à nouveau des études inédites pour une meilleure connaissance de notre Périgord.

Dominique Audrerie

Vient de paraître...

La SHAP vient de publier trois ouvrages :

*418, 1600^e anniversaire de la proclamation
du Royaume wisigothique d’Aquitaine*
86 pages, ill., 12 € (disponible à la SHAP)

100 félibrées en Périgord, 1903-2019, par Pascal Serre
(en co-édition avec Les Livres de l’Îlot et Lo Bornat)
550 pages, ill., 25 € (disponible en librairie)

*La vie d’un émigré au service du Tsar. Jeunesse russe d’un seigneur
de Hautefort, le baron de Damas (1795-1814)*, par Thomas McDonald
(en co-édition avec Hautefort Notre Patrimoine)
100 pages, ill., 12 € (disponible à la SHAP et à Hautefort)

À paraître :

Peintures murales en Périgord. x^e-xx^e siècle
La Révolution dans l’histoire des campagnes du Périgord
(voir page 470)

L'enseignement agricole en Périgord de 1848 à 1960. Une série d'occasions manquées

par Maurice CESTAC

Si, dès le début du xix^e siècle, quelques notables éclairés, « les agromanes », se sont intéressés à la formation des agriculteurs avec les comices et la création de quelques écoles pratiques, l'enseignement agricole ne s'est véritablement structuré qu'à partir de 1848. Dès lors, la Dordogne a vu de nombreuses initiatives, diverses, souvent sans lendemain, parfois victimes de conflits d'intérêts ou de rivalités locales.

Le présent texte a simplement pour but de dresser un panorama de l'ensemble des projets avec leurs acteurs locaux, les succès et les échecs. Cinq périodes, marquées par une législation abondante, reflètent au gré des politiques mises en place, l'intérêt des gouvernants. Au fil du temps, ce département a, bien souvent, tergiversé, avec les retards inévitables induits, ou laissé passer des opportunités. Tout cela explique que l'actuel lycée agricole et agroalimentaire de Périgueux a été l'un des derniers à voir le jour en France.

I. Les prémisses

Les prémisses de l'éducation du monde paysan peuvent être décelées dans les théories des physiocrates, au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Ce courant de pensée, représenté par Mirabeau et Quesnay, est présenté comme fondateur de la science économique. Ils considèrent que « la richesse vient de la terre », seule la nature et donc les paysans créent des richesses. Le terme lui-même signifie « gouvernement par la nature ».

Les « agromanes », ces nobles et bourgeois férus d'agronomie et soucieux du progrès de l'agriculture, dont les représentants en Périgord sont le marquis de Fayolle et le maréchal Bugeaud, sont en quelque sorte les descendants de ce courant de pensée. Ils fondent en 1821 la Société d'agriculture qui, en publiant les *Annales agricoles*, a créé le premier vecteur de l'enseignement, non pas destiné aux masses d'agriculteurs mais aux propriétaires fonciers chargés de faire appliquer ces nouvelles théories sur leurs domaines. Dans le même temps naissent en France, sous l'impulsion de François de Neufchâteau, les premiers instituts agricoles, sur le modèle de ce qui existait en Allemagne et sur celui de Roville, à côté de Metz, fondé par Mathieu de Dombasle en 1822.

II. De 1848 à 1870

Avant 1848 existait déjà, en Dordogne, une ferme modèle à Saltgourde¹ (commune de Marsac-sur-l'Isle), créée en 1837 sous l'impulsion de la société d'agriculture de l'époque et des notables éclairés qui la composaient. Cependant, le décret du 3 octobre 1848 constitue l'acte fondateur de l'enseignement professionnel agricole. Il définit une structure, dont les grandes lignes seront conservées jusqu'aux lois d'orientation agricole de 1960. Il organise l'enseignement en trois niveaux. À la base, les fermes-écoles, héritières des fermes modèles. Les écoles régionales d'agriculture forment le deuxième niveau. Leur but est double. Ce sont d'abord des écoles d'agriculture théorique et pratique, où les études durent entre deux et trois ans. Ce sont aussi des centres d'expérimentation. Au départ, elles devaient constituer un pôle d'attraction agronomique pour une petite région formée de trois à cinq départements. En fait, il n'a été créé, à cette époque, que quatre écoles, qui sont par la suite devenues les écoles nationales supérieures agronomiques. Ce n'est que bien plus tard, en 1926, que seront organisées les écoles régionales. Enfin, le troisième niveau, celui de l'enseignement supérieur, correspond à l'institut national agronomique.

1. CESTAC, 1998, p. 137.

Si les bases ont été posées, le Second Empire, pour des raisons à la fois politiques et économiques, met l'accent sur l'introduction de l'enseignement agricole dans l'enseignement général, et en particulier, dans l'enseignement primaire. Une collaboration active entre le ministère de l'Instruction publique et les instances chargées de l'agriculture s'instaure dès les années 1850, multipliant instructions et enquêtes sur le sujet. Elles prévoient des cours aux élèves maîtres dans les écoles normales d'instituteurs, la création de jardins annexes aux écoles normales, un enseignement agricole dans les écoles primaires.

Ces dispositions n'ont pas gagné la Dordogne très rapidement. En 1861, on en est encore à demander la création de cours à l'école normale et l'instruction agricole dans les écoles primaires est plus ou moins effective. C'est surtout la personnalité de l'instituteur qui joue un rôle important. Les instituteurs les plus souvent cités à cette époque sont ceux de Champcevinel, Grand-Brassac, Nontron. L'école normale ouvre des cours d'agriculture en 1862. Des terrains annexes sont acquis pour, essentiellement, de l'arboriculture.

Enfin, cette période est marquée par la transformation de la ferme modèle de Saltgourde en ferme-école, en 1847, anticipant ainsi la création du premier niveau d'enseignement agricole prévu dans les lois de 1848. Cette ferme-école, ensuite transférée au domaine de La Valade à Lisle en 1851, n'est fermée qu'en 1884. Cette fermeture est sans doute liée au manque de résultats et de moyens de cette école, mais aussi au fait que ce mode d'enseignement n'a guère les faveurs de la toute jeune Troisième République, qui se préoccupe de développer, démocratiser et laïciser l'enseignement en général. Elle subit des critiques de la part du conseil général de l'époque et notamment de la part de J.-E. Dezimeris, député de la Dordogne, puis représentant du peuple à l'assemblée constituante de 1848. Ses critiques portent essentiellement sur le faible nombre d'agriculteurs formés et sur les mauvais résultats de la ferme modèle. Il faut sans doute y voir un enjeu politique : opposition d'un républicain à une assemblée de notables, les membres de la Société d'agriculture.

Ainsi ferme-école et action des instituteurs restent les deux éléments essentiels pour la formation agricole durant cette période.

III. De 1870 à 1918

La loi du 30 juillet 1875 prévoit que « l'enseignement élémentaire pratique sera dispensé dans des fermes-écoles et dans les établissements professionnels agricoles qui prendront le nom d'écoles pratiques d'agriculture² ». Dès 1876, de nombreuses écoles pratiques d'agriculture voient le jour par transfor-

2. CHAMASSON *et al.*, 1999.

mation des fermes-écoles en place. Aussi peut-on penser que le département de la Dordogne, avec la magnifique ferme-école de La Valade et son domaine d'une centaine d'hectares, a laissé passer une première chance d'implantation d'un enseignement agricole public dans ce département, puisqu'elle ferme ses portes en 1883.

En effet, dès cette fermeture, le préfet³ propose de transformer cette école en école pratique d'agriculture et soumet ce projet au département : « N'y-a-t-il pas lieu de prier le ministre de l'Agriculture de faire étudier la question de la création d'une école pratique d'agriculture dans le département de la Dordogne ? » Et le préfet d'indiquer les conditions exigées par le ministère de l'Agriculture. Le département donne un avis favorable, mais assorti de nombreuses réticences⁴, notamment le trop grand éloignement de La Valade de Périgueux, « ce qui nuirait à la possibilité de contrôle de cette école » ou encore « Pourquoi ce qui n'a pas fonctionné dans la ferme-école fonctionnerait-il dans une école pratique ? ».

La véritable raison n'est-elle pas que la transformation en école pratique ferait passer cette école sous le contrôle de l'État ? La question peut se poser.

Une circulaire du 31 décembre 1867 donne des instructions sur l'organisation de l'enseignement agricole et horticole dans les écoles normales d'instituteurs. Il s'agit de donner, dans les écoles rurales, un complément de formation relatif à l'agriculture et il est recommandé que « le programme général soit approprié dans chaque département aux conditions de culture locales ». Cette organisation est confirmée par la loi « relative à l'enseignement départemental et communal de l'agriculture » du 16 juin 1879. Elle s'appuie sur les chaires départementales d'agriculture et les champs de démonstration.

1. Les chaires départementales et spéciales d'agriculture⁵

L'instruction ministérielle du 31 décembre 1867, confirmée par la loi du 16 juin 1879, crée les chaires départementales d'agriculture. Albert Gaillard est nommé dès le 22 mars 1869 à la tête de cette chaire, à la demande de l'inspecteur d'académie de la Dordogne. C'est un ancien élève de l'école de Gran-Jouan⁶ et ancien répétiteur de chimie de cette même école. Ce professeur, dans un premier temps, est chargé d'enseigner aux élèves maîtres de l'école normale d'instituteurs, de donner des conférences agricoles aux instituteurs et agriculteurs et d'inspecter les écoles primaires sur l'enseignement agricole qui y est dispensé. Albert Gaillard exerce ses missions en Dordogne jusqu'à son départ à la retraite en 1906. Il se retire à Brantôme, dans son domaine du Châtenet.

3. Archives départementales de la Dordogne (ADD), 7 M 17, lettre du 1^{er} septembre 1883.

4. ADD, 7 M 17, lettre du 1 septembre 1883.

5. ADD, T 237.

6. Actuellement école nationale supérieure agronomique de Rennes.

Une loi de 1880 permet la création de chaires spéciales d'agriculture dans les écoles primaires supérieures. Ces professeurs spéciaux d'agriculture sont chargés de relayer et de compléter l'action du professeur départemental. Ils assurent, en quelque sorte, les fonctions d'adjoint dans le cadre d'un arrondissement. Ils ont une double fonction : une fonction d'enseignement de l'agriculture dans un collège ou une école primaire supérieure et une fonction de vulgarisation par des cours d'adultes en hiver, le soir, au chef-lieu du canton, et en été le dimanche. Ainsi, quatre chaires spéciales sont créées en Dordogne et fonctionnent avec plus ou moins de bonheur.

Nommé à Montignac, dès le 4 octobre 1889, Camille Boudy, ancien élève de l'école de Gran-Jouan, est autorisé par l'inspecteur d'académie à assurer gratuitement des leçons d'agriculture à l'école primaire supérieure d'Excideuil. En 1892, il est nommé professeur spécial d'agriculture. La demande auprès du ministère de l'Agriculture est appuyée en ces termes : « Agriculteur aussi distingué que sincère républicain ». Le ministère demande le vote par la municipalité de 600 F (somme normalement prévue lors des embauches de professeurs pour couvrir les frais liés aux conférences et démonstrations, le traitement de 2 400 F est pris en charge par l'État). La municipalité vote les crédits nécessaires. Cependant, les choses vont vite se gâter. En 1894, un rapport indique que Camille Boudy ne fait pas cours dans les autres communes et, en 1899, celui-ci demande des arriérés de paiement de 600 F. La municipalité refuse de payer. « En ce moment de boulangisme renaissant, je souhaite éviter à Montignac une crise municipale », écrit le maire. Par ailleurs, les effectifs ont baissé et se situent en dessous de l'effectif minimum de 15 élèves par classe. En conséquence, la chaire spéciale d'agriculture de Montignac est supprimée.

À Excideuil, la chaire spéciale est créée le 30 août 1894. M. Coupier est nommé professeur spécial. Il est chargé de cours à l'école primaire supérieure ainsi que des cours d'adultes et des conférences. Il est également ancien élève de Gran-Jouan. Rapidement, les rapports se tendent avec la municipalité. En effet, au gré des changements de municipalité, la somme de 600 F est supprimée en 1895, puis revotée en 1896, puis de nouveau supprimée. Entre-temps, M. Coupier est devenu grand électeur. Ceci explique peut-être cela. Si bien qu'en 1900, il demande sa mise en disponibilité. Il est remplacé le 30 octobre par un nouveau professeur d'agriculture, M. Rabate, ingénieur agronome qui vient de Saint-Sever dans les Landes. Puis, à partir de là, un changement de professeur a lieu pratiquement chaque année. 1902 : M. Leygue, ingénieur de l'école nationale d'agriculture de Grignon, muté en 1903 ; puis Antoine Leconte ; 1904 : M. Verdie, ingénieur agronome ; 1906 : Paul Lafont. La chaire est finalement supprimée en 1907 suite à la suppression des crédits.

À Nontron, la chaire existe entre 1892 et 1906. Auguste Mozziconacci, diplômé de l'école nationale d'agriculture de Montpellier, est le premier titulaire de cette chaire jusqu'en 1897. À côté des cours, il est aussi chargé

d’organiser et de surveiller les champs de démonstration dans le Nontronnais. Marius Reillat lui succède. Mais, très vite, il entre en conflit avec le directeur de l’école primaire supérieure de Nontron, car il conteste le contrôle des cours d’agriculture qu’exerce ce directeur. À partir de 1903, jusqu’en 1906, trois autres professeurs se succèdent : M. Vieules, diplômé de l’école de Montpellier, M. Du Gres, ingénieur agronome, et enfin Antoine Pénicaud. En 1906, la chaire est supprimée.

En 1897, un projet est soumis pour Sarlat (en lien avec les difficultés rencontrées à Montignac). Il n’a jamais vu le jour. En 1905, Bergerac se voit refuser la création d’une chaire par manque de crédits au ministère de l’Agriculture.

En conclusion, nous remarquons la brièveté de l’existence des chaires spéciales en Dordogne, sans doute liée à des problèmes financiers, les municipalités acceptant difficilement de payer les 600 F réclamés. Estimaient-elles que l’impact sur les agriculteurs des conférences ou des champs de démonstration était insuffisant ? Que le mouvement trop rapide des professeurs nuisait à leur efficacité ? Ou simplement ne mesuraient-elles pas suffisamment l’importance de ces actions pour le développement de l’agriculture ? Nous n’avons pas de réponse à ces questions.

2. Dès 1881, des projets de création d’écoles pratiques d’agriculture

Suite à l’échec de la transformation de La Valade en école pratique d’agriculture, le professeur départemental d’agriculture, Albert Gaillard, produit un rapport sur la création d’une école pratique d’agriculture en Dordogne. Dix-sept offres de propriétés sont formulées. Aucune suite n’est donnée.

En 1881, un projet, semble-t-il sérieux, de création d’une école pratique d’agriculture voit le jour à Montignac. Un rapport du ministère de l’Agriculture de juillet 1881 soutient ce projet⁷ :

« D’après le rapport de monsieur Prilleux, les locaux de l’ancien collège offerts gratuitement par la commune de Montignac au département présenteraient tout l’espace nécessaire aux besoins de la nouvelle école d’agriculture [...] réfectoire, laboratoires, salles de collection [...] Il serait aussi possible sans grosses dépenses de trouver les bâtiments de ferme dans deux métairies contiguës sur les terres de La Béchade [...] Dans ces conditions j’estime qu’une école d’agriculture serait avantageusement installée [à Montignac] et je ne peux qu’approuver [ce projet] ».

7. ADD, 7 M 17, rapport du ministère de l’Agriculture.

La municipalité de Montignac, par délibération en date du 12 août 1881, met à disposition du ministère de l’Agriculture les locaux de l’ancien collège. Le domaine de La Béchade, situé à proximité du collège, constituerait l’exploitation annexée, support de l’enseignement pratique conformément aux dispositions prévues par la loi. Mise à disposition de l’État pour 30 ans, le directeur de l’école d’agriculture en est le gérant fermier. De nombreux échanges entre préfecture, département, municipalité de Montignac, montrent le sérieux du projet. Malgré l’extrême bonne volonté exprimée dans les différentes délibérations du conseil municipal, de nombreuses tergiversations du département, soit financières, soit sur le choix de l’exploitation annexée, font traîner le projet une dizaine d’années⁸. Camille Boudy est candidat à la direction de cette école. Cependant, et nous ignorons pour quelle raison, cette école d’agriculture ne voit jamais le jour. Encore une occasion manquée.

3. Les champs d’expérience

En 1895, seulement 10 ans après les instructions de 1885 ajoutant à la loi de 1879 les fonctions de recherche, d’expérimentation et de conseil, le département émet le vœu qu’une étude soit entreprise pour créer près de chaque école primaire un champ d’expérience. L’inspecteur d’académie fait procéder à une enquête par les instituteurs auprès de chaque commune⁹. Il en ressort que cette mise en place nécessiterait l’acquisition de 503 champs d’une surface au plus de 5 ares au prix moyen de 25 F l’are. Les autres frais étant estimés à 45 F par champ.

La consultation des différentes municipalités révèle le peu d’enthousiasme de celles-ci face à ces dépenses nouvelles qui leur sont proposées. Dans l’arrondissement de Bergerac, la majorité des remarques formulées par les instituteurs est la suivante : « Le conseil municipal ne votera rien ». À Ribérac, on suggère de prendre sur les jardins de l’école. Ne voit-on pas d’un bon œil que cette activité échappe au contrôle strict de l’école ? À Nontron, les remarques sont plus mitigées : en particulier, le champ de démonstration dirigé par Auguste Mozziconacci, situé entre Nontron et Périgueux, serait tout à fait adapté à la demande de l’inspecteur d’académie.

IV. De 1918 à 1940

1. Les lois de 1912 et 1918

Ces lois réorganisent l’enseignement professionnel agricole et proposent trois niveaux : supérieur, moyen et primaire. L’enseignement primaire se met

8. ADD, 7 M 17, voir délibération du 13 août 1893.

9. ADD, 7 M 16, rapport de l’inspecteur d’académie du 29 avril 1926.

en place en collaboration avec le ministère de l’Instruction publique avec notamment la création de l’enseignement post-scolaire agricole. Destiné aux jeunes gens et jeunes filles de 13 à 18 ans, il sera dispensé pendant l’hiver après la période scolaire primaire, assuré par des instituteurs et institutrices. Il s’étale sur 3 ans à raison de 120 heures par an et n’est pas obligatoire. Il ne le devient qu’à partir de 1938 et est porté à 4 ans.

Par ailleurs, les fermes-écoles, les écoles pratiques d’agriculture, prennent le nom générique « d’écoles d’agriculture » pour constituer le deuxième niveau d’enseignement agricole.

Enfin la loi permet aussi de créer des écoles d’agriculture d’hiver, fixes ou ambulantes, ainsi que des écoles ménagères fixes et ambulantes destinées aux jeunes filles.

2. Le détachement d’instituteurs au service des départements et l’enseignement post-scolaire agricole

La loi du 2 août 1918 prévoit que des instituteurs publics peuvent être détachés auprès des départements pour les préparer à l’enseignement agricole et/ou ménager dans les écoles primaires ou dans des cours post-scolaires. À cet effet, ils doivent suivre une formation dans des instituts agricoles ou des établissements d’enseignement supérieur agricole en vue d’obtenir un certificat d’aptitude à l’enseignement agricole. L’État prend en charge la moitié du traitement, l’autre moitié est à la charge du département.

En Dordogne, la première demande de détachement d’instituteurs n’intervient qu’en 1929. Le département refuse de contribuer à cette formation de même pour les années 1930, 1931 et 1932. Cette dernière année, une décision de principe favorable est adoptée lorsque la situation financière du département le permettra. C’est seulement en 1935 qu’à la requête du directeur de l’école normale d’instituteurs, le département donne un avis favorable pour deux candidats, Maurice Luc et Charles Sarlandie. Les années suivantes, deux instituteurs sont ainsi détachés : en 1936, André Comte et Moïse Géraud. En 1937, une demande est faite pour quatre hommes et deux femmes. Seuls M. Lachaud, de Jumilhac, et M. Borie, de Salignac, sont retenus. En 1938, M. François et M^{le} Lespinasse et, en 1939, MM. Lalbat, de Plazac, et Labrot, de Sarlat, complètent la liste des instituteurs formés à l’enseignement agricole.

Le département de la Dordogne n’a donc adhéré que très tard à cette forme d’enseignement agricole, qui a connu alors un relatif insuccès dû, sans doute, au trop petit nombre d’instituteurs formés et à un étalement des cours dans le temps.

3. Les écoles d'agriculture d'hiver

Au cours de la première décennie du xx^e siècle se met progressivement en place un enseignement saisonnier et/ou ambulant permettant de toucher au niveau élémentaire et moyen nombre d'enfants plus grand que ceux qui fréquentent les autres types d'enseignement agricole. Cet enseignement s'installe dans les locaux des écoles primaires supérieures. La durée des études est de 8 mois, s'étalant de novembre à mars, pour chacune des années. Le personnel enseignant, composé en général de deux professeurs techniques et d'un professeur d'enseignement général, est payé à la vacation par le ministère de l'Agriculture, le directeur de l'école primaire supérieure demeurant en quelque sorte le directeur administratif. Les écoles d'agriculture d'hiver n'ont, semble-t-il, pas existé en tant que telles en Dordogne à cette époque. Voici ce que répond l'inspecteur d'académie à une demande du ministère de l'Agriculture¹⁰ :

« Malgré les tentatives faites, ces écoles n'existent pas encore en Dordogne, les communes et le département ayant hésité devant les dépenses et surtout les difficultés de recrutement et son insuffisance [...] quant à l'enseignement ménager pour les jeunes filles sous la forme d'écoles ménagères ambulantes, il ne semble pas pour le moment réalisable en Dordogne [...] où les tentatives faites dernièrement ont échoué ».

Cependant, une formation ressemblant à une école d'agriculture d'hiver est à signaler à Excideuil. Le 14 avril 1908, une section d'enseignement agricole est créée à l'école primaire supérieure d'Excideuil. Elle succède ainsi à l'action des professeurs spéciaux d'agriculture qui s'étaient succédé jusqu'en 1906. Elle est animée par M. Roche, ingénieur agricole, accompagné de deux professeurs techniques. Voici ce qu'en dit l'inspecteur d'académie cité ci-dessus :

« En 1912 un projet fut étudié en vue de la création d'une école d'agriculture d'hiver à l'école primaire supérieure d'Excideuil [...] Et pourtant il y a monsieur Roche qui dirige la section agricole de cette école fréquentée par des fils de cultivateurs. De plus l'école comporte des matériels et des collections [...] tout près un champ d'expérimentation [...] dans le voisinage une ferme bien tenue pouvant servir de ferme expérimentale [...] Autant d'éléments disponibles favorables à la création d'une agriculture d'hiver. »

Un courrier daté de 1912 met en doute l'intérêt de l'inspecteur d'académie pour cet enseignement agricole :

10. ADD, 7 M 16, lettre du 18 février 1924.

« Comme la section paraissait devoir être autonome, monsieur l'inspecteur ne crut pas utile de faire une proposition spéciale au ministère de l'instruction publique [...] mais en fait l'administration a été régulièrement tenue au courant de tous les incidents de la vie scolaire, du travail des élèves, des mouvements dans le personnel ».

Pourtant cette section agricole, même non reconnue comme école d'agriculture d'hiver, connaît un réel succès puisqu'elle a fonctionné jusqu'au 13 septembre 1934 où elle est supprimée par le ministère de l'Agriculture. Mais le département la maintient en lui attribuant le caractère départemental. L'enseignement se déroule sur 3 ans avec un programme bien établi. L'école fonctionne ainsi jusqu'en 1940. Un ingénieur agricole, un vétérinaire, un chef d'atelier, un chef jardinier dispensent les cours aux côtés des enseignants de l'école primaire supérieure. Cet épisode met aussi en évidence les relations parfois difficiles entre ministère de l'Instruction publique et ministère de l'Agriculture.

Excideuil semble être la seule expérience d'agriculture d'hiver réussie en Dordogne avant 1940, d'autres tentatives se sont avérées vite infructueuses.

Le 14 septembre 1911, la création d'un poste de professeur d'agriculture à l'école primaire supérieure de Ribérac, attribué à M. Lestang, préserve la création d'une agriculture d'hiver, mais celle-ci est supprimée le 1^{er} mai 1920.

Le 22 août 1927, la création d'une école d'agriculture ambulante à Belvès est arrêtée par le ministère de l'Agriculture.

4. L'école d'agriculture du Fraysse... Une occasion manquée¹¹

En 1912, Auguste Dano fait donation à la Société départementale d'horticulture et d'acclimatation, présidée par M. de Lestrade de Conti, d'une propriété d'environ 90 ha sur le domaine du Fraysse à 3 km de Vergt (fig. 1). Cette donation est faite dans le but d'accueillir des orphelins ou enfants de parents nécessiteux, membres de la société départementale ou de la compagnie des chemins de fer d'Orléans, en vue de leur donner une formation agricole. La société pouvait admettre encore d'autres enfants sous conditions à déterminer par l'octroi de bourses.

Jusqu'en 1924, l'école accueille environ 200 élèves (fig. 2), en dépit d'un recrutement perturbé par la guerre de 14-18. L'école est autorisée à accueillir 70 pupilles de la nation. Malgré les apports de la société d'horticulture, l'école rencontre de nombreuses difficultés financières, en raison en particulier de la vétusté des bâtiments et des aménagements nécessaires pour adapter les locaux

11. Remerciements à M. Paul Feuillade, fils du directeur de l'école du Fraysse Maurice Feuillade, pour son aimable témoignage.



Fig. 1. L'école d'agriculture du Fraysse (coll. SHAP).



Fig. 2. Élèves de l'école du Fraysse au travail (coll. SHAP).

à la formation. La demande de crédits auprès de plusieurs institutions (Pari mutuel...) se heurte à des refus. Une demande de 200 000 F est effectuée auprès du département pour construire une grange étable : 25 000 F sont accordés. Le département est à nouveau sollicité en 1924 pour 72 000 F. Devant la nécessité de moderniser cette école et l'importance des besoins financiers, le département envisage une nouvelle orientation de l'école du Fraysse. Le directeur des services agricoles produit le 20 avril un rapport exhaustif dans lequel il préconise des orientations analogues aux possibilités prévues par la loi.

Le 20 mai, le département mandate une commission composée de membres de la société d'horticulture pour faire un bilan de la situation et établir les besoins de l'école du Fraysse.

En fonction des opportunités offertes par la loi de 1918, évoquée ci-dessus, et des suggestions formulées dans le rapport du 20 avril, le préfet propose la possibilité de transformer l'école du Fraysse en école d'agriculture relevant du ministère de l'Agriculture. Dans une lettre datée du 20 juin 1925, le directeur des services agricoles¹² répond au préfet en ces termes :

« La création d'une école d'agriculture, conformément aux articles 9 et 13 de la loi du 2 août 1918, ne me paraît pas facilement réalisable en Dordogne en raison de ce que :

1. Le recrutement en serait rendu difficile par suite de la concurrence que feraient les écoles voisines de l'Oisellerie (Charente), Surgères, Saintes, La Réole, Blanquefort, Beaulieu près d'Auch, Neuvic (Corrèze), Aurillac, Ondes (Haute-Garonne).

2. D'autre part, il ne me paraît pas facile de trouver un domaine convenable mis à disposition de l'État, pour une période de 30 ans conformément aux dispositions de la loi du 2 août 1918.

Par contre le département de la Dordogne pourrait envisager la réorganisation de l'école du Fraysse, si celle-ci était mise à sa disposition par la Société d'horticulture pour une période assez longue 30 ans par exemple. L'école réorganisée n'aurait rien de commun, en tant qu'existence légale, avec les écoles de l'État [...] Elle n'aurait pas d'ailleurs le même but, elle viserait exclusivement à la formation d'ouvriers agricoles [...] Ultérieurement une école d'agriculture d'hiver pourrait y être annexée en vue de donner aux fils d'agriculteurs qui ne peuvent s'installer toute l'année la formation qui leur manque [...] Des cours pratiques spéciaux et temporaires pourraient être donnés à l'usage des agriculteurs. »

Cette lettre appelle trois remarques :

1. Les écoles citées ci-dessus comme concurrentes potentielles sont toutes devenues, à l'exception de La Réole, lycées agricoles départementaux

12. ADD, 1 T 238, lettre du 20 juin 1925.

suite aux lois Pisani de 1960, après avoir été soit écoles régionales soit écoles d'agriculture, en fonction des différentes évolutions.

2. L'argument qui consiste à dire qu'il n'est pas possible de mettre à disposition de l'État le domaine du Fraysse est troublant dans la mesure où il est proposé de faire la même chose pour le département.

3. Pourquoi ne pas avoir retenu la création d'une école d'agriculture relevant du ministère de l'agriculture ? Les termes de la convention Dano s'y opposaient-ils ? La Société d'horticulture souhaitait-elle conserver un regard sur l'école du Fraysse ?

En fin de compte, la mise à disposition du département par convention pour une durée de 30 ans a été retenue. Elle prévoit conformément aux termes de la lettre du directeur des services agricoles :

« - La création d'un centre d'apprentissage agricole (et non d'une école d'agriculture au sens des écoles du ministère de l'agriculture).

- L'adjonction d'une école d'agriculture d'hiver destinée à donner aux fils d'agriculteurs, pendant la mauvaise saison, une instruction professionnelle dans les locaux mis à disposition par le département.

- D'organiser sur le domaine du Fraysse, destiné à servir d'exemple, la ferme expérimentale de l'office agricole départemental de la Dordogne ».

Par ailleurs l'école est placée sous l'autorité d'un conseil d'administration composé de trois membres de la Société d'horticulture, trois membres du conseil général, d'un représentant de la compagnie d'Orléans. Il est présidé par le préfet ou son représentant.

Le personnel pourrait être composé de :

- un directeur, professeur d'agriculture chargé de cours,
- un instituteur, économie et surveillant général chargé de cours,
- un chef de pratique agricole,
- un jardinier,
- un maître bouvier,
- une cuisinière.

Pour mettre en place cette organisation, le département vote un crédit de 130 000 F pour réaliser les investissements en bâtiments nécessaires et un crédit annuel de 20 000 F pour les dépenses en personnel.

Une lettre du ministère de l'Agriculture¹³ apporte les informations suivantes : il propose de nommer directeur, et de rémunérer, Maurice Feuillade, actuellement ingénieur à l'école d'agriculture de Wagnonville près de Douai dans le Nord avec un traitement de 7 000 F par an. Son épouse assurera les fonctions d'économie avec un traitement de 3 000 F. L'hébergement du couple reste à la charge de l'école. Dès 1926, M. Lestant, adjoint au directeur des

13. ADD, 1 T 238, lettre du 17 juillet 1926.

services agricoles, assurera les cours d'agriculture (10 heures par semaine) et M. Grégoire, directeur des services vétérinaires, sera chargé de l'enseignement de la zootechnie (3 heures par semaine). Enfin un instituteur, M. Lacombe, dispensera la formation générale (10 heures par semaine). Ces personnels, avec deux surveillants, sont rémunérés par l'école¹⁴.

Les crédits du ministère ne permettent pas de prendre en charge les autres frais de fonctionnement de l'école qui sont donc assurés par le département, en complément des ressources propres de l'établissement constituées par les bourses accordées aux élèves et les ressources de l'exploitation.

Ainsi, dès la rentrée scolaire 1926, l'école du Fraysse prend une nouvelle orientation.

Maurice Feuillade¹⁵, né en 1891 à Vergt, a fait ses études à l'école régionale d'agriculture de l'Oisellerie (près d'Angoulême) puis ses études d'ingénieur agronome à Montpellier. Il dirige l'école du Fraysse, accompagné de son épouse, institutrice, jusqu'à sa fermeture en 1948. Entre 1926 et 1939, les effectifs varient entre 20 et 30 élèves, soit des pupilles de la nation, soit des boursiers de la compagnie d'Orléans ou des enfants d'agriculteurs assistés, ou encore des boursiers du département. Un arrêté du 20 août 1927 autorise la création de l'école d'hiver telle qu'elle avait été suggérée et à la demande des forestiers du département des cours de gemmage sont aussi organisés.

Enfin, en 1939, l'école accueille 60 réfugiés strasbourgeois. Elle ferme définitivement ses portes en 1948.

Nous pouvons donc conclure qu'une fois encore l'occasion de créer une école d'agriculture relevant du ministère de l'Agriculture conformément aux lois en vigueur a été manquée en Dordogne, contrairement à ce qui s'est passé dans d'autres départements.

V. De la Libération à 1960

1. Au plan national, l'impossible réforme

Au lendemain de la guerre, dans un contexte difficile marqué par la pénurie et le rationnement, l'agriculture et l'enseignement agricole tiennent une place importante dans les débats parlementaires. Cinq propositions de lois émanant de quatre groupes parlementaires sont examinées par l'assemblée. Toutes déplorent l'insuffisance de l'enseignement post-scolaire et ménager agricole comparativement à ce qui se fait dans les pays voisins, mais aucune réforme ne voit le jour.

14. Par la suite d'autres enseignants sont venus officier au Fraysse : M. Douence, M. Rivière pour les disciplines techniques, MM. Lopez, Chanard, Barde, Reyny comme instituteurs (informations données par M. Paul Feuillade).

15. Il décède en 1971 à Vergt.

Entre 1947 à 1951, le pays est gouverné par des coalitions qui forment « la Troisième Force ». Elle est attaquée sur sa droite par les gaullistes et sur sa gauche par les communistes. La question scolaire passe alors au second plan. La question de l'enseignement agricole n'est guère plus abordée en raison essentiellement des oppositions entre communistes, qui proposent la création massive de postes d'instituteurs en milieu rural, et MRP, indépendants et modérés, qui proposent de procéder au préalable à une réforme générale de l'enseignement agricole.

2. En Dordogne, un développement des cours post-scolaires agricoles¹⁶

Si jusqu'en 1940, cours post-scolaires et cours d'hiver se sont peu développés, il n'en va pas de même à la Libération. La direction des services agricoles charge M. Gauthier, instituteur agricole, de coordonner et d'animer l'enseignement post-scolaire agricole. Par son action énergique et efficace, il fait du département de la Dordogne l'un des premiers en France pour le développement de cet enseignement. La Dordogne compte plus de 30 instituteurs agricoles, qui en fait un des tout premiers départements français pour ce type d'instruction et de vulgarisation. Certes, les efforts de chacun sont inégaux, « certains ne font pas grand-chose », comme l'exprime un des ingénieurs des services agricoles. Il n'en reste pas moins vrai que quelques-uns ont attaché leur nom à la modernisation de l'agriculture de la Dordogne : M. Luc a vulgarisé la culture de la fraise dans la région de Vergt, M. Costes a contribué au développement de l'arboriculture dans le Bergeracois et à Port-Sainte-Foy, M. Rebière a relancé la trufficulture.

Par ailleurs, nombre d'entre eux créent, à partir de 1955, des groupements d'agriculteurs et d'agricultrices dénommés CIVAM (centres d'information et de vulgarisation agricole et ménagère). L'objet est d'assurer la diffusion du progrès, mais aussi de promouvoir des échanges, la solidarité et de contribuer à l'animation rurale (ciné-clubs, clubs sportifs...).

En 1963, le nombre d'élèves inscrits dans l'enseignement post-scolaire agricole s'élève à 1 576 garçons et 1 215 filles répartis dans 77 centres de cours post-scolaires pour les garçons et 64 pour les filles. Cet effectif peut paraître important, mais relativement à la population, il reste limité.

D'autre part, étant donnée la brièveté du temps consacré à la formation, il s'agit d'apprentissages essentiellement techniques. Ces maîtres agricoles dénoncent la montée en puissance de l'enseignement privé qu'ils considèrent comme favorisé par le ministère de l'Agriculture et les instances professionnelles.

16. CESTAC, 1998, p. 513.

3. L'école d'hiver

Dès 1946, M. Gauthier ouvre l'école d'hiver de Périgueux. Lors de sa création, elle est logée dans des baraquements, dans la cour de l'école professionnelle Albert-Claveille (qui deviendra plus tard le lycée technique) (fig. 3). Elle est appelée ironiquement par les élèves de Claveille « l'école Patate ». Elle fonctionne ainsi dans des conditions précaires jusqu'en 1963 où, pour un an, elle est transférée à Borie Bru, à proximité de Périgueux sur la route d'Agonac. Enfin, elle s'installe en 1964 dans des bâtiments préfabriqués sur le domaine de La Peyrouse à Coulounieix. Elle est transformée en centre de formation permanente pour adultes.

L'école d'hiver reçoit, après le certificat d'études primaires, les jeunes élèves futurs agriculteurs, pendant les quatre mois d'hiver. En l'absence d'école pratique, qui n'a jamais vu le jour en Dordogne, elle ne forme qu'en nombre limité (15 à 20 élèves par promotion) quelques agriculteurs de Dordogne. L'enseignement a un caractère essentiellement pratique et utilitaire, complété par des visites et des excursions dans les meilleures exploitations agricoles. Les travaux manuels occupent aussi une place importante dans des ateliers bois, forges et mécanique. La durée des études est de deux ans.

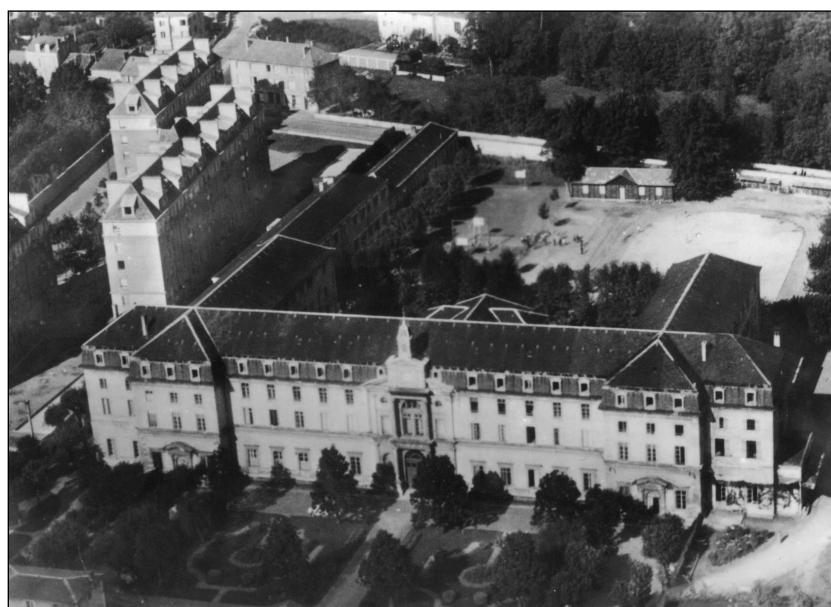


Fig. 3. L'école d'hiver se situe au fond de la grande cour du lycée Claveille, en haut et à droite (coll. M^{me} Lucette Laporte, ex-enseignante du lycée Albert-Claveille).

4. L'école ménagère des Gissoux à Saint-Médard-d'Excideuil

Former les épouses d'agriculteurs pour en faire de bonnes ménagères et maintenir le plus grand nombre de jeunes filles à la terre était la doctrine en vigueur à l'époque. Il s'agissait aussi de favoriser la natalité, car, à la campagne, là où il y a des enfants, la terre ne manque pas de laboureurs. Telle était la conception qui a prévalu jusque dans les années 1950. La formation des professeurs de l'enseignement agricole féminin a lieu essentiellement à l'école nationale féminine d'agronomie de Rennes-Coëtlogon. Le centre national d'enseignement ménager de Montlignon, dépendant du ministère de l'Éducation nationale, forme les institutrices qui interviennent dans les cours post-scolaires agricoles féminins. Dans ces conditions, l'enseignement professionnel agricole destiné aux filles est avant tout ménager.

Cependant, la Dordogne, jusqu'à cette date, n'a pas connu d'enseignement agricole féminin. Quelques cours d'enseignement ménager ont été donnés par quelques enseignantes formées à cet effet, telle M^{me} Lucette Debord, et il faut attendre 1954 pour créer une école d'enseignement ménager féminin, à Saint-Médard-d'Excideuil, sur le domaine des Gissoux.

L'école est installée dans une grande maison bourgeoise du XIX^e siècle (fig. 4), depuis sa création, passée entre plusieurs mains. Le dernier propriétaire était, au moment de la deuxième guerre mondiale, un maître de forges. Suite à quelques vicissitudes liées à la guerre, elle a été acquise par le département qui l'a mise à disposition de l'État sous forme de bail emphytéotique pour en faire un lieu de formation féminin selon les principes évoqués ci-dessus.

À côté de la belle maison de maître, située au milieu d'un magnifique parc, deux autres maisons servent de logements pour les professeurs. Existent aussi des communs avec une grande salle, qui sert à l'occasion de salle des fêtes pour l'école et la commune de Saint-Médard. L'enseignement comprend l'économie domestique, l'hygiène, la puériculture, le jardinage, l'entretien des locaux. Il y aura aussi une préparation aux travaux spéciaux en laiterie avec notamment une vache laitière. Les cours pratiques ont lieu le matin et les cours théoriques l'après-midi.

L'enseignement ménager est assuré par deux enseignantes formées à l'école nationale féminine d'agronomie de Rennes-Coëtlogon, M^{mes} Lacoste et Grandchamp, assistées d'une monitrice, M^{le} Dubois (fig. 5). M^{me} Claude Audiger assurait les cours de législation. Des ingénieurs des Services agricoles,



Fig. 4. Les Gissoux (photo M. Cestac).



Fig. 5. M^{me} Marie-Louise Lacoste (assise) et M^{me} Dubois
(coll. M.-L. Lacoste).

notamment M. Debernard, viennent apporter ponctuellement leur concours pour les parties plus techniques. L'équipe est complétée par un jardinier, M. Bruny. L'enseignement général est assuré par un instituteur agricole, M. Jacquot. Les deux directrices successives furent M^{me} Raboissone et M^{me} Jacquot, toutes deux également formées à Rennes-Coëtlogon. L'effectif des élèves n'a guère dépassé les 40 élèves.

À la fin des années soixante, l'agriculture subit une telle évolution qu'il devient évident que le nombre d'agriculteurs ne peut que diminuer, et l'évolution des mœurs entraîne une modification de la conception du rôle des femmes dans l'agriculture. La mixité se développe et, avec la revendication égalitaire et la volonté de promotion sociale, cet enseignement ménager agricole devient assez rapidement désuet. Cependant, il perdure en Dordogne jusqu'en 1981, où l'école en tant que telle est fermée et rattachée au lycée agricole de Périgueux-Coulounieix-Chamiers. Devant l'impossibilité de poursuivre un enseignement agricole à Excideuil, le lycée remettra le domaine des Gissoux au département en 1991.

VI. 1960 et après

1. Les lois d'orientation agricole de 1960-1964 : un virage capital

En application de ces lois sont créés des collèges agricoles, où sont dispensés des enseignements de cycle I et II, et des lycées agricoles, pour

les cycles II et III. Selon la loi, chaque département doit être doté d'un lycée agricole et d'un ou plusieurs collèges. Cette loi a plusieurs objectifs :

- Former le maximum d'enfants d'agriculteurs. En 1966, seulement 13 000 enfants sont scolarisés dans les lycées et collèges sur les 90 000 enfants entrant dans le secteur agricole.

- Répondre, en pleine période des Trente Glorieuses, aux mutations du monde agricole qui se poursuivent, faire de l'agriculture une puissance économique, modernisation, agrandissement et généralisation des exploitations à 2 travailleurs.

- Mais aussi, devant l'exode rural qui se poursuit, permettre aux enfants d'agriculteurs, qui, à cette époque, n'avaient pas encore tous accès à un établissement secondaire d'enseignement général, d'acquérir une bonne formation générale.

Les premiers lycées agricoles et collèges sont créés par transformation d'établissements existants, dont on a simplement changé le nom. C'est ainsi que les écoles régionales d'agriculture sont devenues lycées, telles Saintes en Charente-Maritime ou encore Blanquefort en Gironde. Les établissements féminins sont transformés en collèges.

Qu'en est-il en Dordogne ?

Il n'existe aucun établissement qui puisse être transformé en lycée agricole. Aussi la décision est prise d'en créer un *ex nihilo*. Le choix retenu sera celui du domaine de La Peyrouse, situé à Coulounieix. Il accueille les premiers élèves en 1964. Chaque lycée doit comprendre un domaine agricole annexé. Celui sur lequel siège l'école est de petite dimension : une vingtaine d'hectares comprenant, entre autres, le plateau de La Curade, site gallo-romain des Pétrocères. On peut regretter qu'à l'époque l'ensemble des bâtiments ait été détruit pour laisser la place à des constructions neuves, y compris pour les logements de fonction. Devant l'expansion urbaine de Coulounieix, il fallut se résoudre à abandonner quelques parcelles pour laisser la place à des lotissements. En contrepartie, l'État fait l'acquisition, ironie de l'histoire, du domaine de Saltgourde, siège de la première ferme modèle du département, comme indiqué plus haut.

Cependant, malgré la faiblesse de l'enseignement secondaire dont nous avons déjà parlé, la formation agricole a bénéficié d'un fort ancrage dans l'appareil public grâce à la forte présence des instituteurs agricoles, à l'existence de l'école d'agriculture d'hiver mais aussi, pour la formation des adultes, des Foyers de progrès agricole de La Coquille, avec M^{le} Guillaumin comme directrice, et celui de Bergerac. Les différentes lois Pisani, après 1960, ont ainsi permis le développement de l'apprentissage agricole, en remplacement des cours post-scolaires agricoles, et la création des centres de formation professionnelle agricole pour adultes (CFPPA). Ainsi en 1967-1968 se sont créés les CFPPA de Périgueux avec Hervé Savy comme directeur, de

Bergerac avec M. Golinsky, et le centre de formation des planteurs de tabac avec M. Lachaud comme directeur.

2. La montée en puissance des maisons familiales

Le concept de maison familiale est né en 1935 en Lot-et-Garonne, à Sérignac-Péboudou, à l'initiative de l'abbé Granereau. Ce projet original s'est construit avec le président du syndicat agricole local, Jean Peyrat, dont le fils, futur agriculteur, ne veut plus fréquenter l'école, mais qui juge indispensable une formation complémentaire aussi bien agricole que générale.

Ce projet profite de la législation mise en place en 1929 sur l'apprentissage agricole. Philosophiquement, il est issu du mouvement démocrate-chrétien des « sillons ruraux » de Marc Sangnier. L'enseignement se pratique en alternance entre la famille et le centre de formation : une semaine par mois en centre pour la formation pratique et générale et trois semaines dans la famille. L'expérience débute dans l'hiver 1935-1936 avec quatre élèves dans le presbytère de Sérignac. Devant le succès rapide de cette expérience, une maison est achetée à Lauzun en 1937, avec l'apport des familles, pour accueillir dès lors une vingtaine d'élèves. Cet enseignement bénéficie du soutien de l'école d'agriculture de Purpan grâce à des « études agricoles par correspondance ». Cette formation rassure certains agriculteurs qui redoutent pour leurs enfants l'éloignement du foyer ou qui ne peuvent se dispenser de cette main-d'œuvre familiale. Ce type d'enseignement est reconnu peu après la Libération, en 1946, et a pu bénéficier de crédits au titre de l'apprentissage. Ces maisons se sont rapidement développées en France et aussi au plan mondial notamment en Amérique du Sud.

Juridiquement, l'organisme gestionnaire est une association loi 1901 composée d'agriculteurs adhérents, qui élisent un président et embauchent le personnel y compris le directeur.

La première maison familiale de Dordogne est créée en 1959 à Prigonrieux et transférée à La Force en 1962, d'abord en location dans des locaux appartenant à l'évêché, puis achetés à celui-ci. Elle voit le jour sous la présidence de M. Jean Roux avec M. J. Loirat comme directeur. Puis vient, en 1969, la maison familiale de Thiviers avec M. René Audebert comme président et M. Roger Laribe comme directeur. L'association gestionnaire de Thiviers acquiert le château de La Filolie, magnifique demeure (xv^e-xvii^e siècles), grâce à un emprunt personnel réalisé par les membres fondateurs, remboursés ensuite par l'association. Ceci constitue un témoignage fort de l'implication des parents d'élèves dans la mise en place de ces formations.

En 1974, c'est au tour de Vanxains, près de Ribérac, d'ouvrir une maison présidée par M. Jean Peytoureau et dirigée par M. Bernard Charazac. Salignac suit en 1975, présidée par M. Michel Bardou et dirigée par M. Roland Gire.

Puis, devant la nécessité d'offrir une possibilité de poursuivre des études au-delà de ces maisons, celles-ci se regroupent pour créer à Périgueux

un Institut, l'IREO (Institut rural d'éducation et d'orientation). Ce dernier est reconnu officiellement par le ministère de l'Agriculture en septembre 1980. M. Jean-Claude de Bortoli en est le premier directeur.

Enfin, pour compléter ce panorama, citons le lycée agricole privé, sous contrat, « Le Cluzeau », situé à Sigoulès près de Bergerac. Cet établissement est fondé en 1963 à la suite d'une école primaire gérée par la congrégation des sœurs du cœur de Jésus et de Marie. Aujourd'hui, devenu lycée, il est la seule institution d'enseignement agricole confessionnel en Dordogne. En effet, les maisons familiales, même si les racines sont d'obédience chrétienne, ne sont pas des établissements confessionnels.

Conclusion

Les années 1960 marquent une rupture dans l'évolution de l'enseignement agricole en Dordogne. En effet, jusqu'à cette date charnière, le département a laissé passer de nombreuses occasions de développer un enseignement agricole tel que le lui auraient permis les différentes lois successives, comme d'autres départements l'ont fait. Des clivages idéologiques en sont en partie la cause.

Mais une dualité idéologique et philosophique continue de marquer cette évolution. Immédiatement après la deuxième guerre mondiale, l'enseignement agricole est surtout marqué par une forte imprégnation laïque exercée par les instituteurs qui, s'appuyant sur une vulgarisation agricole d'État, animent, à côté des cours d'agriculture, des groupes d'agriculteurs : les CIVAM (centres d'information et de vulgarisation agricole et ménagère). Tout change à partir de 1960. La montée en puissance de l'enseignement agricole privé entraîne une rivalité ou disons une saine concurrence entre les deux types de formation.

Parallèlement, avec la disparition des instituteurs agricoles et la prise en main du développement par les chambres d'agriculture, le lien entre enseignement agricole et développement agricole sera d'une autre nature. En effet, la loi d'orientation agricole de 1984 donne aux lycées d'enseignement général et technique agricole, à côté de la mission de formation, une mission de développement agricole, en s'appuyant sur les exploitations annexées et ateliers divers, et une mission de coopération internationale. Autant de missions que le lycée de Périgueux remplit aujourd'hui avec un succès certain.

M. C.*

* Ingénieur général honoraire du génie rural des eaux et forêts, ancien proviseur du lycée agricole de Périgueux.



Mes plus vifs remerciements à M. Paul Feuillade, fils de l'ancien directeur de l'école du Fraysse, M^{me} Marie-Louise Lacoste, ex-enseignante de l'école des Gissoux, M^{me} Lucette Laporte, ex-enseignante du lycée Albert-Claveille, M^{me} Lucette Debord, ex-enseignante en enseignement ménager, M. Jean-Claude de Bortoli, ancien directeur de l'IREO, M. Hervé Savy, doyen honoraire de l'inspection agricole, pour leurs précieux témoignages.

Bibliographie

BOULET Michel (sous la dir.), 2000. *Les enjeux de la formation des acteurs de l'agriculture : 1760-1945. Actes du colloque ENESAD, 19-21 janvier 1999*, Dijon, Educagri.

CESTAC Maurice, 1998. « Agriculture et école en Périgord, de Bugeaud à nos jours », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXXV.

CHARMASSON Thérèse, DUVIGNEAU Michel, LELORRAIN Anne-Marie, LE NAOU Henri, 1999. *L'enseignement agricole : 150 ans d'histoire*, Dijon, Educagri (préface de René Rémond).

COLLECTIF, s.d. *Histoire des maisons familiales rurales 1935-2015*, MFR/Réussir autrement (brochure).

DE BORTOLI Jean-Claude, s.d. *Les maisons familiales rurales en Dordogne*, tapuscrit (coll. privée).



L'actrice Simone Mareuil. Un vrai drame de cinéma

par Brigitte et Gilles DELLUC

« *Révolte absolue, insoumission totale, sabotage en règle, humour et culte de l'absurde, le surréalisme, dans son intention première, se définit comme le procès de tout... »*

Albert Camus, *L'Homme révolté*, 1951

Marie-Louise Vacher, née à Périgueux en 1903, est totalement oubliée¹. Pourtant, à Paris, sous le pseudonyme de Simone Mareuil, elle devient actrice de cinéma et tourne dans une bonne trentaine de films.

C'est le début des Années folles du Septième art : le muet est à son sommet. En 1929, elle se voit confier le grand rôle féminin du premier film de Luis Buñuel : Un Chien andalou. C'est un court métrage muet de 16 minutes seulement, co-écrit avec Salvador Dalí. Il est accueilli avec un fraternel enthousiasme par les surréalistes. Aujourd'hui encore, les images stupéfiantes de ce film-culte, braquées sur l'inconscient et l'onirisme, continuent à fasciner tous les cinéphiles du monde entier.

Simone abandonne le cinéma en 1939, revient en Dordogne et connaît une fin tragique en 1954, à Coursac, près de Périgueux.

1. Y compris dans TULARD, 1999a.

I. Une gentille brune de Périgueux monte à Paris



Fig. 1. Une jeune Périgordine. Publicité pour un médicament broncho-dilatateur.

En 1903, François Vacher, 38 ans, capitaine au 50^e régiment d'infanterie (caserne Bugeaud), et son épouse Marie-Marguerite, née Soulet, 25 ans, annoncent la naissance de leur fille Marie-Louise Simonne², née le 25 août. La famille demeure 36, rue Kléber, au centre de Périgueux³. Ce trois-galons moustachu porte tunique bleue et pantalon rouge, puis l'uniforme bleu horizon. Son régiment s'illustre bientôt sur la Marne, en Artois, à Verdun, sur la Somme, en Champagne, puis en Italie.

Dès 1918, Marie-Louise Simonne est une fervente de l'écran et notamment de Pearl White. Comme son frère Raymond, cette demoiselle fait ses études à Périgueux.

Après la guerre, en 1920, la famille va s'installer à Paris. C'est le début des Années folles, de la fureur de vivre...

Marie-Louise Simonne a dix-sept printemps. Fort jolie, elle fait ses débuts pour vanter les qualités d'un médicament, le Broncodyl⁴ (fig. 1). Très vite, grâce à une amie, elle prend contact avec Paul Cartoux, collaborateur de Louis Feuillade pour les ciné-feuilletons. L'auteur de

Fantômas la recommande à M. Aufan, régisseur général des studios Gaumont⁴. Celui-ci fait engager Simonne Vacher par le cinéaste Henri Desfontaines, en août 1921, pour tenir un rôle dans le cabaret montmartrois *Petronille's Bar* du film *Chichinette et Cie*.

Au terme de ce cheminement, alors qu'elle joue dans *Chouchou poids-Plume*, sous le nom de Simonne Mareuil⁵, Pierre Henry, co-directeur de *Ciné-Ciné pour tous*⁶, se montre enthousiaste :

« Elle n'est pas seulement une aimable et timide midinette, comme on l'a dit. Elle ne manque ni de charme ni d'adresse à défaut d'expérience et va jouer surtout des rôles de femmes de chambre et de soubrettes. D'une

2. Simonne (sic), pour l'état civil et pour ses débuts d'actrice.

3. RÉAULT, 2018.

4. DELLUCE, 1921.

5. Son pseudo de *Mareuil* est emprunté à une ancienne baronnie du Périgord. Le nom de Mareuil a été porté glorieusement par divers personnages que « nous devons exclure du lignage » (C.-H. Piraud, *in litt.* 29 mai 2020), dont un archevêque de Bordeaux, un troubadour, un compagnon de Philippe-Auguste à Bouvines, un capitaine de Charles le Mauvais, le général du Transvaal Villebois de Mareuil et une famille de Mareuil du Bas-Berry, sans compter un notaire de la petite ville de Mareuil, prince des faussaires (PENAUD, 2017).

6. La revue *Ciné*, fondée en 1921 par Louis Delluc, vient de fusionner avec *Ciné pour tous*, à sa mort (1924).

entière spontanéité et d'une grande sincérité... La production française possède désormais, après Dolly Davis⁷, une deuxième jeune première de comédie.⁸ »

Un peu plus tard, un critique, hélas anonyme, l'applaudit très fort dans *Paris-Midi* :

« Dans tous les films où elle a paru, la charmante Simone Mareuil a retenu l'attention. Modeste, elle ne sait pas intriguer auprès des metteurs en scène. Mais elle adore son métier et a suffisamment attiré l'attention pour prétendre désormais à la grande vedette. Et que l'on ne vienne plus nous dire que nous manquons en France de jeunes et jolies artistes !⁹ »

Désormais, la jeune Périgordine est donc bien insérée dans le milieu du cinéma et dans les studios de Léon Gaumont aux Buttes-Chaumont (la très moderne Cité Elgé de la rue des Alouettes). Elle va raccourcir son deuxième prénom, devenir Simone Mareuil et continuer d'obtenir figurations et petits rôles dans des petits films ou des courts-métrages¹⁰.

Résumons. La jeune Simone Mareuil, en dix-huit années, entre 18 et 36 ans, tourne dans 31 films et 5 courts métrages (dont le célèbre *Un Chien andalou* en 1928). Dans 11 de ses premiers films, cette figurante n'est pas créditée au générique et apparaît comme une fille de cabaret, un « trottin », une servante (à 5 reprises), une femme de chambre, une « grisette » voire la maîtresse d'un seigneur. Ailleurs, elle incarne souvent une petite amie, diverses jeunes personnes, une cousine délurée et même une manucure. Enfin, dans une quinzaine de films, elle bénéficie d'un prénom (ou d'un diminutif), voire d'un patronyme, conférant une certaine identité à l'intervenante.

Certains réalisateurs de ces bandes sont encore connus des cinéphiles, comme Léon Poirier¹¹, Henri Desfontaines, Jean Benoît-Lévy et Marie Epstein¹², André Berthomieu, entre autres, et, bien sûr, Luis Buñuel et Salvador Dalí. Mais une dizaine de noms n'évoque plus grand-chose¹³.

Et c'est le film *Un Chien andalou*, en 1928, qui va fournir à Simone son principal et plus brillant emploi.

II. Dans le film *Un Chien andalou* : ni chien, ni Andalou...

Ce film, au titre mystérieux¹⁴, imitant les surréalistes, est l'œuvre de Luis Buñuel (1900-1983), jeune Aragonais de Calanda¹⁵. Étudiant à Madrid

7. Actrice française, née Juliette Alexandrine David (1896-1962).

8. HENRY, 1926, p. 21-22.

9. X., 1928, p. 2.

10. Voir en annexe.

11. DELLUC, 2018.

12. C'est la sœur de Jean Epstein, ami de Louis Delluc (DELLUC, 2004).

13. Ils ne sont plus cités dans TULARD, 1999.

14. Le titre préliminaire n'était pas plus explicite : *Le Mariste à l'arbalète...*

15. TULARD, 1999b. Calanda offre aujourd'hui un Centre des activités et un Festival international Buñuel.



Fig. 2. Les auteurs du film *Un Chien andalou* : a. Luis Buñuel, cinéaste aragonais, rebelle et tourmenté (F. Solis) ; b. Salvador Dalí, peintre catalan et très brillant artiste (Juníque).

chez les jésuites, il a rencontré Salvador Dalí (1904-1989), un Catalan de Figueras (fig. 2a et b), et soutenu le dadaïsme, mouvement intellectuel et artistique protestataire. En 1925, il est à Paris, donne quelques critiques cinématographiques et devient l'assistant stagiaire de Jean Epstein¹⁶ pour le film *Mauprat* en 1926¹⁷, puis surtout pour *La Chute de la maison Usher* en 1928, film d'après Edgar Poe, d'un expressionisme un peu tardif. Ce film fera date en France parmi les films d'avant-garde des années 20 : une morte sort de son cercueil et la maison s'écroule...

Sur le plan matériel, Buñuel obtient l'aide financière de sa mère pour son premier film, ce *Chien andalou*, tourné durant l'été de 1928. Le peintre Salvador Dalí l'assiste pour le scenario et la production¹⁸. L'un a 28 ans, l'autre 24. En 1929, sort leur film, où va briller notre Simone Mareuil¹⁹.

Bizarre... Certains détails du tournage en cours vont surprendre les autres cinéastes travaillant sur des plateaux voisins des studios de Billancourt, dits du Point du jour²⁰ : par exemple, dans une semi-pénombre, Jean Grémillon distingue « deux pianos à queue et deux carcasses d'âne... » Ciel !

Tout se tient... Cette même année 1929, Dalí s'éprend d'Elena Ivanovna Diakonova, *alias* Gala, ex-maîtresse de Max Ernst et depuis peu épouse de

16. Après une première expérience comme figurant ou assistant, notamment en Espagne, lors du tournage du *Carmen* de Jacques Feyder, quelques mois plus tôt (LHERMINIER, 2012, p. 887 et 1054). En 1923, Jean Epstein avait servi d'assistant à Louis Delluc pour *Le Tonnerre* (film disparu).

17. Dans la vallée de la Creuse, d'après le beau et long roman assez rousseauiste de George Sand.

18. Ils se sont connus à Madrid, où Buñuel animait un ciné-club pour étudiants (LHERMINIER, 2012, p. 1054).

19. LHERMINIER, 2012, p. 1055.

20. Détruits en 1996 et remplacés par Canal +.

Paul Éluard, rencontré en sanatorium, poète du surréalisme en 1924, avec son ami, le fondateur André Breton²¹.

Un Chien andalou ne suit pas une trame continue. Dans ces dernières années du cinéma muet, ce sont des images ou des scènes successives, nées de l'univers des rêves – plus ou moins cauchemardesques – des auteurs : de l'onirisme et... beaucoup d'improvisation.

Au *Studio des Ursulines*, près du Val-de-Grâce, le 1^{er} avril 1929, cet insolite court métrage (340 m seulement de pellicule de nitrate de cellulose) est projeté en séance privée, semi-confidentielle, pour le groupe des surréalistes, à l'initiative de Man Ray appuyé par Louis Aragon. Seize ou dix-sept minutes environ plus tard²², lorsque l'écran s'éteint et que les lumières se rallument, les aventures de Simone et de Pierre ont enthousiasmé les spectateurs ! Les auteurs de ce film, bientôt mythique, seront peu après admis, de plein droit, au sein des surréalistes parisiens²³. Si bien qu'*Un Chien andalou* apparaîtra désormais pour beaucoup comme le premier film surréaliste²⁴.

La petite société *Studio-Film* en fait l'acquisition. Le film sort le 6 juin 1929, « provoque un tumulte »²⁵, et reste à l'affiche huit mois à Montmartre (fig. 3), au *Studio 28* alors tout neuf²⁶. Ce film, muet lors de la première projection en public, est accompagné d'une sonorisation exécutée par Buñuel lui-même avec des disques (*Tristan et Isolde* de Richard Wagner, cet opéra fascinant qui effrayait Nietzsche, et... un tango argentin).

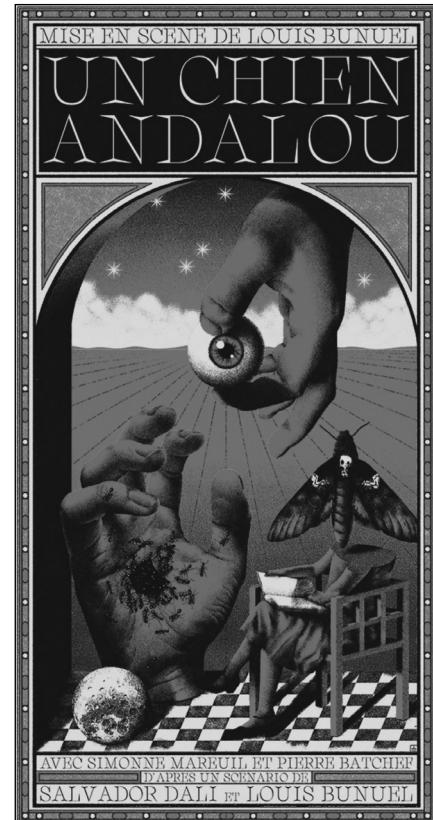


Fig. 3. Une affiche du film *Un Chien andalou*. Elle porte le nom de Simone Mareuil, l'actrice du film.

21. Dès 1924, André Breton veut libérer la création littéraire et artistique de toute contrainte et de toute logique, en utilisant l'absurde et l'irrationnel.

22. Il est plus précis de parler du métrage d'un film muet que de sa durée, qui dépend de la vitesse de projection.

23. LHERMINIER, 2012, p. 1022.

24. *La Coquille et le Clergyman* de Germaine Dulac (sorti le 9 février 1928), d'après Antonin Artaud, très chahuté transitoirement par les surréalistes, Breton et Aragon en tête, est parfois cité comme le premier film « authentiquement surréaliste » notamment par Jean Mitry (LHERMINIER, 2012, p. 998 ; KIROU, 2005).

25. DELLUC, 2004, p. 195.

26. Et au *Royalty* à Madrid.

Il partage un temps l'affiche avec des films de Méliès, comme si, dirait-on, « du cinéma d'hier au cinéma de demain, il n'y avait pas rupture mais continuité ». C'est à la *salle Pleyel*, le 16 décembre 1929, que Simone Mareuil participe à la première d'un *Gala Méliès*, avec quatre autres charmantes « stars », vendant au public les programmes de la soirée, juste avant la projection de ces merveilleux films et l'apparition du « magicien de Montreuil »²⁷, tout juste redécouvert par *Ciné-Journal*, dans sa boutique *Confiseries et Jouets* de la gare Montparnasse.

III. Un rasoir dans l'œil de Simone, des fourmis dans la main de Pierre...

Revenons au *Chien andalou*, à Simone Mareuil, sans oublier son tout jeune partenaire : le Russe Pierre Batcheff (Piotr Bacev pour l'état civil) (fig. 4a et b). Ce mince et beau garçon, aux jolis yeux un peu ténébreux²⁸, était né en 1907 en Mandchourie (Chine). Après de petits rôles dans la troupe de Georges Pitoëff, il tourne, de 1923 à 1932, dans une trentaine de films, souvent de qualité, comme *Feu Mathias Pascal*, de Marcel L'Herbier, ou le *Napoléon* d'Abel Gance²⁹, sans compter un projet avec Jacques Prévert³⁰. Mais, sensible



Fig. 4. Les deux partenaires du *Chien andalou* : a. Simone Mareuil ; b. Pierre Batcheff.

27. LHERMINIER, 2012, p. 1061-1062. Bizarrement, la séance de Pleyel avait débuté par la projection de *Forfaiture*, de l'Américain Cecil B. DeMille, ce film qui avait convaincu Louis Delluc, un soir de mai 1916, de l'intérêt du cinématographe qu'il détestait jusque-là (DELLUC, 2002, p. 94-98).

28. REAULT, 2018.

29. Il joue superbement le rôle du général Lazare Hoche (DELLUC, 2002, note 329), qui mourut à 29 ans, probablement d'une tuberculose intestinale.

30. Suffisamment radical pour décourager certains bailleurs de fonds.

et mélancolique, ce populaire Rudolph Valentino français se donnera la mort en 1932, à 25 ans, accident ou suicide, suite à une overdose de Véronal*, puissant barbiturique dont Montherlant dira : « Deux tubes de véronal. Je fais dissoudre, je bois, et c'est fini... »³¹.

Dans *Un Chien andalou*, Simone et Pierre évoluent dans une succession disloquée d'étrangetés surprenantes voire dérangeantes. Salvador Dalí a raconté la genèse de ces images : à Figueras, il venait de rêver d'un nuage effilé sectionnant la rotundité de la lune et d'un rasoir fendant un œil. Luis Buñuel, lui, venait de voir, en rêve, une main à la paume pleine de fourmis. C'est ce dernier qui proposa : « Et si nous faisions un film, en partant de ça ? »

Les toutes premières images foudroient le spectateur en révélant sur l'écran, dans le noir de la salle, l'hallucinant drame du globe oculaire de Simone, fendu *in vivo* au rasoir³². La suite fut co-écrite en moins d'une semaine, selon une règle très simple :

« N'accepter aucune idée, aucune image qui pût donner lieu à une explication rationnelle, psychologique ou culturelle. Ouvrir toutes les portes à l'irrationnel. N'accueillir que les images qui nous frappaient sans chercher à savoir pourquoi. ³³ »

Le titre est mystérieux : c'est peut-être, a-t-on dit, une allusion moqueuse ou vengeresse au poète Federico García Lorca, né dans la *Vega de Grenade* : il avait considéré le scénario du *Chien andalou* comme une *mierdecita*³⁴.

IV. Les malheurs de Simone Mareuil en 16 minutes et 340 mètres

Découpons ce petit film en une dizaine de séquences et prélevons quelques photogrammes³⁵. Que va découvrir le spectateur de ce film ?

1. Pour débuter, une image-choc provocatrice le fait frémir : un homme (Luis Buñuel) aiguise son rasoir, un coupe-chou, en apprécie le fil sur son ongle, puis, bien lentement, écarte les paupières d'une jeune femme (Simone Mareuil), lentement, fend son globe oculaire³⁶ (fig. 5), tandis qu'un long et fin nuage raye la surface de la pleine lune.

31. Dans *Pitié pour les femmes*, 1936.

32. Depuis 1928, ces images, plus ou moins déformées, surréalistes, illustrent, œil fendu et fourmis, d'innombrables reproductions, affiches portant le nom de Simone, photos, dessins, croquis...

33. BUÑUEL, 1982.

34. Initialement, *L'Âge d'or* (1930), des mêmes auteurs, devait s'appeler *La Bête andalouse...*

35. Photos du film d'Albert Duverger.

36. En fait, en agrandissant l'image, on devine de nombreux poils dans cette orbite : c'est un œil de bovin...



Fig. 5. Luis Buñuel fend l'œil de Simone Mareuil, avec son rasoir.
Photogramme du film.



Fig. 6. Pierre, en femme de ménage, parcourt les rues à vélo.
Photogramme du film.



Fig. 7. La main de Pierre grouille de fourmis. Photogramme du film.



Fig. 8. Avec sa canne, une jeune androgyne manipule une main. Photogramme du film.

2. « Huit mois plus tard », annonce un intertitre. Un jeune homme (Pierre Batcheff), en tenue efféminée (coiffe, large collarette et jupette blanches de femme de ménage), une boîte à fines rayures en bandoulière, parcourt à vélo des rues désertes (fig. 6), tandis que Simone lit, dans sa chambre, un grand livre, ouvert sur une peinture de Vermeer³⁷. Pierre tombe sur le trottoir, Simone le rejoint et couvre son visage de baisers. Puis elle étend sur son lit la collarette et la jupette de Pierre, y ajoute un col, une cravate et la boîte à couvercle rayé et à bandoulière. Assise, elle veille l'ensemble comme on veillerait un mort... Pierre l'a rejoints dans la chambre et, debout, ouvre sa main, devant Simone accourue. Horreur, elle grouille de fourmis³⁸ (fig. 7), rappelant, si l'on croit le film, le duvet d'une aisselle féminine ou les piquants d'un oursin.

37. C'est de l'art décadent, selon Dalí.
38. L'image de la mort pour Dalí ?

3. Fondu enchaîné... Dans la rue, en face de la maison de Simone, gît sur l'asphalte une main coupée, aux doigts fléchis et au moignon déchiqueté. La foule accourt. Une jeune androgyne (Fano Messan, sculptrice) la manipule du bout de sa canne (fig. 8). Mais deux policiers écartent les badauds et contraignent la curieuse à remettre l'objet dans la boîte à rayures qu'elle serre sur son cœur. Las ! Demeurée seule sur la chaussée, elle est renversée par une automobile.

4. De la fenêtre de la chambre, Simone et Pierre ont écarté les rideaux et regardé le spectacle. Ils sont tout tristes (fig. 9). Pierre se rapproche de Simone, en quelques pas évoquant un peu un flamenco, et essaie de la caresser. Après s'être refusée, elle semble consentir. Stupeur (nous sommes en 1929) : ses seins et ses fesses apparaissent, dénudés, – Ciel ! –, en surimpression sur sa légère robe à petits carreaux, manipulés par les mains avides de Pierre. Quelques secondes plus tard, c'est une course éperdue à travers la chambre et Simone se trouve acculée dans un coin. Pour faire céder la jeune femme, armée d'une raquette de tennis, Pierre tire vers elle, à l'aide de cordages et non sans mal, un surprenant et lourd attelage comportant successivement deux grosses planches percées, deux melons (ou deux petites citrouilles), deux ecclésiastiques³⁹, chapeautés, chacun portant soutane et col gallican⁴⁰, ficelés et les mains pieusement jointes sur l'abdomen, précédant deux superbes pianos à queue Bernstein, le couvercle ouvert à 45° de chacun permettant de contempler, vautrés sur la table d'harmonie, deux ânes, défunt et manifestement en putréfaction plus ou moins liquide (fig. 10). Simone s'enfuit dans la chambre



Fig. 9. Simone et Pierre regardent l'androgyne dans la rue.
Photogramme du film.



Fig. 10. Pierre tire un étrange cortège vers Simone. C'est un terrible attelage.
Photogramme du film.

39. L'un d'eux est Salvador Dalí.

40. Tel le col blanc à rabat des frères des Écoles chrétiennes.

voisine, tente d'en fermer la porte : la main de Pierre, coincée par le battant, révèle une paume couverte de fourmis (fig. 11).

5. Dans cette même pièce – oh ! Surprise –, Simone découvre, couché sur un lit et la tête sur un gros oreiller, le même Pierre que celui qui pédalait dans les rues, au début du film. Il porte, à nouveau, une tenue d'élégante femme de ménage, la boîte à rayures suspendue au cou...

6. Quelle histoire ! Maintenant le spectateur est certainement un peu perdu... D'autant plus que, vers « 3 heures du matin » (selon l'intertitre), survient un autre jeune homme : c'est le double de Pierre ! Simone lui ouvre la porte. L'intrus réprimande Pierre, toujours sur son lit, au sujet de sa tenue en dentelles ! (fig. 12) Il jette ces accessoires féminins par la porte-fenêtre, fait tomber la boîte à rayures et place Pierre debout en pénitence, la tête contre le mur et les bras en croix. Fondu au noir...



Fig.11. Coincée dans la porte, la main de Pierre. Elle est pleine de fourmis.
Photogramme du film.



Fig. 12. Pierre, en femme de ménage.
Il est couché dans le lit de Simone.
Photogramme du film.



Fig. 13. Pierre abat son double au revolver.
Photogramme du film.



Fig. 14. Le sphinx à tête de mort effraie Simone. Photogramme du film.

7. Un intertitre annonce : « Seize ans avant ». Et pourtant, c'est la même chambre, les mêmes protagonistes, mais le double a changé de tenue et de cravate (il porte un col cassé), il n'a plus son chapeau... Il charge les mains de Pierre, toujours en pénitence, de lourds livres. Ceux-ci se transforment en deux révolvers. Pierre tire... (fig. 13) : « Pan ! Pan ! » a dû faire le bruiteur, caché derrière l'écran, avec les manivelles de son coffre sonorisateur. Dans la fumée, le double, les bras levés, s'effondre... dans une forêt et tente de s'accrocher à un dos féminin nu qui disparaît bien vite. Et voici maintenant une demi-douzaine de promeneurs qui emportent – lentement – ce cadavre.

8. Fondu enchaîné... Notre Simone est revenue dans sa chambre. Elle voit, sur le mur, un grand papillon, le vrai Sphinx à tête de mort⁴¹, *in naturalibus*... Gros plan sur le crâne blanc porté par le dos de l'insecte... (fig. 14) Horreur ! Tandis que l'actrice, miroir en main, ravive son rouge à lèvres, le menton de Pierre s'orne soudain d'une barbe filandreuse, aux poils issus de l'aisselle de Simone. Stupeur ! Elle lui tire la langue – à plusieurs reprises – (fig. 15) et s'enfuit...

9. Simone aperçoit, sur la plage de galets, un nouvel amant (l'acteur Robert Hommet), vêtu d'un chandail à larges rayures et d'une culotte de golf, très mode... (fig. 16). Ils s'embrassent et partent marcher le long de la côte. Dans un trou du sol rocailleux, ils découvrent, disloquée, la boîte à couvercle rayé de Pierre (celle qui avait contenu la main coupée), sa parure féminine déchirée et un bout de corde.



Fig. 15. Simone tire la langue vers Pierre.
Photogramme du film.



Fig. 16. Simone s'éloigne avec un nouvel amant. Photogramme du film.

41. *Acherontia atropos* (Linné, 1758). L'Achéron était le fleuve des enfers, à traverser pour atteindre le séjour des morts. Atropos était une des trois Parques qui coupait le fil de la vie.



Fig. 17. Simone et son amant, morts sur la plage. Photogramme du film.

10. La promenade continue. Enlacés, ils s'embrassent en marchant. Les mots « Au printemps... » apparaissent en surimpression sur l'image qui s'efface. Fondu au noir... On voit les deux personnages, morts, à demi-enterrés debout, et dévorés par des insectes, dans le sable de la plage (fig. 17). FIN

V. Prélude à *L'Âge d'or*, le chef-d'œuvre surréaliste

Cette spontanéité et cette variété dans l'improvisation n'éviteront pas, plus tard, à ce *Chien andalou*, film expérimental devenu film-culte, et à l'aventure de Simone Mareuil, d'échapper à quantité d'interprétations, psychanalytiques souvent, érotiques parfois, chacun cherchant à deviner ce qui reviendrait à l'un ou à l'autre des scénaristes : le rasoir ou les fourmis ? Un auteur n'hésite pas à avancer :

« Buñuel et Dalí matérialisent leur image du désir masculin et ses différentes phases cœdipiennes. Le jeune homme qui se jette sur la femme aux appâts maternels va trouver devant lui tous les obstacles dressés par la société et par la femme elle-même. Les images associent le thème de la “castration” du désir et sa relance à jamais interminable jusqu'à la métaphore finale des corps dévorés par les insectes⁴² ».

Certes, le cinéaste surréaliste Jacques Brunius⁴³ reconnaît que, dans le scénario du film, « d'une logique abasourdissante [...], l'enchaînement des faits rappelle la nécessité absurde mais implacable du rêve⁴⁴ ». Mais d'autres regrettent la cruauté plus ou moins sadique du film, « celle d'un crime commis au nom de Freud ». Léon Moussinac, l'ami de Louis Delluc, fait un même

42. MARIE, 1991.

43. Découvrant du Palais idéal du facteur Cheval (Hauterives, Drôme), indépendant de tout courant artistique.

44. LHERMINIER, 2012, p. 1056.

reproche à ce surréalisme, qui « valait mieux que cela » ; il reconnaît « des qualités poétiques et d'imagination » et « un tempérament certain de cinéaste ». Mais « quel divertissement décadent de mauvais goût » !

Les critiques de 1929 sont surtout sensibles aux qualités techniques du film, à son humour mi-Chaplin mi-Père Ubu, et au jeu des deux acteurs : le charme de Simone Mareuil et la timidité de Pierre Batcheff évoquant un peu Buster Keaton⁴⁵.

Une année après *Un Chien andalou*, on doit à Buñuel et à Dalí un autre chef-d'œuvre surréaliste, baptisé *L'Âge d'or*⁴⁶. Tourné à Cadaquès par les deux complices⁴⁷, ce grand film – parlant cette fois – sort en novembre 1930, scandalisant l'ordre bourgeois, encore plus qu'*Un Chien andalou*. C'est une succession d'épisodes allégoriques blasphématoires, teintés d'humour noir : durant 60 minutes, deux amants défient les conventions familiales et sociales, tout comme les interdits sexuels et religieux, avec des « personnages » très buñueliens : scorpions, archevêques réduits à l'état de squelettes mitrés, vache couchée dans un lit, faux Christ assassin présidant une orgie, ouvriers brinqueballés en chariot... Les acteurs sont la belle actrice allemande Lya Lys, succédant à Simone Mareuil, et l'excellent Gaston Modot. Max Ernst et Pierre Prévert jouent le rôle des bandits. Le budget est alors d'un million de francs⁴⁸. Le vicomte et la vicomtesse de Noailles sont producteurs du film, hélas vite interdit jusqu'en 1981.

Ces deux films⁴⁹ marquent, comme on sait, le départ d'une belle et longue carrière pour les deux auteurs. Luis Buñuel, rebelle tourmenté, hostile à toute récupération et devenu Mexicain, épuisera quasiment tous les genres cinématographiques, sans se départir d'une grande unité de pensée ; Salvador Dalí, tout flamboyant et proche du pouvoir espagnol, fera briller toutes les merveilles des arts pictural, plastique, photographique et graphique⁵⁰.

VI. La terrible fin de l'aventure de Simone Mareuil

Simone Mareuil cesse de tourner en 1939 et, le 15 août de l'année suivante, à Périgueux, épouse son collègue, le cascadeur Philippe Hersent

45. Sans oublier Luis Buñuel (cigarette au bec et rasoir à la main), Salvador Dalí, Jaime Miravilles et Marval (frères des Écoles chrétiennes), Fano Messan (androgyne écrasé dans la rue) Robert Hommet (homme au tricot rayé sur la plage). Ils ont des très petits rôles (quelques secondes) dans le film.

46. MURCIA, 1994.

47. Ils jugent le scénario « plus intéressant » que celui du *Chien andalou* (LHERMINIER, 2012, p. 1044).

48. Soit environ un demi-million de nos euros.

49. Aujourd'hui accessibles sur Internet grâce à *Youtube*.

50. Au terme d'une vie splendide (ETHERINGTON-SMITH, 2012), Salvador Dalí i Domènech sera fait premier marquis de Dalí de Púbol (son château, près de Gérone), de la main même du roi Juan Carlos en 1982.

(1908-1982), un fort bel homme, lui aussi acteur à la copieuse filmographie, faite souvent de films d'action, et qui finira sa longue carrière en Italie en 1978. Elle devient ainsi, pour l'état civil, M^{me} Philippe Koevoets. Après la seconde guerre mondiale, elle regagne la Dordogne et la maison familiale de Coursac, sur les coteaux, à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Périgueux.

La mort de son père, puis de son frère, et une instance de divorce plongent Simone, auprès de sa mère, dans une profonde dépression. Dans la cour de la maison, à 51 ans, elle s'immole par le feu, à l'essence, le 24 octobre 1954. Secourue par les voisins, elle est transportée, grièvement brûlée, au tout nouveau centre hospitalier de Périgueux, inauguré un an plus tôt, où elle meurt le jour-même. Elle repose aujourd'hui à Coursac.

Que penser du suicide de Simone ? Le diagnostic du spécialiste, notre collègue le Dr Michel Roy, est très réservé :

« Fin tragique et d'allure très mélancolique de l'actrice, dont le film vedette a perturbé (ou révélé) les failles de son inconscient ? Comme pour les tableaux de Dalí, ou les autres films de Buñuel, je ne me hasarderai pas à interpréter, tant les pistes d'interprétation sont multiples, et ouvertes...⁵¹ »

Pierre Batcheff, l'autre acteur vedette d'*Un Chien andalou*, s'était lui aussi donné la mort en 1932. Il n'avait que 25 ans...

Ni plaque commémorative ni nom de rue ne rappellent le souvenir de Simone Mareuil :

« C'est une étoile oubliée. La pudeur, favorisée par la tragique disparition de l'actrice a peut-être contribué à cette amnésie générale. Depuis, le souvenir de cette actrice qui avait connu la célébrité s'est presque totalement effacé. Il serait juste qu'il soit ravivé.⁵² »

B. et G. D.*

Annexe. Liste des nombreux films ou courts métrages dans lesquels Simone Mareuil apparaît ou intervient, avec indication de son emploi⁵⁴

- 1921 : *Chichinette et Cie* d'Henri Desfontaines - *la fille au cabaret* (non crédited)
- 1922 : *Jocelyn* de Léon Poirier - *une servante* (non crédited)
- 1922 : *Le Noël du père Lathuile* de Pierre Colombier - *trottin* (non crédited)
- 1922 : *L'Île sans nom* de René Plaissetty - *une servante* (non crédited)

51. Dr Michel Roy, psychiatre des hôpitaux, *in litt.*, 17 mai 2020.

52. RÉAULT, 2018.

* UMR 7194 du CNRS (Histoire naturelle de l'Homme préhistorique), Département de Préhistoire du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris (gilles.delluc@orange.fr). Notre gratitude va à nos collègues Michel Roy et Claude-Henri Piraud pour leur relecture et leurs remarques dont nous avons tenu le plus grand compte.

54. https://fr.wikipedia.org/wiki/Simone_Mareuil.

- 1923 : *L'affaire du courrier de Lyon* de Léon Poirier - *une servante* (non créditée)
- 1923 : *Survivre* d'Édouard Chimot - *une servante* (non créditée)
- 1924 : *L'Ombre du bonheur* de Gaston Roudès - *Christine de Pedroso*
- 1924 : *La Fontaine des amours* de Roger Lion - *une servante* (non créditée)
- 1924 : *La Galerie des monstres* de Jaque Catelain
- 1924 : *J'ai tué* de Roger Lion - *une servante* (non créditée)
- 1924 : *Paris de René Hervil - la femme de chambre de Suzy* (non créditée)⁵⁵
- 1925 : *Les Murailles du silence* de Louis de Carbonnat - *Henriette Blandin*⁵⁶
- 1925 : *Chouchou poids-plume* de Gaston Ravel - *Moineau, l'amie de Chouchou*
- 1925 : *Mylord l'Arsouille* de René Leprince - *une grisette* (non créditée)
- 1925 : *Jocaste* de Gaston Ravel - *la maîtresse de Fellaire de Sizac* (non créditée)
- 1926 : *Le Noël du mousse* (court métrage) de Félix Léonnec - *une Bretonne*
- 1926 : *Le Juif errant* de Luitz Morat (film tourné en 5 chapitres) - *Céphise*
- 1927 : *Genêt d'Espagne* de Rainer Gérard-Ortvin - *Irène Bertini*
- 1927 : *La Petite Chocolatière* de René Hervil - *Rosette*
- 1927 : *Poker d'as* de Henri Desfontaines - *Huguette de Rhuys*
- 1928 : *Peau de pêche* de Jean Benoît-Lévy et Marie Epstein - *Lucie, jeune fille*
- 1928 : ***Un Chien andalou de Luis Buñuel (court métrage) - La jeune fille***
- 1929 : *Ces dames aux chapeaux verts* d'André Berthomieu - *Arlette, la cousine*
- 1929 : *La Fée moderne* (ou *Prospérité*) de Jean Benoît-Lévy (court métrage)
- 1930 : *Quand Madelon* de Charles-Félix Tavano (court métrage)
- 1930 : *Nos Maîtres les domestiques* de Hewitt Claypoole Grantham-Hayes
- 1931 : *Le Cœur de Paris* de Jean Benoît-Lévy et Marie Epstein - *Jeannette Durand*
- 1931 : *Le Juif polonais* de Jean Kemm - *Annette*
- 1932 : *Le Soir des rois* de Jean Daumery - *Suzanne Lenormand*
- 1933 : *L'Héritier du Bal Tabarin* de Jean Kemm - *Mademoiselle Longuebois*
- 1933 : *Mariage à responsabilité limitée* de Jean de Limur
- 1933 : *Miss Helyett* de Hubert Bourlon et Jean Kemm - *Lolotte*
- 1933 : *Une drôle de maison* de Jean-Louis Bouquet (court métrage)
- 1936 : *L'Amant de Madame Vidal* d'André Berthomieu - *Suzanne*
- 1937 : *Le Doigt du destin* de Christian Herman (court métrage)
- 1937 : *Neuf de trèfle* de Lucien Mayrargue - *la manucure*
- 1939 : *Sur le plancher des vaches* de Pierre-Jean Ducis - *Gaby*

Choix bibliographique⁵⁷

BUÑUEL L., 1982. *Mon dernier soupir*, Paris, Robert Laffont.

BUÑUEL L. et DALÍ S., 1929 et 2005. *Un Chien andalou*. Le film est disponible sur Internet et sur DVD (éditions DVD Collector), avec le scénario original du film et un riche bonus (P. Rouyer, D. Rabourdin, J.-C. Carrière, L. et J.-L. Buñuel).

55. En 1924, après diverses apparitions dans les *Films d'élégance parisiennes* d'Alexandre Nalpas, Simone fait une courte incursion sur la scène en jouant au *Lyceum Club* quelques pièces de la duchesse d'Uzès (HENRY, 1926, p. 21).

56. C'est le premier rôle dramatique de Simone Mareuil, dans un film aux extérieurs tournés en Afrique du Nord.

57. N'ont été ici conservées que les références appelées dans le texte.

DELLUC B. et G., 2018. « Le cinéaste Léon Poirier et ses “vraies” images de la bataille de Verdun », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLV, p. 523-547.

DELLUC G., 2004. *Louis Delluc (1890-1924). L’Éveilleur du cinéma français au temps des années folles*, Paris, Les Indépendants du Premier siècle et Périgueux, Pilote 24.

DELLUC L., 1921. « Huit jours de fièvre », *Cinéa*, 23 septembre 1921, 1 p.

ETHERINGTON-SMITH M., 2012. *Dalí*, Paris, Archipoche.

HENRY P., 1926. « Les étoiles d’aujourd’hui. Simone Mareuil », *Cinéa-Ciné pour tous*, 1^{er} mars 1926, n° 56, 1^{re} série, p. 21-22, ill.

KIROU A. et A., 2005. *Le surréalisme au cinéma*, Paris, Ramsay.

LHERMINIER P., 2012. *Annales du cinéma français. Les voies du silence (1895-1929)*, Paris, Nouveau monde éditions. Nous devons beaucoup à ce gros volume de 1134 p., véritable bible du cinéma muet de France, et aux précédents textes de l'auteur.

MARIE M., 1991. *Dictionnaire mondial des films*, Paris, Larousse.

MURCIA C., 1994. *Un Chien andalou. L'Âge d'or de Luis Buñuel*, Paris, Nathan.

PENAUD G., 2017. *Moi le prince des faussaires en Périgord*, La Crèche, La Geste.

REAUT P.-M., 2018. « Sur les traces d'une étoile oubliée », *Sud Ouest* (Périgueux), 23 avril 2018, p. 12-13, ill. Cet auteur a souhaité que le souvenir de Simone Mareuil soit ravivé.

TULARD J., 1999a. *Dictionnaire du cinéma. Les acteurs*, Paris, Robert Laffont.

TULARD J., 1999b. *Dictionnaire du cinéma. Les réalisateurs*, Paris, Robert Laffont.

X., 1928. « Nos artistes : Simone Mareuil », *Paris-Midi*, 13 avril 1928, p. 2.

Une face méconnue de la vie du mime Marceau

par Michel ROY

Le célèbre mime Marceau (de son vrai nom Marcel Mangel), lorsqu'il était adolescent, vécut brièvement à Périgueux avec sa famille, qui venait de Strasbourg. Après l'armistice de 1940, la famille Mangel, comme bien d'autres Alsaciens déplacés en Périgord en 1939, ne retourna pas dans l'Alsace annexée et s'engagea même dans une lutte contre l'ennemi hitlérien. Pendant cette période difficile, Marcel Marceau eut une importante activité clandestine essentiellement en Limousin, dans les établissements de l'OSE (Œuvre de secours aux enfants)¹. C'est un aspect peu connu de la vie de cet artiste de renom, en mémoire duquel la ville de Périgueux organise chaque année le festival Mimos.

Bien qu'il existe un certain nombre d'ouvrages consacrés à son art et à sa carrière, peu de travaux ont relaté la vie personnelle de Marcel Marceau. C'est dans un livre dédié à sa carrière, dans lequel Marcel Marceau se raconte avec pudeur², que le mime nous révèle quelques détails sur ses activités clandestines et celles de son frère Simon, connu comme le lieutenant Alain dans la Résistance. On y apprend aussi que leur père, Charles Mangel (1895-

1. Au moment de mettre sous presse, un article de *Sud Ouest* (édition Dordogne du lundi 23 novembre 2020), me confirme la sortie, et même la diffusion sur Canal+, d'un long métrage sorti aux USA il y a quelques mois, et consacré aux actions de résistance du futur mime Marceau. Ce biopic, intitulé *Résistance*, réalisé par le Vénézuélien Jonathan Jakubowicz, est une co-production (USA, France, Allemagne et Royaume-Uni), dans laquelle le rôle de Marcel Marceau est tenu par l'acteur américain Jesse Eisenberg ; l'épidémie de la Covid a quelque peu perturbé la sortie et la diffusion du film, qui se fait donc en Europe via les plateformes de diffusion sur abonnement.

2. MARCEAU et BOCHENEK, 1996.

1944), avait lui aussi une activité clandestine, avant d'être déporté à Auschwitz, où il mourut dès son arrivée³.

Ce travail rassemble un certain nombre de sources bibliographiques, mais s'appuie également sur des documents et des témoignages de personnes ayant connu la famille Mangel pendant la période de l'Occupation à Périgueux. Nous découvrirons que Marcel y a tenu l'un de ses premiers rôles sur scène, et que c'est là qu'est né son engagement dans la lutte contre l'ennemi hitlérien, qui le conduira ensuite en Limousin puis à Paris, pour passer par Strasbourg et se terminer à Karlsruhe avec la 1^{re} Armée du général de Lattre de Tassigny. Nous verrons aussi comment la grande pudeur avec laquelle Marcel Marceau a évoqué ces épisodes de sa vie, voire le silence qu'il a pu entretenir à ce sujet, peuvent être reliés à l'essence de son art.

Le 13 février 2017, la mémoire de Marcel Marceau a été honorée par la communauté juive de France à l'occasion d'une cérémonie tenue à Paris : cet hommage lui a été rendu au titre du sauvetage de nombreux enfants juifs, à qui il fit passer clandestinement la frontière suisse⁴.

I. La famille Mangel à Périgueux

Marcel Mangel est né le 22 mars 1923 à Strasbourg, dans une famille de juifs immigrés d'Europe centrale. Son père, Charles Mangel, était né le 27 juillet 1895 à Bedzyn près de Lodz (Pologne), non loin de la frontière tchèque, dans une famille russe-polonaise : il rêvait d'être artiste lyrique mais travaillait dans une importante boucherie casher de Strasbourg. Sa mère, arrivée en France à l'âge de huit ans, était originaire de Roumanie. Les deux familles se sont retrouvées à Strasbourg, ville pivot de l'immigration des juifs d'Europe centrale au moment de la première guerre mondiale⁵. Marcel avait un frère aîné, Simon, né en avril 1921 à Strasbourg, qui est plus connu en Dordogne sous le nom d'Alain Mangel.

Marcel fait ses études avant la guerre au lycée Fustel-de-Coulanges à Strasbourg où, très tôt, il se distingue dans les disciplines artistiques, particulièrement en dessin et en récitation. Mais en famille et pendant les vacances, son grand passe-temps est de faire le clown ou l'acteur dans la colonie dirigée par sa tante, au cœur des Vosges.

3. REVIRIEGO, 2003 et PENAUD, 2011. Dans son *Mémorial*, Guy Penaud cite Charles Mangel, juif polonais, lors d'une rafle de la police allemande, le 10 août 1943, rue Éguillerie à Périgueux. Mais, dans le préambule du même ouvrage, page 18, il nous précise qu'il s'agissait d'un homonyme : Kalman (ou Charles) Mangel, père de Marcel a été arrêté en février 1944 à Limoges, à la boucherie Buchlinger où il travaillait, il a été déporté à Drancy, puis est parti pour Auschwitz par le convoi n° 69 du 7 mars 1944 ; il est mort à son arrivée, le 12 mars 1944 (renseignements donnés à G. Penaud par le Mémorial de la Shoah).

4. *Times of Israël*, édition française du 12 février 2017 : « Des héros juifs centenaires de la seconde guerre mondiale honorés à Paris ».

5. MARCEAU et BOCHENEK, 1996.

La famille Mangel est de confession juive, mais pas spécialement pratiquante ; le père est très attaché aux traditions républicaines, certains le disent même socialiste, et durant son adolescence Marcel est marqué par l'avènement du nazisme en Allemagne, par la guerre civile en Espagne et par les idéaux communistes que lui révèle un de ses professeurs du lycée de Strasbourg.

Le 1^{er} septembre 1939, deux jours avant la déclaration de guerre, l'état-major français décide d'appliquer le plan d'évacuation des populations civiles des communes situées entre le Rhin et la ligne Maginot⁶ : un tiers de la population de l'Alsace-Moselle est ainsi évacuée, 325 000 Alsaciens, 314 000 Mosellans prennent la direction des départements du Sud-Ouest désignés pour les accueillir. La Dordogne, qui compte alors 380 000 habitants, voit ainsi arriver 80 000 Alsaciens de Strasbourg et de 19 autres communes du Bas-Rhin ; l'Indre et la Haute-Vienne accueillent le reste des déplacés alsaciens.

Strasbourg se vide de sa population. Alors que beaucoup d'hommes sont mobilisés, femmes, enfants et personnes âgées sont évacués en train : la famille Mangel part avec 30 kg de bagages et 4 jours de vivres⁷. Pendant plus de 48 heures, leur convoi stationne à Saint-Dié, pour laisser passer les trains de militaires dans l'autre sens, puis ce sera un trajet de 24 heures jusqu'à Périgueux, où l'accueil des populations locales est « mitigé »... C'est à Périgueux que s'installent toutes les administrations de Strasbourg et, encore aujourd'hui, une plaque commémore le lieu d'installation de la mairie de Strasbourg, dans une petite maison située rue Voltaire tout près de la place Montaigne. Les services préfectoraux sont logés à la chambre de commerce (bâtiment de la rue Wilson qui est aujourd'hui celui de la mairie), un centre social dédié à l'orientation des évacués ouvre ses portes rue Wilson, dans le quartier Sainte-Ursule. Une partie des Hospices civils de Strasbourg est logée dans les bâtiments de l'hôpital de l'époque, rue Wilson, le reste est partagé entre le sanatorium de Clairvivre et la toute nouvelle maternité de Périgueux, route de Paris⁸.

Cette arrivée des Alsaciens à Périgueux se double de celle d'une importante communauté juive : alors qu'avant 1939 il n'y avait que quelques familles juives à Périgueux, dont celle de Ralph Finkler – soit en tout une vingtaine de personnes – la ville voit tout à coup s'implanter une communauté israélite de plusieurs milliers de personnes : Bernard Reviriego estime que 7 000 à 10 000 israélites ont vécu en Dordogne de 1939 à 1945⁹. Beaucoup de ces familles sont très pratiquantes, la communauté arrive avec ses rabbins, ses circonciseurs, ses sacrificateurs et une intense vie culturelle se développe en son sein¹⁰.

6. SCHUNCK, 2006.
7. MANGEL, 1990.

8. SCHUNCK, 2019.
9. REVIRIEGO, 2003.

10. Entretien de l'auteur avec Betty et Marcel Wieder, réalisé le 13 février 2017 (non publié).

On dispose de très peu de sources écrites sur la vie de la famille Mangel à Périgueux. Le mime Marceau lui-même évoque sa scolarisation au lycée de garçons (futur lycée Bertran-de-Born) en 1940 et nous avons pu retrouver, en effet, aux Archives départementales un bulletin scolaire au nom de Marcel Mangel pour l'année scolaire 1939-1940, en classe de 1^{re} ¹¹ (fig. 1). Mais nous n'avons pas retrouvé aux Archives d'autre document officiel concernant la famille Mangel, ni dans la liste des bénéficiaires des aides sociales aux réfugiés, ni dans le recensement des juifs.

Où vivait la famille Mangel ? Selon un témoignage recueilli par François Schunck¹², la mère de Marcel Mangel habitait aux Maurilloux au début des années 40. Dans son roman autobiographique déjà cité, Alain Mangel, quant à lui, ne donne pas plus de précisions et entretient même une certaine confusion entre la famille de son héros (Sylvestre Mangeot, son « double ») et celle de son meilleur ami, de confession juive. Difficile aussi de savoir pourquoi la plupart des témoins mentionnent toujours Madame Mangel et ses fils et pas Charles Mangel... Une hypothèse est qu'il n'a pas beaucoup vécu lui-même à Périgueux : en effet, lors de la déclaration de guerre, il était mobilisé, et lors

Fig. 1. Bulletin scolaire de Marcel Mangel (ADD. 4 T 325).

11. Archives départementales de la Dordogne (ADD), cote 4 T 325.
12. SCHUNCK, 2012.

de sa démobilisation en 1940, il est allé à Limoges, où, selon Guy Penaud il habitait Route nouvelle d'Aixe.

On sait que ce dernier a travaillé dans une boucherie cascher de Limoges¹³, où il fut arrêté en 1944¹⁴. Marcel Wieder, qui était encore enfant à l'époque (il avait moins de dix ans), ne se souvient pas d'avoir rencontré M. Mangel père, mais il conserve un souvenir assez net de la mère, Esther, qui fréquentait la communauté, de Marcel qui jouait des pièces de théâtre, mais aussi du frère aîné. Celui-ci « avait abandonné son prénom de Simon pour celui, plus français, d'Alain » et était déjà dans la mouvance communiste. Quant à Ralph Finkler, que nous avons interrogé aussi sur ce point, il ne fréquentait pas la communauté juive alsacienne avant 1942 : sa famille, originaire de Roumanie, était arrivée à Périgueux vers 1933 et n'avait aucune pratique religieuse ni même de lien avec la communauté israélite¹⁵. Il fera la connaissance d'Alain Mangel en 1944, lors de la libération de Périgueux ; en revanche Ralph Finkler et Marcel Mangel ne deviendront amis qu'après la guerre. Ralph Finkler avoue qu'il n'a appris que bien plus tard que Marcel avait participé aussi au mouvement clandestin !

Bernard Reviriego nous a donné accès à ses notes relatives à un entretien avec le rabbin Hammel¹⁶ qui, lui, avait bien connu Charles Mangel comme membre de la communauté de Périgueux.

Il semble donc bien qu'après l'armistice, lorsque beaucoup d'Alsaciens sont repartis à Strasbourg, Esther Mangel ait continué à vivre « à temps plein » à Périgueux, alors que son mari et ses fils vivent entre Périgueux et Limoges, où Marcel poursuit ses études et où son père et son frère mènent de front une activité professionnelle et une action clandestine. Une telle séparation géographique des membres de la famille permettait de brouiller les pistes et d'éviter une rafle collective – ce qui fut le cas en effet ; ce mode de fonctionnement était aussi celui des œuvres juives de secours aux enfants¹⁷ auxquelles ils participent. Alors que bon nombre d'évacués d'Alsace choisissent de « rentrer au pays » après l'armistice de 1940, la plupart des membres de la communauté israélite restent en Dordogne ou en Haute-Vienne, sachant que dans l'Alsace annexée au Reich ils risquent la déportation immédiate ; il en va de même de certains Alsaciens non-juifs¹⁸ qui choisissent de rester en zone non-occupée : anciens militaires de l'armée française en 14-18, jeunes gens en âge d'être incorporés dans la Wehrmacht, ou encore ceux qui choisissent de résister ; le plus connu d'entre eux est Charles Mangold¹⁹.

13. PLAS et KIENER, 2006. Selon cet ouvrage, Charles Mangel travaillait à la boucherie Buchlinger, rue Delescluze à Limoges.

14. PEINAUD, 2011.

15. Entretien de l'auteur avec Ralph Finkler le 16 février 2017 (non publié).

16. Notes personnelles coll. Bernard Reviriego.

17. PLAS et KIENER, 2006.

18. SCHUNCK, 2006.

19. SEILER, 2014.

Que ce soit à Périgueux ou à Limoges, la vie de la communauté israélite reste assez tranquille jusqu'à l'invasion de la zone dite libre par les Allemands en novembre 1942, en réponse au débarquement allié en Afrique du Nord. Jusque-là, l'occupant et le régime de Vichy se sont contentés de ficher les juifs et de leur appliquer un statut discriminatoire, mais c'est en 1942 que débutent les rafles, les persécutions et la « solution finale ». C'est aussi le moment où bon nombre de jeunes juifs, comme Raphaël Finkler, mais aussi Simon (Alain) Mangel, rejoignent la clandestinité et les rangs de la Résistance.

Cette période calme voit alors se dérouler à Périgueux ce qui peut être qualifié de premier acte de la future carrière de Marcel : en effet, comme le rapporte le rabbin Hammel à Bernard Reviriego dans l'entretien déjà cité, la vie culturelle de la communauté juive est intense et des représentations théâtrales sont organisées, ayant pour but d'alimenter les œuvres sociales juives qui viennent en aide aux étrangers détenus dans des camps comme celui de Gurs. M. Hammel évoque ainsi deux représentations de *Jérémie*, de Stefan Zweig, pièce dans laquelle Marcel Mangel tient le rôle de Jérémie, et son frère Simon celui du roi Nabuchodonosor. Marcel Wieder se souvient de cet épisode, qu'il situe en février 1940 ou 1941 :

« La pièce est donnée à l'occasion de la fête de Pourim, dans la salle de la communauté israélite située à l'angle de la rue Kléber et de la rue Victor-Hugo. Marcel Mangel y tient le rôle d'un Pierrot un peu benêt et il a été grimé par Bernard Wieder, coiffeur [père de notre témoin], qui a réalisé un masque blanc à base de pâte à dentier et de farine. »

Pour Marcel Wieder, c'est ce jour-là qu'est né le « masque » qui deviendra plus tard celui de Bip (fig. 2)²⁰. Une interview de Chantal Achili, directrice du théâtre de l'Odyssée, donnée à la *Dordogne Libre*²¹ après la disparition du mime, rappelle aussi cette « légende ».

Cette période est aussi le prélude à la transformation de Marcel Mangel en Marcel Marceau : il part vivre à Limoges, où il s'inscrit à l'école des arts décoratifs, mais aussi au conservatoire d'art dramatique pour y suivre des cours de déclamation – quelle gageure pour un futur mime ! Limoges est aussi le théâtre de ses premières actions clandestines.

20. Entretien avec Betty et Marcel Wieder.
21. *Dordogne Libre*, édition du 24 septembre 2007.



Fig. 2. Bip en 1994 (cliché Maurice Melliet).

II. Les activités clandestines de Marcel Mangel en Limousin au sein de l'OSE (Œuvre de secours aux enfants) et des EEIF (éclaireurs et éclaireuses israélites de France)²²

1. Les maisons d'enfants de l'OSE en Limousin

Créés dès 1939, ces internats sont destinés à accueillir et à protéger les enfants de familles juives étrangères ou françaises dont les parents sont morts, disparus, recherchés ou menacés de déportation. Le devenir théorique de ces enfants est d'être exfiltrés et d'émigrer principalement vers les USA où ils sont accueillis par des membres de leur famille ou d'autres familles ayant fui l'Allemagne ou l'Europe centrale depuis l'avènement du nazisme. L'OSE est une organisation ancienne, fondée dès 1912 à Saint-Pétersbourg afin de secourir les enfants victimes des pogroms ; elle dispose d'une antenne française, dont le responsable pour la zone nord est en 1940 le Pr Eugène Minkowski²³.

22. Pour plus de renseignements sur ce sujet du sauvetage des enfants juifs sous l'Occupation, on pourra lire deux ouvrages cités en bibliographie : *Enfances juives : Limousin, Dordogne, Berry, terres de refuge* par P. Pias et M. Kiener, 2006 ; *L'Œuvre de secours aux enfants. Le sauvetage des enfants juifs pendant l'Occupation* par K. Hazan et S. Klarsfeld, 2008.

23. Eugène Minkowski (1885-1972) est avec son épouse Françoise Minkowska (1882-1950), elle aussi psychiatre, un représentant éminent de l'école française de psychopathologie ; ils ont été influencés par les travaux de Bleuler en Suisse, mais aussi par l'œuvre de Husserl. Ils sont les parents

Durant l'Occupation, l'OSE gère plusieurs *homes* d'enfants en Limousin. Pour la Creuse, les châteaux de Masgelier à Grand-Bourg et de Chabannes à Saint-Pierre-de-Fursac (fig. 3)²⁴ ; en Haute-Vienne, le château de Montintin à Château-Chervix, qui accueille des adolescents et leur offre une formation professionnelle, sous l'égide de l'ORT (Organisation de reclassement par le travail). À Limoges même, il existe un centre d'apprentissage (ORT) rue du Mas-Rome, un internat pour étudiants cours Jean-Pénicaud et une pouponnière²⁵ qui recueille des enfants de moins de 5 ans, dont les mères sont souvent internées dans les camps du sud de la France (Gurs, Rivesaltes, Argelès).

L'association des éclaireurs israélites (EEIF) est très bien représentée à Limoges : cette association de scoutisme a été fondée en Alsace dans les années 1930 par Andrée Salomon, une femme qui jouera un rôle déterminant dans le sauvetage des enfants et dans la résistance juive²⁶.



Fig. 3. Château de Chabannes à Fursac (cliché Michel Roy).

d'Alexandre Minkowski, célèbre pédiatre, et les grands-parents du chef d'orchestre Marc Minkowski. Pour ma part, durant deux de mes années d'internat, j'ai débuté toutes mes journées de travail sous leur regard, leurs deux portraits ornant le mur du bureau du médecin-chef qui avait été leur élève...
24. Ce dernier, après-guerre, sera géré par les Œuvres laïques de la Charente et servira de colonie de vacances : j'y ai passé pour ma part deux séjours très agréables et ce n'est qu'à l'occasion du présent travail que j'ai découvert quelle avait été la destination de ce château quinze ans plus tôt.
25. Cette pouponnière est dirigée par le Dr Gaston Levy, médecin originaire du Lot, où il a été interdit d'exercer à la suite des lois anti-juives de Vichy.
26. GILDEA, 2017.

2. L'assistance aux enfants en Dordogne²⁷

En Dordogne, et particulièrement à Périgueux, toutes les questions sanitaires et sociales, particulièrement celles concernant les enfants, sont coordonnées par les Œuvres sociales juives de Strasbourg, affiliées à l'EFI (Entraide française israélite), qui sont installées rue Thiers. Par ailleurs, une importante antenne des EEIF prend en charge plus d'une centaine d'enfants, sous la houlette d'Edmond Blum, et, après 1942, travaille en relation avec le réseau Garel pour faire évader les enfants vers la Suisse ou l'Espagne, ou pour les cacher dans des familles de la région. Parmi les témoins que nous avons rencontrés, Betty et Marcel Wieder firent partie de ces enfants cachés lorsque leur famille fut déportée : Betty fut accueillie dans une famille de fermiers de Sorges et son futur mari Marcel vécut caché à l'école Saint-Jean de Périgueux.

Il existe aussi en Dordogne des établissements du Bas-Rhin évacué, comme le Nid de Strasbourg implanté à Vélines, ou bien les deux orphelinats (orphelinat de garçons d'Haguenau et orphelinat de filles de Strasbourg) installés à Bergerac. À Périgueux, se trouvent aussi un foyer pour apprentis rue Louis-Mie et une école professionnelle rue Béranger, dans le quartier Saint-Georges, qui dépend de l'ORT et assure des formations en radioélectricité et menuiserie pour les garçons et en haute couture pour les filles.

Toutes ces organisations d'entraide de la communauté juive alsacienne, ASI (Aide sociale israélite), OSE ou ORT, sont étroitement liées et travaillent aussi, après 1942, avec le réseau clandestin d'évasion dit réseau Garel. Vichy ne s'y trompe pas puisqu'en novembre 1942 Xavier Vallat, commissaire général aux Questions juives, fait promulguer une loi qui impose la fusion de ces différentes associations au sein d'une organisation unique, l'UGIF²⁸. Cette dernière a un statut officiel et est soumise à une intense surveillance par le biais de l'administration et de la police aux Questions juives. Elle a l'obligation de fournir des listes²⁹, utilisées plus tard pour les rafles, exécutées par les gendarmes français ou la sinistre Milice, qui frappent les établissements d'enfants à partir de 1942.

En octobre 1942, l'ASI prend en charge environ 400 enfants en Dordogne³⁰.

Pascal Plas³¹ analyse ce qui, dans le fonctionnement de tous ces établissements d'enfants, a pu permettre de limiter l'importance des rafles. Un élément primordial est la bonne insertion de tous les centres dans le tissu

27. Dans l'ouvrage de P. Plas et M. Kiener déjà cité, le chapitre consacré à la Dordogne a été écrit par Bernard Reviriego.

28. REVIRIEGO, 2003.

29. SCHUNCK, 2020.

30. REVIRIEGO, 2003.

31. PLAS et KIENER, 2006.

social : les bâtiments sont loués à des bailleurs privés, les loyers sont payés rubis sur l'ongle par l'OSE et sont donc source de profit pour la population locale, le personnel technique est recruté parmi la population des alentours et la scolarité se fait en relation avec les instituteurs de la région³². Les responsables de chacune des maisons ont à cœur de maintenir d'excellentes relations avec les élus locaux et, à Limoges, le rabbin Deutsch remplit avec régularité les rapports que lui réclame la préfecture.

Cette politique d'insertion connaît pourtant ses limites, quand, à partir de 1942, la police aux Questions juives se met à établir des listes d'enfants à déporter. Des « astuces » dans le fonctionnement des institutions permettent cependant d'en sauver beaucoup : les enfants et leurs moniteurs passent d'un « château » à un autre, les papiers d'identité sont falsifiés afin de « rajeunir » les enfants (du moins tant qu'on ne rafle que les plus de 18 ans), mais cela n'empêche pas tout... La rafle, qui a lieu au château de Montintin en 1942, sera ainsi qualifiée par un ancien éducateur de l'établissement de « nuit de la Saint-Barthélemy » : les enfants arrêtés sont ensuite renvoyés dans les camps d'internement du Midi pour y rejoindre leurs familles, en prélude à des déportations plus lointaines...

C'est à partir de 1942-1943 que se structure véritablement le réseau Garel en charge de faire passer des enfants en Suisse : ce réseau regroupe plusieurs organisations autour de l'UGIF et il est en relation avec des mouvements de résistance ; à Limoges, il tient son bureau rue Louis-Blanc, là même où, en 1943, Alain Mangel faillit être arrêté. Un des animateurs importants de ce réseau, à côté de Georges Garel et d'Andrée Salomon, n'est autre que Georges Loinger, un jeune juif strasbourgeois, cousin des frères Mangel³³.

3. L'action des Mangel (Charles, Simon et Marcel) au sein des institutions de l'OSE et des filières d'évasion

L'engagement de Marcel Mangel dans l'action clandestine est donc une « affaire de famille ». Le nom de Simon Mangel, qui, en 1940, a dû quitter son poste d'instituteur en Dordogne (le premier statut des juifs, publié aussitôt l'armistice, leur interdit d'exercer tout poste dans la fonction publique), apparaît sur la liste du personnel éducatif du château de Chabannes³⁴ ; il est fait mention de spectacles comiques destinés à divertir les enfants à Chabannes et au Masgelier, animés par Marcel Mangel. Au château de Montintin, dirigé à

32. Selon le témoignage d'une amie, originaire de Fursac (Creuse), M. Depomme, l'instituteur du village, est resté très populaire auprès des anciens pensionnaires du château de Chabannes.

33. Georges Loinger (1910-2018) a donc joué un grand rôle dans la résistance juive et dans les filières d'évasion d'enfants ; il a ensuite pris part à l'affaire de l'Exodus. Il est décédé à l'âge de 108 ans, le 28 décembre 2018 (dépêche de l'AFP du 28 décembre 2018).

34 HAZAN et KLARSFELD, 2008.

partir de 1941 par le Dr Raymond Levy, Georges Loinger organise des stages sportifs ; le témoignage d'un ancien animateur de Montintin, publié dans *Enfances juives*³⁵, mentionne aussi dans ce même établissement l'existence de stages d'expression corporelle animés par Marcel Mangel. En 2004, Simon Schwarzfuchs, professeur émérite à l'université Bar Ilan en Israël, témoigne de son séjour en Haute-Vienne pendant l'Occupation : il fait, en particulier, mention d'une fête organisée à Limoges à la synagogue de la rue Cruveilhier, au cours de laquelle Marcel Mangel fait rire l'assistance avec ses imitations de Chaplin, et il ajoute : « par la suite, il s'est tu et il est devenu le mime Marceau ».

Plusieurs des témoins cités dans *Enfances juives* disent avoir quitté la Haute-Vienne avec de faux papiers fournis par Charles Mangel, le père de Simon et Marcel. Ce dernier, dans son livre d'entretiens-mémoires³⁶, revient sur cette période où il vivait en Haute-Vienne, et expose certaines de ses actions sans chercher à s'en glorifier :

« Une partie de mon travail consistait à faire traverser la frontière à de jeunes enfants juifs [...] nous étions déguisés en boy-scouts [...] grâce à mes dons en dessin, je contrefaisais des cartes d'alimentation pour les français qui devaient être envoyés au STO [...] on faisait aussi de fausses cartes d'identité. »

En 1943, Simon Mangel, juif, résistant et communiste, est activement recherché : il échappe de justesse à une rafle au bureau de l'UGIF, rue Louis-Blanc à Limoges, et passe alors dans la clandestinité au sein des FTP du Limousin et du nord-Dordogne, où il est connu sous le nom de lieutenant Alain ou de capitaine Mangeot³⁷.

4. La naissance de Marcel Marceau, clandestin et mime

Marcel Mangel entre, lui aussi, dans la clandestinité : il est seul désormais, il se sait recherché comme son frère, leur père vient d'être déporté, il est grand temps de disparaître ! Il mène désormais de front sa lutte contre l'ennemi et sa formation artistique sous une nouvelle identité. Passé maître dans la fabrication de faux papiers, il décide de changer uniquement son patronyme et établit sa nouvelle carte d'identité au nom de Marcel Marceau. Comme il le révèle dans ses souvenirs³⁸, il choisit ce patronyme en référence au vers de Victor Hugo « Et Joubert sur l'Adige, et Marceau sur le Rhin » (*Ó, Soldats de l'An II* dans les *Châtiments*) : ce nouveau nom symbolise la

35. PLAS et KIENER, 2006.

36. MARCEAU et BOCHENEK, 1996.

37. Cette dernière précision retrouvée dans la biographie du mime Marceau sur www.judaisme.sdv.fr.

38. MARCEAU et BOCHENEK, 1996.

résistance du jeune Strasbourgeois, qui s'identifie au général de l'Armée du Rhin qui libéra Strasbourg pendant la Révolution ; un nouveau nom qui sonne à la fois comme un manifeste politique et une démarche romantique.

Marcel Marceau, puisqu'il se nomme ainsi désormais, est envoyé, par l'intermédiaire de Georges Loinger, dans une nouvelle maison d'enfants à Sèvres, en banlieue parisienne³⁹ : cet établissement affilié au Secours national est géré par une œuvre pétainiste, l'Entraide d'hiver du Maréchal. Il est dirigé depuis 1941 par un couple d'enseignants, Yvonne et Roger Hagnauer. La maison de Sèvres accueillait initialement, après l'exode de 1940, des enfants issus de familles très défavorisées, pour beaucoup orphelins ou vagabonds ; mais depuis la multiplication des rafles d'enfants juifs, elle sert de plus en plus à cacher ces derniers pour leur permettre d'échapper à la déportation. Les Hagnauer ont caché à l'Entraide leurs origines (Roger est issu d'une famille juive alsacienne, et tous deux sont d'opinions libertaires) ; le principe des « totems », qui régit le fonctionnement, garantit l'anonymat, tant aux enfants qu'aux responsables et animateurs. Les totems, ce sont les surnoms par lesquels tous les occupants de la Maison sont désignés : ainsi, Yvonne Hagnauer est « Goéland », Roger Hagnauer est « Pingouin » et Marcel Marceau va devenir « Kangourou » à Sèvres. Marcel y arrive avec un groupe d'enfants du Masgelier fuyant comme lui le Limousin. Tout naturellement, dans ce nouvel établissement, il est employé comme animateur théâtral.

C'est pendant son séjour à Sèvres, fort de la « couverture » que lui procure ce poste dans une œuvre officielle, que le futur mime s'inscrit aux cours de Charles Dullin au théâtre de la Cité. Il y retrouve un acteur qu'il admire, Jean-Louis Barrault, ainsi que le célèbre mime de l'époque, Étienne Decroux, qui va devenir son maître. Cette période parisienne, relativement courte, a une importance capitale dans la formation artistique de la future vedette.

À la libération de Paris, Marcel Marceau décide de s'engager dans la France Libre : il rejoint la 1^{re} Armée du général de Lattre de Tassigny, constituée d'éléments des troupes coloniales d'Afrique, d'anciens de l'armée d'armistice (de Lattre en fait partie), auxquels vont se joindre, à l'automne 1944, des bataillons constitués d'anciens FTP et de maquisards, comme le Régiment de marche Corrèze-Limousin⁴⁰. Cette armée, baptisée Rhin et Danube, libère Strasbourg et poursuit au-delà du Rhin jusqu'à Karlsruhe, participant ainsi, aux côtés de l'armée américaine du général Patton, à libérer l'Allemagne du joug nazi. Marcel Marceau reste ainsi engagé volontaire dans la 1^{re} Armée

39. Voir le site www.lamaisondesevres.org qui publie un hommage rendu en 2005 aux époux Hagnauer.

40. Voir la brochure *Des résistants limousins dans la 1^{re} Armée française, 1944-45*, éditée par l'ONAC.

jusqu'à la fin de 1945 : sa bonne pratique de l'anglais lui vaut un poste d'agent de liaison entre l'état-major de Lattre et celui de Patton.

Quant à son frère Alain, lors de la libération de Périgueux en août 1944, il est à l'origine, avec Thérèse Markusfeld (sa future épouse), du recrutement de la compagnie Paul Frydmann : Alain, alors clairement engagé dans le Parti communiste, est responsable des actions de propagande au sein des FTP. C'est au titre de l'Union des jeunesse juives et à la demande des cadres des FTP, qu'il va être responsable du recrutement de soixante jeunes issus de la communauté israélite de Périgueux dans la résistance⁴¹. Ces derniers constituent la compagnie Paul Frydmann, ainsi nommée en hommage au jeune résistant (alias Dave) assassiné avec toute sa famille aux Piles le 12 juin 1944 par la Division Brehmer. La compagnie Paul Frydmann est entraînée au combat dans la région de Belvès par Ralph Finkler, qui fait alors la connaissance d'Alain Mangel et de Thérèse, mais qui ne connaît toujours pas Marcel Marceau. Après cet entraînement, la compagnie se joint à d'autres unités FTP de Dordogne, comme la fameuse 4^e compagnie du 1^{er} bataillon du 126^e RI, constituée d'anciens FTP de la région de Montignac et Terrasson : ces deux formations renforcent l'armée de libération du général de Larminat qui combat sur le front de l'Atlantique, en particulier devant la « poche » de La Rochelle.

Après la libération, Alain Mangel devient éditorialiste pour des organes de presse comme l'*Écho de la Dordogne* et responsable d'une revue d'anciens résistants en Dordogne (*la Voix de Jacquou*). En 1990, il publie chez PLB un roman autobiographique *1939, Chronique d'un exode : l'Alsace en Périgord*, déjà cité, dans lequel il décrit l'arrivée des Strasbourgeois à Périgueux, puis l'année qu'il a passée ensuite comme instituteur à Vélines. Alain Mangel sera ensuite, pendant de nombreuses années, l'administrateur de la carrière de son frère Marcel. Alain et son épouse Thérèse disparaissent tous deux en 1993 à 24 heures d'intervalle, dans la même clinique de région parisienne. Dans la communauté juive de Périgueux et chez les anciens résistants, leur mort a créé une vive émotion⁴². Une notice nécrologique due à Ralph Finkler leur rend hommage dans le bulletin de l'ANACR en 1993⁴³.

III. Marcel Marceau, de la clandestinité à la célébrité internationale

Dès son enfance, Marcel Mangel manifeste son intérêt pour le théâtre et la pantomime. Dans la colonie de vacances des Vosges animée par sa tante Mina,

41. Témoignage de Ralph Finkler.

42. Témoignages des époux Wieder et de Ralph Finkler.

43. *Bulletin de l'ANACR Dordogne*, n° 41, septembre 1993.

il crée sa petite troupe, « la Bande Ratapouille⁴⁴ » et s'essaie à des imitations de Charlie Chaplin. Puis, à Périgueux, il joue dans une représentation de *Jérémie*, où il arbore un maquillage blanc qui préfigure celui de Bip, son personnage emblématique. Ses activités théâtrales au sein des *homes* d'enfants de l'OSE, ainsi que le cours Dullin où il s'initie à l'art de la « statuaire mobile », selon ses propres termes, ont été évoqués. Au sein de l'armée Rhin et Danube, Marcel a de nouveau l'occasion de se produire en tant qu'acteur. Il monte, au sein du détachement auquel il appartient (capitaine Fleurquin, 13^e Train), une petite troupe qui se produit devant l'État-major et devant de Lattre lui-même. Fin 1945, elle anime la soirée de Noël devant le général Koenig à Baden-Baden, puis joue devant les troupes américaines à qui Marceau présente sa « marche sur place », inspirée de Chaplin dans *Les Temps modernes*. Quarante ans plus tard, Michael Jackson reprend cette idée pour son *moon walk*. Alain Resnais, incorporé lui aussi dans la 1^{re} Armée, le fait tourner dans un court métrage⁴⁵. L'armée Rhin et Danube a constitué un « tremplin » pour d'autres personnages célèbres, puisque l'un des responsables de son service d'information n'était autre qu'Edgar Morin, qui deviendra un sociologue de renom⁴⁶.

En 1946, Marcel Marceau revient à Paris et reprend le cours Dullin et sa formation avec Jean-Louis Barrault et Étienne Decroux. Il intègre la compagnie Renault-Barrault et tient le rôle d'Arlequin dans *Baptiste*, une pantomime tirée du film *Les Enfants du Paradis*, où il arbore toujours un masque blanc. C'est en 1947, le 22 mars – jour de son anniversaire – que Marcel Marceau crée au Théâtre de Poche le personnage de Bip, le Pierrot lunaire dont le nom est emprunté à Pip, un personnage de Dickens. Durant toute sa carrière, Marceau reste fidèle à ce personnage énigmatique et silencieux, dont les attitudes et les mimiques explorent toute l'étendue des sentiments et de l'âme humaine.

En 1949, il fonde la Compagnie de mime Marcel Marceau et débute ses tournées. C'est à cette période, au début de sa carrière, que Ralph Finkler fait sa connaissance par l'entremise de son frère Alain, son ancien compagnon de résistance. Ralph et Marcel se lient un peu plus d'amitié en faisant régulièrement ensemble le trajet de Paris à Périgueux par le train du soir : Ralph est étudiant à Paris, Marcel « descend » à Périgueux voir sa mère et son frère. Ralph Finkler nous précise, dans son témoignage, qu'ils parlent fort peu de la guerre et de la Résistance. « On ne voulait plus parler de tout ça, on voulait vivre ! » Aujourd'hui encore, Ralph Finkler avoue qu'il connaît mal les détails de l'action clandestine de Marcel. Il nous le décrit comme un joyeux garçon toujours prêt à plaisanter et à faire le pitre, « très bavard » et qui avait

44. MARCEAU et BOCHENEK, 1996.

45. MARCEAU et BOCHENEK, 1996.

46. Un documentaire a été consacré à l'occupation de la Rhénanie-Palatinat par les troupes françaises en 1945-1946 : *Quand l'Allemagne était occupée par la France*, de Tania Rakhmanova, 2014, voir article du *Monde* du 12 janvier 2015.

alors comme spécialité un sketch où il faisait semblant de parler dans plusieurs langues et avec plusieurs accents, un peu à la manière de Francis Blanche.

Dès 1949, Marcel Marceau entreprend des tournées en Israël et aux Pays-Bas. Puis, en 1951, Bip est présenté au festival de Vienne et Marceau devient une vedette internationale. En 1978, il fonde avec l'aide de la mairie de Paris l'École internationale du mimodrame Marcel Marceau, qui perdure jusqu'en 2005. À Périgueux aussi, il y eut un projet de Centre international de l'art du mime, à la Visitation, en marge du festival Mimos : mais ce projet est resté en sommeil⁴⁷.

Outre son talent de mime, Marcel Marceau a joué dans quelques films : *Barbarella* de Roger Vadim, *Paganini* de Klaus Kinski ou bien *Silent movie* de Mel Brooks, dans lequel il prononce la seule parole du film : « Non ! ». Il est aussi un dessinateur remarquable, qui aimait à représenter graphiquement les scènes de ses spectacles, et illustrait ses lettres de dessins personnels⁴⁸.

IV. Mimos : un festival en hommage au mime Marceau, l'homme du silence

C'est en 1983 qu'eut lieu la première édition du festival du mime de Périgueux, qui ne s'appelait pas encore Mimos : l'idée en revient à Paul et Gisèle Tellier⁴⁹, tous deux animateurs du club municipal de théâtre puis du théâtre « les Galapians » et anciens élèves des mimes Pinok et Matho au conservatoire de... Strasbourg ! Ce festival n'a cessé de se développer et il est devenu Mimos, festival international du mime de Périgueux, reconnu mondialement.

Mais que pensait Marceau lui-même de ce festival ? Le témoignage de Maurice Melliet, graphiste et photographe qui fut le père du logo « historique » du festival, ainsi que différents articles de presse nous confirment que « les relations entre le mime Marceau et le festival périgourdin ne tourneront pas à la véritable histoire d'amour⁵⁰ ». Pour son élève Étienne Bonduelle⁵¹, cette prise de distance tient sans doute aux spectacles de rue qui font la renommée de Mimos, alors que le mime restait très attaché au côté intimiste du spectacle en salle.

Marcel Marceau ne s'est produit qu'à deux reprises à Mimos. En 1994, il propose une reprise du *Manteau* d'après Gogol (fig. 4), qu'il avait créé dès

47. Témoignage de Maurice Melliet, que nous remercions pour ses magnifiques photos du mime Marceau.

48. On en trouvera de beaux exemples dans l'ouvrage de Maurice Melliet consacré à Marceau : *Vingt ans de mimes*, 2002.

49. LACHAUD et MALEVAL, 1992.

50. Sud Ouest, 24 septembre 2007, édition Périgueux.

51. *L'Echo de la Dordogne*, 24 septembre 2007.



Fig. 4. Marcel Marceau dans *Le Manteau*, d'après Gogol, Périgueux, 1994
(cliché Maurice Melliet).

1951 au Théâtre des Champs-Élysées⁵². En 1996, il revient à Périgueux pour accompagner les élèves de sa nouvelle compagnie, qui présentaient *Un soir à l'Eden*.

Marcel Marceau entretient donc le culte du silence, comme tous les vrais mimes. Un épisode de l'histoire du théâtre rapporté dans l'ouvrage de Daniel Dobbels⁵³ peut constituer une première piste : on peut en effet faire une hypothèse du même type pour expliquer le silence de Marceau sur scène. Lui qui, à la ville, est de caractère enjoué et très loquace, fut durant la guerre le témoin de grands drames qui l'ont obligé à se taire pour se protéger et sauver les enfants qu'il convoyait. Dans son art, où son visage est capable

52. MELLIER, 2002.

53. DOBBELS, 2006 : cet auteur rapporte un épisode qui remonte à la Révolution, plus précisément à 1793, en pleine Terreur. Cet épisode survient au Grand Théâtre de Bordeaux, où 86 acteurs vont être inculpés pour avoir crié « Vive le roi ! » sur scène. Ils se défendent en arguant du fait que cette réplique faisait partie du texte de leur pièce, parodie de l'Ancien Régime ; tous seront acquittés, sauf le dénommé Arouch, qui sera guillotiné pour avoir été le premier à prononcer la formule maudite ! Daniel Dobbels associe ce fait historique avec le silence absolu que prônait l'ancêtre de tous les mimes blancs, Deburau, lui-même né à Bordeaux en 1796.

de passer sans transition du sourire le plus épanoui au masque de l'horreur, seuls le silence, la mimique et les attitudes corporelles sont à même de traduire l'intensité indicible des sentiments : le silence transcende toute sa souffrance, c'est un cri muet.

Georges Hagnauer, co-directeur de la Maison de Sèvres qui accueillit le clandestin Marceau, avait choisi, lui aussi, de garder le silence sur ses origines juives et son passé politique, se « banalisant » aux yeux des autorités de Vichy. Il revendiquait ce silence comme un gage d'efficacité et un véritable choix politique. Ce fut le cas de nombreux juifs évacués d'Alsace en 1939, qui, devenus ou non résistants, ont caché leurs origines ou vécu cachés jusqu'en 1945, afin d'échapper à la « solution finale ». Ce silence fut celui de tous les clandestins...

M. R.*

Remerciements : à Ralph Finkler, à Betty et Marcel Wieder pour leurs témoignages, à Bernard Reviriego qui m'a permis d'accéder à des éléments de sa documentation, à François Schunck qui m'a fait découvrir le bulletin scolaire, et enfin un grand merci à Maurice Melliet pour son témoignage sur Mimos, et surtout pour ses magnifiques clichés qui ornent cette présentation.

Bibliographie

COLLECTIF, 2014. *Des résistants limousins dans la 1^{re} Armée française, 1944-1945*, Clermont-Ferrand, ONACVG du Puy-de-Dôme.

COLLECTIF, 1990. *Francs-Tireurs et Partisans français en Dordogne*, Tulle, Maugein.

DOBBELS Daniel, 2006. *Le silence des Mimes blancs*, s.l., La Maison d'à côté.

FINKLER Ralph, 1993. « Nécrologie de Thérèse et Alain Mangel », *Bulletin de l'ANACR Dordogne*, n° 41, septembre.

GARCIA Joëlle, 2012. « Marcel Marceau, du souvenir à la mémoire », *Revue de la BNF*, n° 40.

GILDEA Robert, 2017. *Comment sont-ils devenus résistants ? Une nouvelle histoire de la résistance (1940-1945)*, Paris, Éditions des Arènes.

HAZAN Katy et KLARSFELD Serge, 2008. *L'Œuvre de Secours aux Enfants. Le sauvetage des enfants juifs pendant l'Occupation*, Paris, Éditions d'Art Somogy.

LACHAUD Jean-Marc et MALEVAL Martine, 1992. *Mimos : éclats du théâtre gestuel*, s.l., Écrits dans la Marge.

MANGEL Alain, 1990. *1939, chronique d'un exode, l'Alsace en Périgord*, Le Bugue, PLB.

MARCEAU Marcel et BOCHENEK Valérie, 1996. *Le Mime Marcel Marceau : entretiens et regards avec Valérie Bochenek*, Paris, Éditions d'Art Somogy.

* Psychiatre des Hôpitaux (honoraire), membre du conseil d'administration de la Société historique et archéologique du Périgord.

MELLIET Maurice, 2002. *Vingt ans de mimes*, Périgueux, Persona Grata.

PENAUD Guy, 2011. *Mémorial des déportés de la Dordogne*, Périgueux, La Lauze (publié avec le soutien de l’Institut Eugène Le Roy).

PLAS Pascal et KIENER Michel (sous la dir. de). 2006. *Enfances juives : Limousin-Dordogne-Berry, terres de refuge*, Saint-Paul, Lucien Souny.

REVIRIEGO Bernard, 2003. *Les Juifs en Dordogne : 1939-1944*, Périgueux, Archives départementales de la Dordogne / Fanlac.

SCHUNCK Catherine et François, 2006. *D’Alsace en Périgord, histoire de l’évacuation 1939-1940*, Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton.

SCHUNCK Catherine et François. 2012. *Réfugiés alsaciens et mosellans en Périgord sous l’Occupation*, Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton.

SCHUNCK François, 2019. « Il ne faut pas croire tout ce qu’on lit dans les journaux », *BSHAP*, t. CXLVI, p. 557-566.

SCHUNCK François, 2020. « La liste d’Altorffer », *BSHAP*, t. CXLVII, p. 349-360.

SEILER Richard, 2014. *Charles Mangold, chef de l’Armée Secrète en Périgord*, Paris, L’Harmattan.

Les meulières de Montbreton à Mareuil

Dossier réalisé par l'équipe de Mareuil
de la Pierre angulaire*

Les auteurs présentent une description minutieuse des témoins rocheux de ce qui apparaît comme une carrière de meules calcaires de proximité, en liaison avec les anciens moulins de la région mareuillaise, dont l'activité se situe entre le XIII^e et le XV^e siècle.

Le site est localisé sur la bordure nord-est du Bassin aquitain et, plus précisément, sur le flanc sud-ouest de l'anticlinal de Mareuil (de direction NO-SE). Il se situe sur des terrains sédimentaires d'âge angoumien inférieur (épaisseur 20 m). Ce sont des formations de type calcaire crayeux très résistantes à l'érosion, ce qui en fait le support géologique de grandes corniches visibles dans le panorama. Ces calcaires blancs massifs sont également associés à des dépôts benthiques à gravelle et des organismes de type récifaux (rudistes). À proximité de ce site, on retrouve des terrains d'âge turonien (épaisseur 60 m). Ces derniers sont de type calcaires cristallins à graveleux. Il faut également noter que le substrat sédimentaire, sur lequel repose cet ensemble, constitue la célèbre pierre de taille de Nontron, dont on retrouve de nombreuses carrières aux alentours¹.

* Marie-Claire Saint-Hillier, Anita Parrot, Yannick Parrot, Jean Vives.
1. Carte géologique BRGM au 1/50 000^e, Nontron, XVIII-33.

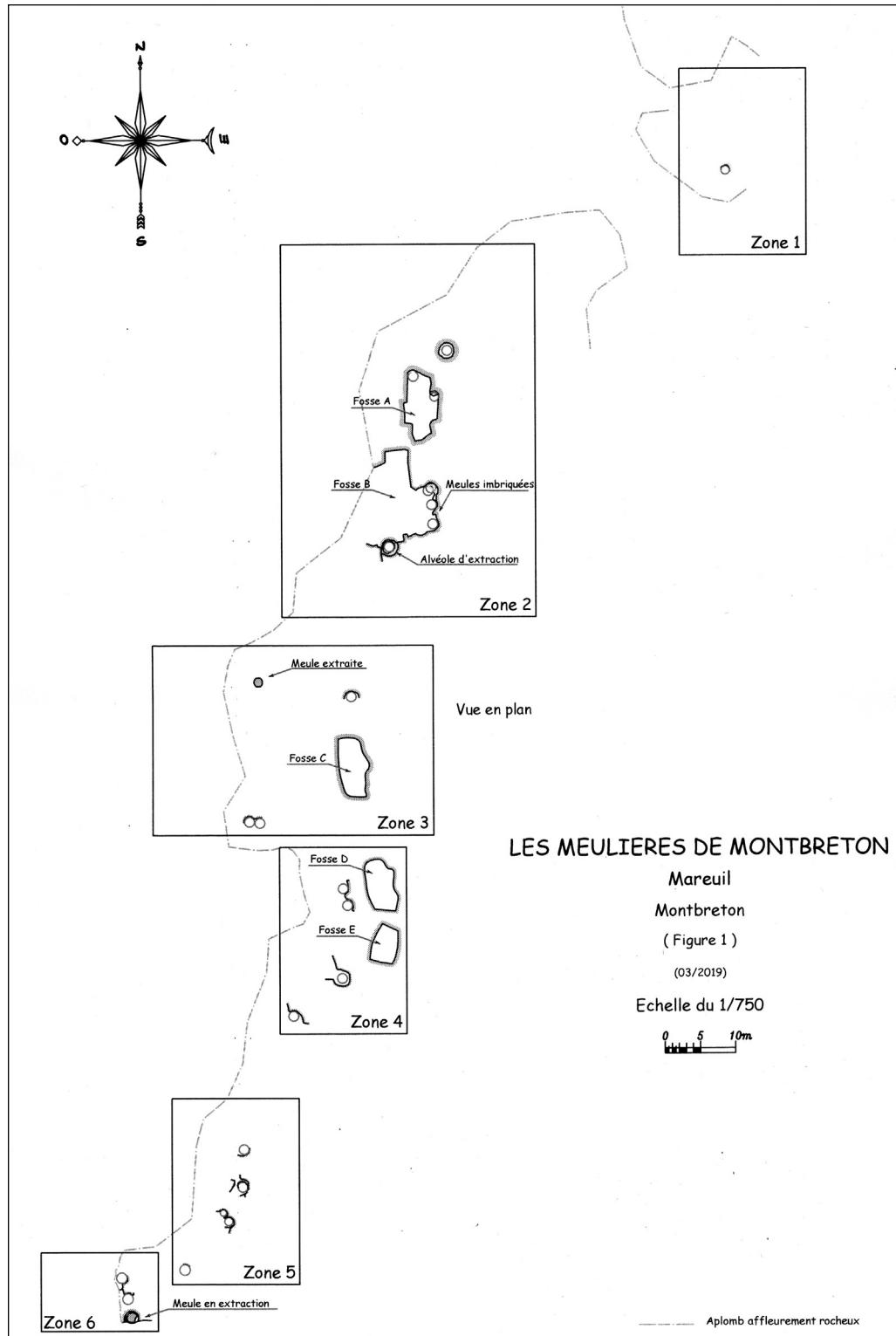


Fig. 1. Plan du site.

Le site des meulières de Montbreton s'étend sur un large rectangle de 190 m de long par 40 m de large, inscrit dans la parcelle B 01 n° 663, d'une contenance de 1 ha 29 a 68 ca et appartenant à la SCI de Montbreton. L'exploitation des meules s'est faite sur une corniche rocheuse dominant le bourg de Mareuil. Les meuliers y ont trouvé une roche assez dure, homogène et facile d'exploitation pour ouvrir une carrière aérienne sur banc, en se servant des strates de pierre découvertes par l'érosion.

Les meules ont été taillées dans un calcaire fin, relativement dur, toujours en suivant le pendage de la couche.

Si nous avons divisé le site en 6 zones (fig. 1), c'est uniquement pour des raisons de lisibilité. La technique d'extraction sur l'ensemble du site est la même. Elle consiste à réaliser un décroûtage, si nécessaire, de la surface de la pierre et, à l'aide d'un compas ou d'une simple corde tendue depuis l'axe défini, d'en dessiner la circonférence et de réaliser un fossé annulaire à l'aide d'un pic ou d'un burin, détournant ainsi un cylindre qui formera la meule brute. Ce fossé annulaire était réalisé en plusieurs passes (3 ou 4 passes). Une fois l'épaisseur désirée atteinte, la meule était décollée du banc par des petits coins de fer.

Sur le site, vingt-quatre alvéoles d'extraction sont visibles et avérées. Il en existe certainement d'autres, qui sont à ce jour encore recouvertes de terre ou érodées par le temps. Ces alvéoles, tout au moins celles qui sont suffisamment dégagées, sont légèrement coniques.

Sur le site, on trouve cinq grandes fosses (A, B, C, D et E) qui sont en partie comblées des haldes, que sont tous les déchets de taille, ainsi que des parties de meule retaillées cassées. Cela tendrait à prouver que la taille de finition des meules était faite directement sur place avant leur transport.

De ce site, nous décrirons particulièrement quatre éléments qui constituent les principales caractéristiques de cette meulière et qui sont représentatifs des différents stades d'extraction d'une meule : la meule en extraction (zone 6), la meule extraite (zone 3), l'alvéole d'extraction (zone 2a) et une fosse (zone 2a).

La meule brute en extraction (fig. 2) présente un diamètre moyen de 1,48 m. Elle se trouve dans sa phase médiane d'extraction du fait de la faible profondeur du fossé, à peine une vingtaine de centimètres au plus profond. Comme on le voit sur la photographie, un fossé annulaire de 15 à 25 cm de large, détournant la meule cylindrique, a été réalisé par les maîtres meuliers à coups de pics et de burin. Mais un défaut dans la structure de la pierre ou une mauvaise manœuvre dans la taille a provoqué son éclatement et a stoppé son extraction. Sur le site, il subsiste encore, en zone 5, une autre meule non extraite de son banc et, en zone 2a, une autre meule ratée, brisée par la moitié.

La meule extraite (fig. 3) a un diamètre brut de 1,25 m pour une épaisseur qui varie de 50 à 60 cm. Cette meule a été abandonnée car elle est fendue. Non retouchée, brute de taille, elle nous renseigne sur l'épaisseur des meules extraites.



Fig. 2. Meule en extraction.



Fig. 3. Meule extraite.





Fig. 4. Alvéole d'extraction.

L’alvéole d’extraction en zone 2a (fig. 4), caractéristique du site, est légèrement conique (diamètre supérieur : 2,65 m environ, diamètre inférieur : 1,65 m environ). Cela peut indiquer que les plus grandes meules devaient être taillées en surface et les plus petites en profondeur. Elle est égueulée, comme beaucoup sur le site, sur presque la moitié de sa circonférence, certainement pour faciliter l’extraction de la meule. Elle a une profondeur d’environ 1,52 m et a dû fournir trois meules. Ses parois, en partie basse, portent encore les longs stigmates verticaux de la taille au pic.

Le site présente plusieurs alvéoles assez profondes, où l’extraction de deux, voire de trois meules a été réalisée, mais aussi d’autres moins profondes qui émaillent çà et là le site de simples cuvettes.

Une succession d’alvéoles, les unes imbriquées dans les autres (fig. 5), comme le prouvent les vestiges encore visibles de taille, a formé la fosse B (zone 2), comme les quatre autres fosses. On y retrouve, bien sûr, les haldes, mais aussi des morceaux de meules cassées (fig. 6).



Fig. 5. Alvéoles imbriquées.



Fig. 6. Morceaux de meules cassées.



Historique

L'éperon de Montbreton constitue la bordure de cette crête, très irrégulière, composée de rochers hérissés, quelques-uns très importants, détachés dans les périodes géologiques. La roche est calcaire, granuleuse et assez dure. La couche de surface, épaisse de quelques mètres, représente le sommet d'un étage géologique de l'ère secondaire, le Turonien. Dans notre région, mais aussi en beaucoup d'autres endroits, sa masse relativement homogène fut énormément exploitée en tant que matériau de construction sous l'appellation « pierre de taille ». Selon l'époque, il fut extrait à ciel ouvert ou en galerie. La majorité des églises et des châteaux, mais aussi, plus tardivement, des villes comme Angoulême, Bordeaux et bien d'autres, furent construits avec ce calcaire. Les couches les plus dures eurent d'autres débouchés comme la fabrication des meules.

Les carrières de meules calcaires sont nombreuses. Une très belle étude d'André Guillot², sur les meules et les meulières du Périgord, recense quantité de meulières dans ce type de calcaire, pourtant peu renommé pour cette utilisation : d'importantes se trouvent sur les rives de la Dronne, de part et d'autre de Brantôme, d'autres aux abords de Chancelade, mais aussi, plus près de Mareuil, dans le voisinage du moulin des Terres Blanches à Cercles.

Il faut savoir que, dans le passé, le transport des meules aux moulins destinataires était une entreprise dangereuse et onéreuse. La sortie des meulières était la plupart du temps une opération délicate. Même si, après sortie des carrières, tout semblait plus facile, le poids des meules nécessitait un roulage très surveillé.

Les eaux du ruisseau tout proche, le Mareuillais, très sollicitées à partir des xv^e et xvi^e siècles, ont entraîné quatre moulins à farine et peut-être autant à huile. Cette charge imposait un équipement assez important et varié en matériel de broyage. Les spécialistes meuliers cherchèrent au plus près les matériaux compatibles. L'éperon de Montbreton fut l'un de ces sites.

Les endroits choisis furent la bordure ouest du massif et parfois quelques autres points en s'éloignant sur le plateau. La zone rocheuse affleurant n'est pas très importante (environ 1,5 ha) mais, seule la longe ouest ayant été utilisée, la prospection des lieux est restée relativement aisée. Même un peu érodées, les traces d'extraction restent très lisibles.

Les meuliers ont cherché les endroits où la matière paraissait la plus saine mais aussi la plus facile à travailler. Extraire une meule consiste à en détourer la forme, à la séparer de la roche mère et à l'extraire de son lit. C'est donc à ces traces de fabrication, à des pièces encore en place mais déjà

2. GUILLON André, *Meuliers et meulières du Périgord*, Chancelade, ADRAHP, Supplément n° 6, 2016.

cassées, à des ébauches abandonnées que l'on peut estimer l'importance de la meulière. En se fiant à ces indices, Montbreton était le siège d'une assez belle taillerie.

L'extraction des meules s'est répartie sur la longueur du flanc rocheux affleurant avec des zones préférentielles, certainement en accord avec la qualité mécanique de la pierre, la régularité de la surface et l'absence de fissures. Des espaces furent ainsi épargnés.

Différentes mesures, effectuées tant sur les meules restées en place que sur les traces laissées sur les tours (fig. 6), permettent de préciser que la plupart des meules extraites avaient un diamètre extérieur de 1,4 m. En se référant aux travaux d'A. Guilllin, elles correspondent à l'équipement de moulins en activité entre 1200 et 1500 dans la région mareuillaise à la fois sur la Belle et sur le Mareuillais.

Si, après cette rapide revue de l'affleurement de Montbreton, il apparaît qu'il ait pu être le siège d'une importante meulière, il ne semble pas qu'il ait produit plus d'une centaine de meules. En réalité, c'est peu pour les quatre moulins à blé du Mareuillais et peut-être d'un ou deux sur la Belle.

Les meules, et particulièrement les tournantes qu'il fallait régulièrement repiquer, s'usaient vite. Elles pouvaient aussi, après une longue vie (de 10 à 20 ans), se casser. Les dormantes atteignaient l'âge respectable de 40 ans maximum³.

Les rééquipements successifs exigeaient l'approvisionnement régulier de nouvelles pièces et souvent les petites carrières de proximité, abandonnées ou en ruines, imposaient une nouvelle provenance évidemment plus éloignée mais produisant des meules plus performantes.

La meulière de Montbreton dut faire partie de ces carrières de proximité qui, avec le progrès, ne purent dépasser le xvii^e siècle.

Cette belle rencontre avec cette industrie meulière offre un nouvel intérêt et des nouveaux repères pour la connaissance de l'histoire locale vue par le biais des anciennes activités. L'ensemble du site est dans l'état dans lequel il a été abandonné dès la fin de l'exploitation de cette meulière, néanmoins une toute petite partie du site a été chamboulée par l'installation d'une antenne de télécommunication. Nous remercions les propriétaires des lieux, M. et M^{me} Brice Dupin de Saint Cyr, qui nous ont autorisé l'accès à ce site pour y faire relevés topographiques et photos.

3. BELMONT Alain, *La pierre à pain, Les carrières de meules de moulin en France du Moyen Âge à la révolution industrielle*, tome 1, Fontaine, Presses universitaires de Grenoble, 2006.

VIE DE LA SOCIÉTÉ





PROGRAMME DE NOS RÉUNIONS

1^{er} trimestre 2021*

6 janvier 2021 (Médiathèque Pierre-Fanlac, Périgueux)

- *Préhistoire en vallée de la Couze*,
par Bruno Maureille, Michel Lenoir, Bernard de Montferrand
- *Les livres anciens de la SHAP*,
par Chantal Tanet
- *Des œuvres pariétales disparues de Lascaux*,
Brigitte et Gilles Delluc
- Rencontre autour d'un livre :
La Dordogne dans la Seconde Guerre mondiale,
par Bernard Lachaise et Anne-Marie Cocula

3 février 2021 (Médiathèque Pierre-Fanlac, Périgueux)

- *La carte postale en tant que source et patrimoine : l'exemple de Périgueux*,
par Marie-France Bunel
- *Les acquisitions patrimoniales de la médiathèque Pierre-Fanlac en 2020*,
par Jean-Marie Barbiche
- *L'Atlas des Paysages de la Dordogne*,
par Aurélie Brunat
- Rencontre autour d'un livre :
Le Petit La Boétie illustré,
par Enora Boutin et Romain Bondonneau

3 mars 2021 (Médiathèque Pierre-Fanlac, Périgueux)

- Assemblée générale
- *Le moulin des Fourches à Saint-Médard-d'Excideuil (1594-2020)*,
par Lyda Res et Bram Huijsman
- *D'un clocher à l'autre : une histoire de Savignac-les-Églises des origines à nos jours*,
par Annie Herguido
- Rencontre autour d'un livre :
Peintures murales en Périgord,
sous la direction de Dominique Audrerie,
Serge Laruë de Charlus et Pauline Mabille de Poncheville

* Sous réserve des conditions sanitaires. Port du masque obligatoire et respect de la distanciation physique.

Comptes rendus des réunions mensuelles

SÉANCE DU MERCREDI 2 SEPTEMBRE 2020

Président : Dominique Audrerie.

Présents : 88 personnes.

Nécrologie : M^{mes} Jeanne Grillon, Noëlle Grimbert, Ghislaine Krafft, MM. Philippe Lalet, François Boutet, Pierre Deham, Robert Toulemon. Le président présente les condoléances de la SHAP.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

Le président remercie chaleureusement, les membres de notre société présents, compte tenu des règles sanitaires dues au covid 19. La SHAP souhaite continuer ses activités, en respectant toutes les normes en vigueur. Les membres en seront avisés au fur et à mesure.

Sorties prévues : samedi 12 septembre, « Hautefort et Nailhac » en partenariat avec Hautefort notre Patrimoine ; samedi 31 octobre, « Vallée du Salembre » en partenariat avec les Patrimoniales de la Vallée du Salembre.

Colloque : les 16 et 17 octobre, « La Révolution dans les campagnes du Périgord », en partenariat avec les VMF pour la soirée-conférence.

Aujourd’hui et dorénavant, après chaque séance mensuelle de la SHAP, en partenariat avec M. Jean-Marie Barbiche, directeur de la médiathèque, et la mairie de Périgueux, un auteur viendra présenter un livre.

La parole est donnée aux différents intervenants.

L'inventaire du patrimoine architectural de la commune des Eyzies : premiers résultats et nouvelles perspectives, par Xavier Pagazani

Avant d'être un haut lieu du patrimoine préhistorique, la commune des Eyzies fut la paroisse de Tayac, dont le bourg et son église sont aujourd'hui tombés dans l'oubli. L'opération d'inventaire du patrimoine architectural de la vallée de la Vézère engagée depuis 2011 par la Région Nouvelle-Aquitaine, menée par Xavier Pagazani et une équipe de chercheurs, permet de renouveler l'histoire de cette commune grâce à de nouvelles recherches.

L'intervenant nous propose de revenir sur l'origine et l'histoire de la commune à travers l'étude de trois édifices majeurs : l'église paroissiale de Tayac, le château des Eyzies et la halle d'affinerie de la forge des Eyzies. Le premier d'entre eux a vraisemblablement été construit à l'emplacement d'une villa tardo-antique dont subsistent deux colonnes en marbre en remploi dans le portail. La situation de l'édifice, proche de la Vézère, est d'ailleurs commune avec d'autres villas antiques, Montcaret sur la Dordogne, Sergeac et Saint-Léon sur la Vézère ; ces sites attestent que la rivière s'inscrivait alors dans un réseau de voies commerciales de longue distance. Par la suite, les échanges commerciaux ont engendré la création d'un bourg autour du pôle ecclésial, devenu entretemps aussi castral par la création de la seigneurie de Tayac en 1322, lorsque Hélie Rudel inféode la paroisse en faveur d'Adhémar de Beynac. Après la guerre de Cent Ans et la reconstruction qui s'ensuivit, le bourg est progressivement supplanté par un nouveau pôle situé à la confluence des Beunes avec la Vézère, le hameau des Eyzies, qui se développe au pied d'une tour fortifiée créée en 1578 par un cadet de la famille de Beynac, Jean-Guy, et largement amplifiée à partir de 1611 par le fils de celui-ci et son épouse pour en faire une vaste maison noble. En 1721, l'alliance de la dernière des Beynac, Élisabeth, à David La Borie de Campagne apporte le château et la forge des Eyzies dans cette famille. Leur fils, Géraud, marquis de Campagne, délaisse le château ; cependant, il est l'auteur de la transfiguration du site de la forge en un vaste complexe industriel, qui est ensuite repris par les frères Festugière en 1821.

L'histoire de ces trois sites, finalement, permet de suivre et de comprendre l'évolution de la commune sur plusieurs siècles, de la création d'un premier bourg ecclésial somme toute assez habituelle à la translation vers un nouveau centre de peuplement, à la fois castral et proto-industriel, qui connaîtra un dernier grand rebondissement au XIX^e siècle par les découvertes liées à la Préhistoire. (résumé de l'intervenant)

« Monsieur Lévy », professeur au lycée de garçons de Périgueux, vu par un de ses anciens élèves, il y a près de 70 ans, par Gilles Delluc

L'intervenant présente aujourd'hui celui qui fut un exceptionnel professeur de lettres, pour lui comme pour de nombreux autres Périgourdins,

un professeur si attentif à ses élèves que leurs copies étaient minutieusement relues et longuement annotées à l'encre rouge, un maître qui les menait au baccalauréat avec soin, de 1928 à 1968. Tout cela avec un physique disgracieux que ses élèves oubliaient rapidement devant un enseignement très riche et original. Le texte correspondant à cette communication très illustrée a paru dans la 2^e livraison de notre *Bulletin* 2020 (p. 233-246) à laquelle nous renvoyons. (résumé de l'intervenant)

De l'III en Alsace à l'Isle en Dordogne, itinéraire d'un patriote : Charles Hahn, par Hubert Hahn

Charles Hahn a rédigé son manuscrit avec pour seule ambition de transmettre à sa famille l'histoire peu banale de sa vie. Son fils Hubert en fit un livre destiné aux membres de la famille et aux amis proches. Sa cousine Anne-Marie Cocula trouva un intérêt historique à ce récit et décida de s'impliquer pour aboutir au livre remis le 2 septembre 2020 à la SHAP.

Charles est né en 1921, dans une famille strasbourgeoise très patriote, dans une Alsace redevenue française depuis deux ans. Le début du livre est consacré à sa famille, son Alsace, le cinéma très présent autour d'eux. Il évoque son enfance heureuse avec sa sœur et son jeune frère. À la mort de son père, il doit, à quinze ans, assumer seul les revenus de la famille. En septembre 1939, l'évacuation fut organisée par le gouvernement. Dans des circonstances difficiles, ils arrivèrent à Chatillon-sur-Indre où ils séjournèrent un an dans des mauvaises conditions sanitaires. Rentré à Strasbourg devenue allemande dans l'été 1940, il dut travailler pendant six mois dans une entreprise allemande pour « apprendre les bonnes manières ». Ensuite, il refusera de s'engager dans l'armée allemande et sera déporté au camp de Schirmeck. Au bout de quatre mois d'enfer, il acceptera de s'engager avec l'idée fixe de s'évader. Il subira une formation disciplinaire par des officiers SS. À la première permission début 1943, il s'évade de Strasbourg en direction de Périgueux. Après un périple rempli d'embûches, il arrive à destination le 23 janvier 1943. Son oncle Henri Thiebault lui procure une fausse carte d'identité et lui trouve plusieurs emplois en Dordogne et en Limousin. Il décide de rentrer dans la Résistance, chez les FTP car ils sont armés, sous le commandement de Rico. Il devient rapidement chef de section et opère de nombreux plastiquages et combats contre la Milice. Il participe à la libération de Périgueux, Angoulême et La Rochelle. Il obtient l'homologation au grade de lieutenant et est récompensé par diverses médailles dont la Croix de guerre avec palme (document signé par le général de Gaulle).

À la fin de la guerre, il choisit la vie civile à Strasbourg avec son épouse rencontrée dans le maquis. Il crée son entreprise. Ils reviendront à Périgueux en 1956. Ainsi s'achève l'itinéraire d'un patriote, de l'III en Alsace à l'Isle en Dordogne. (résumé de l'intervenant)

Rencontre autour d'un livre (en partenariat avec la médiathèque Pierre-Fanlac et la mairie de Périgueux) : Michel Testut, « le Virgile du Périgord », par Catherine Rebeyrotte

L'éditeur, Jacky Tronel (Secrets de Pays), et l'auteur, Catherine Rebeyrotte, viennent présenter le livre à notre assemblée, récit d'une vie bien remplie, pour un amoureux et défenseur de son Périgord. Gérard Fayolle, Jean-Michel Linfort et Jean Bonnefon nous font ensuite partager, par leurs anecdotes, leurs liens chaleureux avec Michel Testut.

Vu le président
Dominique Audrerie

La secrétaire générale
Huguette Bonnefond

SÉANCE DU MERCREDI 7 OCTOBRE 2020

Président : Dominique Audrerie.

Présents : 91 personnes.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté ainsi que la liste des nouveaux membres.

Le président en présence du directeur de la médiathèque, Jean-Marie Barbiche, rappelle les différentes règles sanitaires à respecter dues au covid 19.

Il remercie Clément Bijou, directeur de cabinet de M^{me} la maire, pour sa présence à la présentation du livre *La grande histoire du Périgord illustrée*, par Gérard Fayolle et Francis Pralong.

Il félicite notre collègue Maurice Cestac pour sa médaille du tourisme, échelon bronze, obtenue au titre de la promotion du 14 juillet 2020.

Il rappelle le colloque des 16 et 17 octobre sur « La Révolution dans les campagnes du Périgord », en partenariat avec les VMF pour la soirée conférence, et annonce la sortie du samedi 31 octobre « Vallée du Salembre », en partenariat avec les Patrimoniales de la vallée du Salembre.

La parole est donnée aux différents intervenants.

Un banquet pour les noces d'argent de la SHAP, par Tristan Hordé

Commenter le banquet donné à l'occasion des noces d'argent de la SHAP, en 1899, conduit à se poser toute une série de questions qui débordent largement la seule étude d'un menu et touche à l'histoire de la société autant qu'à celle de la gastronomie (fig. 1).



Fig. 1.

Après le repas, le président de la société, Anatole de Rouméjoux a rappelé le rôle d'un banquet pour la SHAP, occasion qui « rapproche le plus les hommes dans le même goût des bons plats et des bons vins ». Mais pourquoi les noces d'argent ont été fêtées en novembre alors que la fondation de la SHAP a eu lieu le 24 mai ? La SHAP n'échappait pas au nationalisme de l'époque :

le 9 novembre est l'anniversaire d'une des victoires des Français, dont des combattants venus de Dordogne, sur les Prussiens en 1870 et, en associant les noces d'argent à la bataille de Coulmiers, on ne séparait pas « la science et le patriotisme ». Ce nationalisme s'est développé au cours des années 1890, avec une forte xénophobie et un violent antisémitisme.

Le repas s'est tenu au Grand Hôtel de France, dirigé par Constant Buis, réputé pour ses conserves de pâtés et volailles truffés. Il n'y avait que des sociétaires masculins à table : comme dans la plupart des associations de cette période, la représentation féminine était quasi inexistante, la SHAP ne comptait que 7 femmes pour 200 adhérents en 1899. Le restaurant tel que nous le connaissons est né à Paris après 1760 et ce type d'établissement, grâce au développement du chemin de fer et aux débuts du tourisme, a gagné la province, toujours associé à un hôtel ; c'était le cas à Périgueux, les clients étant pris en charge à la gare. À table, ils disposaient d'un menu souvent devenu un support publicitaire imprimé et distribué aux restaurants par des marques de champagne ou de liqueurs ; les associations et, parfois, des particuliers s'occupaient eux-mêmes de la fabrication du menu : c'était le cas de la SHAP.

Les habitudes ont changé en un siècle : on commençait rarement le repas par un apéritif, un menu festif comportait toujours poisson et viande mais il notait rarement les légumes consommés (qui pouvaient d'ailleurs faire partie de la préparation d'un mets) ; enfin, même si la région en produisait, on ne consommait pas de fromage au restaurant.

Les plats servis, tous préparés par des cuisiniers expérimentés, sont composés de produits d'excellence et, pour la plupart, coûteux : turbot, filet de bœuf, perdreaux, dindonneau, truffe. Il est difficile de les comparer à ceux servis aujourd'hui, les pratiques culturelles étant radicalement différentes. On privilégiait le champagne et les vins de Bordeaux (ici, un second cru de Saint-Estèphe), le vin de Bergerac n'était pas une AOC, seulement servi comme « Grand ordinaire » dans les restaurants. (résumé de l'intervenant)

Le tabac en Dordogne, histoire d'une culture, d'une économie et d'un patrimoine industriel, par René Delon

À une époque où l'avenir de l'agriculture et de la tabaculture semble assez compromis, on ne peut oublier la place qu'a occupé la culture du tabac dans le Sud-Ouest de la France. Dès le début du XVII^e siècle, la culture du tabac apparaît dans le Lot-et-Garonne, à Clairac, qui s'enorgueillit d'être le berceau de la culture en France et s'étendit rapidement dans tout l'Agenais. Ce n'est qu'en 1855 que la culture fut officiellement autorisée dans le département de la Dordogne. Dans les années 1960, on comptait plus d'une vingtaine d'établissements industriels de la Seita, répartis de Toulouse à Bordeaux, en passant par Tonneins, dont cinq en Dordogne : Périgueux, Bergerac, Saint-Cyprien, Sarlat et Terrasson. Bergerac a été un haut lieu historique du tabac

avec un centre de production et de traitement qui a célébré son centenaire en 1973 et fermé ses portes en 1990, un « Institut du Tabac », créé en 1927, centre de recherche unique en France, entièrement dédié à l'amélioration et la production de la plante tabac avec une collection de Nicotianées unique en Europe, un centre de formation des planteurs de tabac (CFPPT) datant de 1957, devenu depuis 1995 l'ANITTA et absorbé en 2013 par ARVALIS, et enfin un musée du tabac, unique en France, installé au cœur de la ville depuis 1950. Dans nos campagnes, les séchoirs à tabac font partie du patrimoine rural, avec leurs hautes silhouettes de bois ou de briques, témoins discrets d'un passé toujours présent. Mais, au cours des dernières décennies, de nombreuses exploitations tabacoles se sont éteintes, ainsi que les manufactures, entrepôts, centres de recherche et de formation. On parle peu de ce patrimoine agricole et industriel, ni de cette culture, qui a été un facteur important de la vie rurale aux XIX^e et XX^e siècles. Il ne faut pas que la « mémoire tabacole » d'une grande région française parte totalement en fumée ! (résumé de l'intervenant)

Une illustre famille en Périgord au XIX^e siècle, par Alain Boituzat

L'intervenant évoque le parcours de vie de Louis Clair de Beaupoil de Sainte Aulaire, né en 1778 et décédé en 1854, qui représente à ses yeux le « parfait honnête homme » du XIX^e siècle. Issu par son père des seigneurs de Fontenille, il va, après de brillantes études scientifiques sanctionnées par un titre d'ingénieur géographe, devenir un serviteur de premier plan de trois régimes successifs, sans pour autant y perdre son âme.

Chambellan de l'Empereur, puis préfet de la Meuse à la veille de l'effondrement de l'Empire, il occupera le poste de préfet de Haute-Garonne sous la première Restauration. Il entame une carrière de député sous la seconde Restauration et traitera avec Louis XVIII la grande affaire du mariage de sa fille Egédie avec Élie Decazes, favori et ministre favori du roi. Une brillante carrière de diplomate s'ouvre à lui sous la monarchie de Juillet, l'amenant à occuper successivement les postes d'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, à Vienne et à Londres. De plus, bien qu'il ne fut pas un auteur prolifique – ayant alors seulement publié une traduction des romantiques allemands et notamment celle du Faust de Goethe et une histoire de la Fronde – il entre à l'Académie française en janvier 1841. Résumant parfaitement son parcours, l'un de ses amis, le baron de Barante, le définira comme « un homme de beau lieu élevé aux grandes affaires ».

Le retour aux sources sera assuré par son fils, Joseph Louis, qui s'établira en Périgord, d'abord au château de Siorac à Annesse-et-Beaulieu et ensuite à Périgueux. Il occupera le siège de député de la circonscription de Nontron de 1842 à 1846 et figure parmi les membres fondateurs de la SHAP en 1874. Il est également le grand-père du peintre Lucien de Maleville. (résumé de l'intervenant)



Rencontre autour d'un livre (en partenariat avec la médiathèque Pierre-Fanlac et la mairie de Périgueux) : *La grande histoire du Périgord illustrée*, par Gérard Fayolle et Francis Pralong

En présence de Clément Bijou, directeur de cabinet de M^{me} la Maire, de Jean-Marie Barbiche, directeur de la médiathèque, et des membres de la SHAP sous la présidence de Dominique Audrerie. Les auteurs ont écrit et illustré ce livre pour que les jeunes attachés au Périgord en connaissent l'histoire.

Vu le président
Dominique Audrerie

La secrétaire générale
Huguette Bonnefond

SÉANCE DU MERCREDI 4 NOVEMBRE 2020

Séance annulée pour cause de confinement.

La sortie en vallée du Salembre, prévue le 31 octobre 2020, a été reportée.

Admissions Nouveaux membres

ADMISSIONS du 14 septembre 2020. Ont été élus :

- M^{me} Bénichou Ganancia Géraldine, 19, rue Albert-Martin, Maison n° 1, 24000 Périgueux, présentée par M^{me} Maryse Boucher et M^{me} Rose-Marie Gardie.
- M. et M^{me} Bunel Marc et Nadine, Le Mas, 24400 Sourzac, présentés par M. Dominique Audrerie et M^{me} Huguette Bonnefond.
- M. Flourez Joseph, Lescure, 24470 Saint-Pardoux-la-Rivière, présenté par M. Dominique Nasse et M. Claude-Henri Piraud.
- M^{me} Margot Élisabeth, 14, rue Paul-Louis-Courier, Villa A03, 24000 Périgueux, présentée par M. Dominique Audrerie et M. Maurice Cestac.
- M^{me} Masson-Gervaise Dominique, 30, rue des Roses, 24750 Trélissac, présentée par M^{me} Dominique Berre et M^{me} Rose-Marie Gardie.
- M. Micheneau Eddy, 2, impasse de la Baronne, 24140 Jaure, présenté par M. Michel Bernard et M^{me} Joëlle Le Pontois-Bernard.
- M^{me} Mougnaud Yvette, Les Pierres, 24400 Sourzac, présentée par M. le président et M^{me} la vice-présidente.
- M^{me} Promis Éliane, 19, rue Charles-Dullin, 19000 Niort, présentée par M^{me} Huguette Bonnefond et M^{me} Jeannine Rousset.
- M^{me} Savary Brigitte, Résidence Athéna II, appt 17, 11, rue des Acacias, 24000 Périgueux (réintégration).

ADMISSIONS du 16 novembre 2020. Ont été élus :

- M. Bijou Clément, Les Jaunies, 24510 Saint-Laurent-des-Bâtons, présenté par M. Dominique Audrerie et M. Dominique Gaschard.
- M. Le Béon Guillaume, 376, route des Marchettes, 24520 Saint-Nexans, présenté par M^{me} Brigitte Delluc et M. Gilles Delluc.

- M. Lothaire Guy, 44, rue du Parc, 33200 Bordeaux, présenté par M. Jean-Claude Lacoste et M. Jean-Charles Savignac.
- M^{me} Mercier Christine, 23, boulevard Montaigne, 24000 Périgueux, présentée par M^{me} Géraldine Bénichou et M^{me} Sophie Rombaut.
- M. Moissat Franck, 189, rue des Brunies, 24350 La Chapelle-Gonaguet, présenté par M. Thierry Baritaud et M. Jean-Pierre Boissavat.
- M^{me} Richard Véronique, Le Monteil, 24390 Badefols-d'Ans, présentée par M. Daniel Blondy et M. Thomas McDonald.
- M. Savina Jean-Yves et M. Van't Hoff Alain, 4, impasse Limogeanne, 24000 Périgueux, présentés par M. Dominique Audrerie et M. Bernard Colombier.

Colloque des 16 et 17 octobre 2020

La Révolution dans l'histoire des campagnes du Périgord

Le vendredi 16 octobre 2020, la SHAP et l'association Vieilles maisons françaises ont organisé un dîner-conférence. Guy Mandon, agrégé de l'Université, nous a commenté la Révolution française et en particulier la Révolution en Dordogne, des États généraux à la chute de Robespierre, c'est-à-dire de janvier 1789 à juillet 1794.

Puis, un dîner nous a été servi au restaurant Le Saint-Jacques.

Le samedi 17 octobre 2020, des conférences ont eu lieu à la médiathèque Pierre-Fanlac.

Cités et campagnes du Périgord en révolution. Gérard Fayolle, ancien président de la SHAP, nous a présenté « Villages en Révolution au pays du Bugue ». Puis, Bernard Platevoet, professeur associé honoraire de l'Université de Paris Saclay, a exposé « La vente des biens nationaux en Périgord et les modalités d'une redistribution de la terre. L'exemple de Milhac-de-Nontron ».

La Révolution en Dordogne et les transformations du département de l'Ancien Régime à la révolution industrielle. Jean-Pierre Poussou, professeur émérite de l'Université Paris Sorbonne, n'ayant pu se déplacer, Dominique Audrerie, président de la SHAP, nous a lu sa conférence sur « L'économie du Périgord puis de la Dordogne au milieu du XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle ». Corinne Marache, professeure, à l'Université de Bordeaux III Montaigne, a ensuite abordé « Notables, paysans et agriculture au XIX^e siècle, révoltes et changements de paradigmes ».

Après chaque conférence, des échanges ont eu lieu avec la salle. À 12h15, un déjeuner-buffet attendait les participants au restaurant Le Saint-Jacques.

À 14 h : *Le monde rural : des Croquants aux sans culottes*. Yves Marie Bercé, membre de l'Institut, a analysé le thème des « Croquants et paysans révoltés dans les campagnes du Périgord à l'époque moderne (XVII^e-XVIII^e siècles) ». Enfin, Guy Mandon termine ce cycle de conférences par les « Paysans de la Dordogne en révolution ».

Après les échanges avec la salle et une table ronde, la conclusion « La Révolution dans la longue durée des campagnes » est faite par Anne-Marie Cocula, professeure émérite de l'Université Bordeaux Michel Montaigne.

Huguette Bonnefond

Vie de la bibliothèque

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

- Yon Armand, « François de Salignac-Fénelon 1641-1679 », extrait du *Cahier des Dix*, n° 33, 1968 (photocopie) et photo de la plaque apposée par les Canadiens à l'entrée de la chapelle des Minimes à Aubeterre (don de Guy Glenet).

- Courtaux Théodore, *Généalogie de la famille de la Valade de Truffin*, Paris, Cabinet de l'Historiographie, 1898 (photocopie).

- Mullenheim Henri de, *Lettres choisies : Correspondance 1914-1918* *Henri de Mullenheim à Louis de Mullenheim*, Domont, impr. Dupli-Print, 2019 (don de Luthold de Mullenheim).

- Fournioux Bernard, « Une statuette des XIV^e-XV^e siècles dite “Monsieur de Périgueux” représentant un moine-pèlerin », « Adoubements et festivités à Périgueux dans la première moitié du XIV^e siècle », « Sur les traces des pèlerins du Moyen Âge en Périgord », « Le périple interrompu de pèlerins originaires des provinces de Bourgogne, Normandie et Périgord au XVIII^e siècle », « Le voyage à Rome d'un prélat périgordin, à l'aube des temps modernes (1501-1502) au miroir d'un cahier de dépenses tenu par le seigneur d'Hautefort », « Les métiers de santé en Périgord aux XIV^e et XV^e siècles », « Terrasson : un regard sur les origines et l'évolution du peuplement », « Saint-Louis-en-l'Isle : l'histoire d'une bastide royale aux XIV^e et XV^e siècles », « Les arbalétriers d'Alain d'Albret des châtelaines d'Ans et d'Auberoche en l'année 1471 », « Une structure insolite en forêt de Born au début du XVII^e siècle », tirés à part des *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2005 à 2010 (don de Bernard Fournioux).

- Roux Jean et Fournioux Bernard, « Un statut relatif à l'entrée du vin à Sarlat en l'an 1292 », tiré à part des *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2006 (don de Bernard Fournioux).

- Cocula-Vaillières Anne-Marie, *Un fleuve et des Hommes, Gens de Dordogne suivi de Vies d'antan au bord des rivières*, Bordeaux, Confluences, 2020 (don de l'éditeur).
- Linfort Jean-Michel, *Le Périgord terre d'ovnis et de science-fiction*, Neuvic, Les Livres de l'Îlot, 2020 (don de l'éditeur).
- Bernard Alain, *Buffalo Bill cow-boy du Périgord*, Le Bugue, PLB, 2020 (don de l'auteur).
- Beynac, *village sacrifié*, supplément au *Magazine Vivre en Périgord*, n° 60, août 2020.
- Hahn Charles, *De l'Ill en Alsace à l'Isle en Dordogne. Itinéraire d'un patriote Charles Hahn (1921-2011)*, Périgueux, 2019 (don d'Anne-Marie Cocula-Vaillières).
- Sardain Marie-France, *Louis XVIII : un roi en exil*, Paris, Éditions Jourdan, 2019 (don de l'auteur).
- Penaud Guy, *Le maudit mois de juin 1943 de Jean Moulin*, Saint-Denis, Edilivre, 2020 (don de l'auteur).
- Devaux Pauline, *Occupation médiévale du sol du pays de Hautefort et de la forêt de Born*, Hautefort, Hautefort Notre Patrimoine, 2020 (don de l'éditeur).
- *Actes notariés et papiers de famille (1868-1938) concernant Anne Planchat, première institutrice à Saint-Laurent-des-Bâtons, et la famille Combe* (don de Marie-France Sardain).

Huguette Bonnefond

Revue de presse

- *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, t. 141, 2019 : « Le retable baroque du Teule et la sculpture religieuse en Xaintrie » (O. Geneste) ; « Les églises disparues de l’archidiaconé du Tornès en Quercy, ayant appartenu à des abbayes limousines » (M. Guély et J.-P. Girault).

- *Aquitaine historique*, n° 140, juin 2020 : « Prouesses néolithiques : le transport et l’édification des mégalithes » (A. Hambücken).

- *Bulletin de la Société préhistorique française*, 2020/2 : « Du Bout-du-Monde (Les Eyzies, Dordogne, France) jusqu’à Neuchâtel (Suisse) : itinéraire et nature d’une collection d’art mobilier paléolithique (collection Vogt, Laténium) » (F.-X. Chauvière, M.-A Kaeser).

- *Bulletin de la Société historique et archéologique d’Arcachon et du Pays de Buch*, n° 185, 3^e tr. 2020 : « L’église Notre-Dame de Lanton » (A. de Neuville) [sur le chemin de Compostelle].

- *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. CXLV, 2017 : « Réflexions autour de trois versions du plan de la basilique de Saint-Martial de Limoges par l’abbé Martial Legros (1784) » (J. F. Boyer) ; « François-Auguste Jaugeas, pionnier de la radiologie française » (P. Texier) ; « L’après-midi d’un faune en Limousin ? Un nouveau vitrail de l’atelier Chigot pour le musée des Beaux-Arts de Limoges » (A.-C. Garbe).

- *Bulletin de la Société Dunoise, Archéologie, Histoire, Sciences et Arts*, n° 310, 2020 : « L’abbaye de Saint-Avit, entre le cloître et la société du XI^e au XIII^e siècle » (P. Pinsard) ; « Nouvelles données sur l’église Saint-Martin de la Ferté-Villeneuil et ses peintures » (L. Royneau).

- *Bulletin de la Société des études du Lot*, t. 141, avril-juin 2020 : « Huit ans de recherches archéologiques départementales (2012-2019). Cahors, de la Protohistoire au haut Moyen Âge » (L. Guyard) ; « Regard sur un décor peint antique à Cahors, rue Joachim-Murat » (A. Sérange).

- *Annales du Midi*, t. 131, n° 307-308, juillet-décembre 2019 : « La mise en représentation du “bon gouvernement” : le programme iconographique du

Livre juratoire d’Agen (fin XIII^e siècle) » (T.-L. Roux) ; « La mise en défense et la protection de l’île de Ré à la fin du Moyen Âge. Une affirmation de l’identité insulaire » (É. Giard) ; « Des femmes et des dieux dans la prison-couvent du sud de la France au XIX^e siècle » (A. Le Pennec).

- *Lemouzi*, 8^e série, n° 225, 2020-1 : « Des châtaigniers et des châtaignes. Que sont devenues nos prairies ? » (M. Villeneuve) ; « Nouvelle loi sur l’archéologie » (J.-C. Blanchet).

- *Art et Histoire en Périgord Noir*, n° 162, 2020/3 : « Les Maleville de Domme entre le XVII^e et le XVIII^e siècle » (L.-F. Gibert et J.-J. Despont) ; « La noblesse dans les villes de l’Ancien Régime : le cas du Sarladais de la Fronde à la Révolution française (1648-1789) » (O. Royon) ; « L’exploitation des ressources du sous-sol du Périgord Noir méridional au XIX^e siècle (1^{re} partie) » (J.-J. Jarrige) ; « Portraits en Belvésois d’Antoine Carcenac à l’aube du XX^e siècle » (M. Carcenac).

- *Groupe de recherches archéologiques et historiques de Coutras*, n° 49, février 2020 : « Les activités humaines sur la Dronne » ; « La Dronne et l’Isle paradis des pêcheurs à Coutras » (M. Rapeau).

- *Hautefort, Notre Patrimoine*, n° 57, août 2020 : « Peur et panique autour d’une éclipse solaire » (D. Blondy) ; « Marine et épidémie, le cas oublié de la dysenterie de 1779 en France » (P. Villiers) ; « Armand Floirat, prisonnier de guerre » (E. Collin).

- *Bulletin du Groupe de recherches historiques du Nontronnais (GRHIN)*, CR n° 515, août 2020 : « La calligraphie au Moyen Âge » (S. Breux-Pouxviel).

- *Bulletin du Groupe de recherches historiques du Nontronnais (GRHIN)*, CR n° 516, septembre 2020 : « L’évolution des connaissances de François I^{er} à Louis XIII » (A. Reilles).

- *Le Festin*, n° 115, octobre 2020 : « *L’Hermione* : l’aventure d’une frégate » (G. Gautreau) ; « Francis Chigot : un peintre-verrier en Limousin » (A. Brahim-Giry et S. Casenove) ; « *La Mise au tombeau* de Biron : du Périgord à New York » (L. Cabrero-Ravel) ; « La cathédrale d’Angoulême, métamorphose d’un chef-d’œuvre » (L. Cabrero-Ravel) ; « Jean-Michel Othoniel : réinventer le trésor » (D. Dussol).

- *Académie des inscriptions et belles-lettres*, juillet-octobre 2018 : « Rôle et gestion de l’eau dans les baptistères paléochrétiens de Palestine » (B. Riba).

- *Bulletin des Antiquités nationales*, n° 49, 2019 : « Redécouverte de la carte des bornes milliaires réalisée par Antoine-Marie Héron de Villefosse en 1878 » (P. Cuzel) ; « La conservation de l’objet archéologique : un enjeu pour la recherche » (C. Proust) ; « L’association pour la Promotion des Recherches sur l’Âge du Bronze : vingt ans d’activités » (I. Kerouanton, C. Marcigny, C. Mordant).

- *Bulletin de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier*, t. 50, supplément 1, 2019 : « Le “Grand Tour” de Stanislas Poniatowski, futur roi de Pologne, en Europe occidentale » (D. Triaire) ; « L’itinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand : mythe, rêve et récit » (T. Lavabre-Bertrand) ; « Mérimée et Stendhal : je t’aime moi non plus » (X. Darcos) ; « L’idéal classique du paysage de Poussin à Bazille » (M. Hilaire).

- *Bulletin du Cercle d’histoire et de généalogie du Périgord*, n° 133, 3^e tr. 2020 : « Mialet 1665-1792 de Louis XIV à Louis XVI » (A. Pinalie) ; « Les coutelleries de Nontron » (F. Thouanel) ; « L’ancien repaire noble de Magnac à Négrondes 1746-1766 » (P. Allard) ; « 1631 : un vilain mois de mai à Périgueux » (G. Ravon) ; « Un coup de parapluie fatal sur la route de Montpon » (C. Jambon).

- *Maisons paysannes de France*, n° 217, automne 2020 : « Les nouvelles technologies au service du bâti ancien : quand les drones dessinent le patrimoine » (L. Barré).

- *Mémoires de la Société des sciences naturelles, archéologiques et historiques de la Creuse*, t. 65, 2019/2020 : « Angéliques ou humains, les Grandmontains : nourriture humaine ou spirituelle ? » (M. Larigauderie-Beijaud) ; « Étude du cadastre napoléonien de Crozant : premier château ou enclos ecclésial ? » (P. Hirou) ; « Un instrument d’exception : le piano double du château de Villemonteix » (N. Jammot et C. Lafaye).

- *Roccafortis, bulletin de la Société de géographie de Rochefort*, n° 66, septembre 2020 : « Les forçats étrangers au bagne de Rochefort » (P. Duprat).

- *Revue de l’Agenais, Académie des sciences, lettres et arts d’Agen*, t. 147, n° 3, juillet-septembre 2020 : « Menteries sur la bataille de Moncrabeau (1587) : une mise au point de Montaigne » (D. Christiaens).

- *Préhistoire du Sud-Ouest*, n° 27, 2019/2 : « La “Licorne” de Lascaux : réflexion sur la frontière séparant le réel et le surnaturel » (D. Tauxe et M. Patou-Mathis).

Huguette Bonnefond



À PARAÎTRE

Actes du colloque des 16 et 17 octobre 2020 La Révolution dans l'histoire des campagnes du Périgord

Enclavement et immobilisme économique d'une part, persistance des mouvements ruraux des Croquants à la Troisième République d'autre part, telle est l'image classique des campagnes du Périgord de Louis XIV à la Grande Guerre. Or cette chronologie pose beaucoup de questions au cœur desquelles se trouve la période de la Révolution française, qui montre un Ancien Régime beaucoup plus ouvert et amorce un tournant démographique et politique décisif.

Au sommaire

Guy Mandon, historien, agrégé de l'Université
Avant-propos : Quelle Révolution pour la Dordogne ?

Gérard Fayolle, ancien président de la Société historique et archéologique du Périgord
Villages en Révolution au pays du Bugue

Bernard Platevoet, professeur associé honoraire, Université de Paris-Sud-Saclay
La vente des biens nationaux en Périgord : modalités d'une redistribution de la terre dans
le secteur de Milhac-de-Nontron et de Saint-Pardoux-la-Rivière

Jean-Pierre Poussou, professeur émérite, Université Paris Sorbonne
Quelques jalons pour une histoire économique du Périgord du début du règne de
Louis XVI à la Restauration

Corinne Marache, professeure, Université de Bordeaux III Montaigne
Notables, paysans et modernisation agricole au XIX^e siècle. Révolutions et changements
de paradigmes

Yves Marie Bercé, Membre de l'Institut
Exemples d'opposition séculaire des campagnes et des villes

Guy Mandon, historien, agrégé de l'Université
Paysans en révolution

Anne-Marie Cocula, professeure émérite, Université Bordeaux III Montaigne
La Révolution dans la longue durée des campagnes

Renseignements et commande : SHAP, 18, rue du Plantier 24000 Périgueux
05 53 06 95 88 - shap24@yahoo.fr

Parution prévue pour début 2021

Tarifs : 13 € si retrait à la SHAP / 18 € en cas d'envoi postal
chèque à l'ordre de la SHAP



COURRIER DES CERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

- Frédéric Plassard et Morgane Dachary (frederic.plassard@wanadoo.fr) nous annoncent des *Nouvelles découvertes à Rouffignac*. « Au mois d'avril 2020, motivés par la recherche de nouveaux témoins des fréquentations gauloises de la grotte de Rouffignac, nous avons découvert de nouvelles figurations paléolithiques dans deux galeries voisines du célèbre “Plafond aux macaroni”. Trois petits ensembles livrent un total de treize représentations parmi lesquelles une majorité de mammouths, mais aussi un bison. Toutes sont gravées, à l'exception d'une silhouette de proboscidien tracée à l'argile (fig. 1,

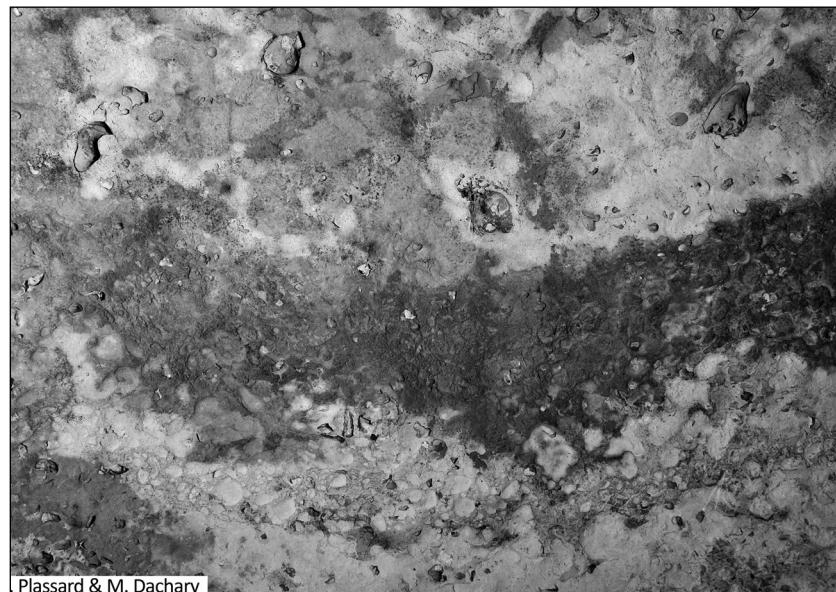


Fig. 1.

cliché Frédéric Plassard). Le groupe plus important (9 motifs) est aussi le moins accessible dans une galerie qui n'a que 60 cm de haut et à peine 1,20 m de large. Une étude détaillée de cet ensemble est en cours et fera bientôt l'objet de publications. »

- Brigitte et Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) viennent de publier une révision de l'historique et de la décoration de *la grotte de la Forêt* à Tursac. Ils se sont appuyés sur les archives confiées à eux par notre ancien collègue, l'abbé Edmond Jardel, qui avait été chargé par l'abbé Breuil de surveiller les recherches effectuées par l'inventeur en 1952. Gilles Delluc avait visité la grotte, très jeune, grâce à l'abbé Glory, et, avec Brigitte, il avait photographié les gravures et consigné des notes sur sa décoration (4 rennes et 3 chevaux), avant qu'elle ne soit fermée de façon définitive (fig. 2, mise en place des figures

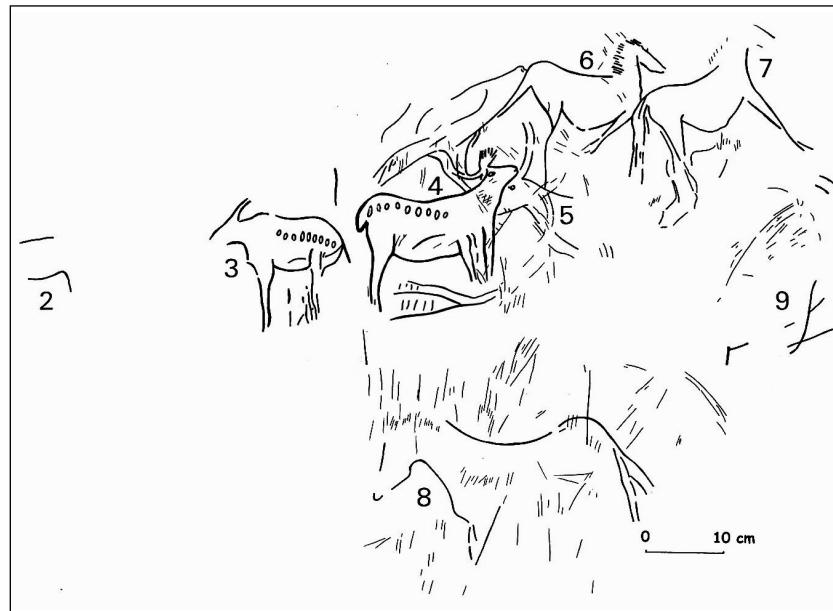


Fig. 2.

du panneau principal, n° 2 à 9 par B. et G. Delluc). Un plan précis a été levé et mis au point par Thierry Baritaud en 1981 (*L'Art des Cavernes*, 1984, p. 239). Un tiré-à-part est offert à notre bibliothèque : « La grotte ornée de la Forêt (Tursac, Dordogne). Une histoire et une cavité presque ignorées », *Préhistoire du Sud-Ouest*, n° 27-2019-1, p. 25-48.

- Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) annonce que le jeune **Guy Monnerot**, né à Bergerac le 7 décembre 1931, puis élevé à Limoges, mort en

Algérie le 1^{er} novembre 1954, considéré comme le premier mort de la guerre d'Algérie, où il servait avec son épouse comme instituteur volontaire (BSHAP, t. CXLI, 2014, p. 445-446 et 577 et BSHAP, t. CXLII, 2015, p. 14-15), vient d'être déclaré « mort pour la France », 66 ans après sa mort (*Le Populaire du Centre*, 1^{er} novembre 2020). Il avait été inhumé le 29 novembre 1954 au cimetière de Louyat (Limoges) dans le caveau familial.

- Il signale aussi que la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre est en cours de classement comme « Monument historique ». Ce monument est l'œuvre de l'architecte Paul Abadie quelques années après qu'il ait conduit la restauration-reconstruction de la cathédrale Saint-Front de Périgueux qui lui servit de modèle. Il a été bâti sur la colline de Montmartre à la fin du XIX^e siècle « en expiation » de la Commune de Paris. La presse note que ce classement, à la veille du 150^e anniversaire de cet événement, commence à soulever des polémiques.

- Le lundi 23 novembre, la Société historique et archéologique du Périgord participait au dévoilement d'une plaque commémorative à la Ligerie (commune de Champagne-et-Fontaine), en souvenir du général de Gaulle, qui passa en ces lieux une partie de son enfance (fig. 3).



Fig. 3. M^{me} de Vilmorin, la propriétaire actuelle de la Ligerie, devant la plaque.

CORRESPONDANCE POUR « COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information, on peut écrire à M^{me} Brigitte Delluc, vice-présidente, SHAP, 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : gilles.delluc@orange.fr (à l'attention de Brigitte Delluc).

Les illustrations photographiques doivent être communiquées sous forme d'un tirage papier ou numérisée en format JPG (en 300 dpi). Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.

Assemblée générale ordinaire et élections

2021 sera une année de renouvellement de notre conseil d'administration. Des élections seront organisées lors de notre prochaine assemblée générale. Elle se tiendra le 3 mars 2021, après report quasi-automatique pour cause de quorum insuffisant lors de notre première réunion mensuelle du 6 janvier 2021 (au programme : rapport moral et rapport financier pour l'année 2020). Un vote par correspondance sera organisé pour ceux qui ne pourront pas assister à cette assemblée générale : les documents nécessaires seront envoyés par courrier ou par courriel.

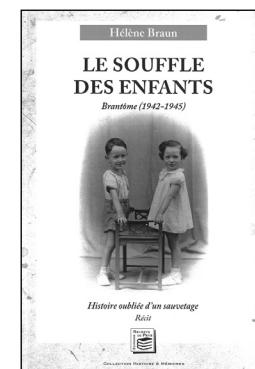
NOTES DE LECTURE

Le souffle des enfants. Brantôme (1942-1945). Histoire oubliée d'un sauvetage. Récit

Hélène Braun (préface Bernard Reviriego)
éd. Secrets de Pays, 2017, 191 p., ill., 20 €

L'auteur fait revivre l'histoire d'une famille juive, réfugiée d'Alsace-Lorraine, pendant la seconde guerre mondiale, dans notre Périgord.

À partir de souvenirs confus de son mari, Armand, et de sa belle-sœur, Denise, l'auteur va enquêter et retracer leur séjour au préventorium des Fougères, près de Brantôme. Pas à pas, elle va dévoiler un passé caché et va rendre hommage à Marguerite et Pierre Bouthy, directeur de ce centre, mais également au médecin, aux soignants, au personnel. Durant les années d'Occupation, ils vont cacher, éduquer et nourrir de nombreux enfants juifs mais également soigner des résistants, sans jamais rien dire, même le danger passé. ■ H. B.



Élie Decazes : chronique d'une ambition. 1815-1820.

Récit historique

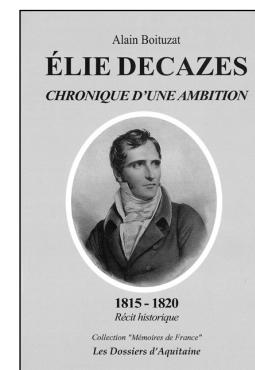
Alain Boituzat

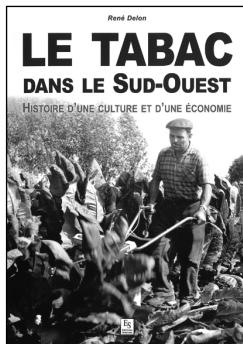
éd. Les Dossiers d'Aquitaine, 2020, 398 p., 25 €

Utilisant comme trame de son récit l'apparition d'Élie Decazes dans le paysage politique français en juillet 1815, quand débute la seconde Restauration, suivie de son ascension vers le sommet du pouvoir et de sa chute brutale provoquée par l'assassinat du duc de Berry en février 1820, l'auteur nous plonge dans une saisissante reconstitution des premières années de la seconde Restauration (1815-1820).

Outre l'évocation des événements marquants de cette période et des personnages historiques de premier plan qui les ont provoqués ou subis, ce livre fait revivre tout un monde qu'il met en scène dans des lieux eux aussi minutieusement reconstitués.

Le Périgord n'est pas en reste dans cette fresque. On y voit un seigneur de vieille souche revenir au pays, retrouver ses gens et ses terres de Biras, de Grand-Brassac et de La Coste après 25 ans d'émigration et se lancer en politique dans le camp des Ultras, cependant que sa fille, qui est née et a vécu jusque là à Londres, découvre la douceur de vivre des rivages de la Dronne, sans parler du somptueux mariage célébré le 11 août 1818, par lequel Louis XVIII donne pour épouse à son ministre et favori Élie Decazes, Egédie de Sainte Aulaire, issue par son père des seigneurs de Fontenille. ■ D. A.





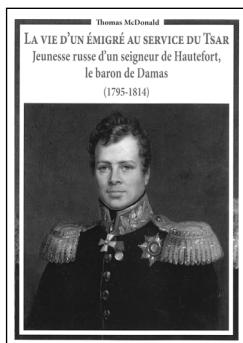
Le tabac dans le Sud-Ouest. Histoire d'une culture et d'une économie

René Delon

éd. Sutton, 2014, 159 p., ill., 21 €

La culture du tabac et sa transformation ont permis à de nombreux agriculteurs, de Toulouse à Bordeaux en passant par Tonneins ou Bergerac, de s'assurer un revenu durant le xx^e siècle. Puis ce fut le déclin dans les dernières décennies. Il faut rappeler que le Périgord a joué un rôle majeur en ce domaine avec des centres importants de traitement du tabac à Bergerac, Périgueux, Sarlat ou Saint-Cyprien. C'est tout un pan de l'économie locale qui n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir.

Ce livre retrace donc toute cette épopée, véritable travail d'inventaire et de mémoire. ■ H. B.



La vie d'un émigré au service du Tsar : jeunesse russe d'un seigneur de Hautefort, le baron de Damas (1795-1814)

Thomas McDonald

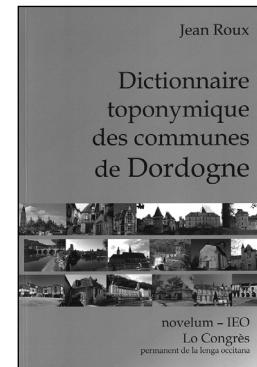
co-éd. Hautefort Notre Patrimoine, Fondation du château de Hautefort et SHAP, 2020, 97 p., ill., 12 €

Très documentée à partir d'archives recueillies en Russie par l'auteur, cette étude s'attache à une période de la vie du baron Maxence de Damas (1785-1862) durant laquelle il vécut en Russie. Cette vie d'exil le conduisit à une brillante carrière militaire durant laquelle il fut amené à combattre les armées napoléoniennes. Maxence avait 4 ans lorsque sa famille émigra en Russie, il entra à 9 ans à l'école des cadets de Saint-Pétersbourg, combattit à Austerlitz, puis sera promu général dans l'armée du tsar Alexandre I^{er} au moment de la Campagne de Russie en 1812. À la Restauration, il deviendra général de l'armée française, puis il sera ministre de Louis XVIII et de Charles X, qu'il suivra en exil en 1830, appartenant au parti des Ultras. Ses campagnes au sein de l'armée russe sont ici évoquées, on y découvre la personnalité d'un homme d'honneur, très religieux, doué de qualités relationnelles qui le rapprochent de ses soldats : il les écoute et les soutient, en s'opposant parfois à sa hiérarchie. Sa bravoure et son humanité se manifesteront particulièrement lors de la sanglante bataille de Borodino. ■ M. R.

Dictionnaire toponymique des communes de Dordogne

Jean Roux (éd. préparée et préfacée par Jean-Louis Lévêque et Étienne Roux)
éd. Novelum – IEO et Lo Congrès permanent de la lenga occitana, 2020, 734 p., 25 €

Sous la signature de Jean Roux, paraît une étude étymologique du nom de toutes les communes de Dordogne. Ambitionnant de trouver et de restituer celui qu'elles portaient à l'époque pas si lointaine où l'on y parlait l'oc. C'est un hommage au regretté occitaniste, qui, avec si grand soin, avait transcrit les archives municipales de Périgueux pour y rechercher les formes périgourdines de cette langue. Ce dictionnaire recense toutes les formes anciennes rapportées par des textes et discute les différentes hypothèses étymologiques ; à partir de ces matériaux, il déclare une forme normative écrite du nom en langue d'oc. Forme qu'au long des routes nous redécouvrirons sur les panneaux fichés par les Ponts et Chaussées aux entrée et sortie de nos bourgs. ■ C.-H. P.

***Moulin des Fourches (1594-2020)***

Lyda Res et Bram Huijsman
éd. Mémoire de Pierres, 2020, 73 p., ill., 12 €

Bram Huijsman, docteur en développement économique (Wageningen University, Pays-Bas), et Lyda Res, chercheur en sciences sociales, ont pris une retraite active depuis 2013 au moulin des Fourches (Saint-Médard-d'Excideuil) acquis en 2001.

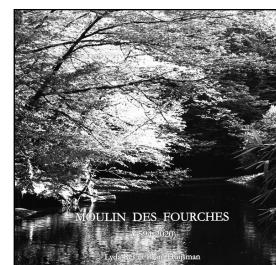
Membres de l'Association périgourdine des amis des moulins (Apam), ils se passionnent pour l'histoire de ce modeste moulin, implanté sur la Loue, dont il reste très peu de vestiges.

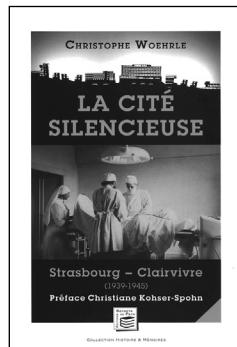
Ce petit livre monographique, organisé en huit tableaux chronologiques, fait montre des qualités didactiques et de synthèse des auteurs.

Le moulin banal de « Las Fourchas » appartenait au XVI^e siècle au domaine du château d'Excideuil. Vendu en 1672, l'année où quatre-vingt mille soldats commandés par le maréchal de Turenne marchèrent sur la Hollande, il resta pendant près de deux siècles aux mains de la famille de Malet, propriétaire du château voisin de La Farge.

Nourri des expériences techniques et sociologiques, les auteurs s'attachent à décrire le fonctionnement du moulin, mais aussi la vie de ses résidents. Une dynastie de meuniers, les Latronche, soigneusement étudiée, va occuper les lieux du XVII^e au XIX^e siècles. Le moulin à farine subit en 1828 une métamorphose majeure et devint une affinerie dont l'activité s'éteignit vers 1860.

Ce travail de recherches, agréablement illustré et destiné à un large public, nous aide à lire l'empreinte du passé, étroitement solidaire du présent, dans ce paysage méconnu de la vallée de la Loue. ■ F. A. B.





La cité silencieuse. Strasbourg-Clairvivre (1939-1945)

Christophe Woehrlé (préface Christiane Kohser-Spohn)

éd. Secrets de Pays, 2019, 254 p., ill., 20 €

Quel lieu singulier que la Cité de Clairvivre ! Une ville à la campagne, avec son bâtiment monumental entouré de petits pavillons à l'américaine. Son histoire est non moins singulière, puisque ce lieu, conçu au départ comme un sanatorium pour victimes de guerre (1914-1918), devint ensuite en 1939 l'hôpital de Strasbourg, puis celui du Maquis, avant d'être transformé après les années 1960 en établissement pour personnes handicapées.

C. Woehrlé, historien franco-allemand, nous conte la période durant laquelle les Hospices Civils de Strasbourg durent s'installer en Dordogne : dans son avant-propos, S. Barcellini, président du Souvenir Français, qualifie ce

moment de « versant lumineux » de la médecine strasbourgeoise, en opposition à la compromission de certains médecins au Struthof.

Le livre nous présente les trois moments-clés de cette histoire :

- L'évacuation des Strasbourgeois en septembre 1939, et l'installation parfois difficile de l'hôpital dans ce « coin perdu » du Périgord ;
- Après la défaite de 1940, le retour à Strasbourg d'une partie des services, et le maintien à Clairvivre de l'Hôpital des Réfugiés : il va soigner les Alsaciens qui ont choisi de ne pas rentrer en zone annexée, mais aussi les expulsés d'Alsace (Juifs, Tziganes, Alsaciens francophiles, marginaux...) que le régime nazi estime indésirables ; ensuite seront traités des habitants des villages environnants ;
- La troisième phase va consister, sous l'impulsion du directeur Marc Lucius et du Dr Fontaine, à venir en aide à des personnes recherchées (Juifs, réfractaires au STO), avant que Clairvivre ne devienne l'hôpital du Maquis pour les Résistants de Dordogne, Corrèze et Haute-Vienne.

On trouvera dans l'ouvrage des notices consacrées aux principaux protagonistes de cette épopée : l'administrateur Marc Lucius, en poste de 1939 à mai 1945, qui sut gérer les différentes phases au péril de sa vie, en composant avec Vichy et avec l'occupant ; les médecins connus comme les Drs Fontaine ou Sichel, mais aussi Adrien Dany qui fut externe à Clairvivre avant de fonder le service de neurochirurgie du CHU de Limoges ; les personnels soignants ou administratifs, et tous les anonymes de toute confession qui reposent au cimetière de Salagnac... ■ M. R.

Ont participé à cette rubrique : Huguette Bonnefond, Dominique Audrerie, Michel Roy, Claude-Henri Piraud, Francis A. Boddart

Les auteurs et éditeurs, désireux de voir mentionnés dans les rubriques du *Bulletin* leurs ouvrages sur le Périgord sont invités à adresser un exemplaire de leur publication en service de presse au siège de la SHAP (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux). Ainsi, l'ouvrage sera répertorié, chroniqué et inventorié dans notre bibliothèque.

Sommaire du tome CXLVII (2020)

du *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*

ARTICLES

AUDRERIE Dominique, Le cinéma, un geste de modernité au début du xx ^e siècle	55-58 (ill.)
BAGGIO Jacques, Le servage en Périgord méridional au XIV ^e siècle	157-172 (ill.)
BARITAUD Thierry, Le spéléologue Norbert Casteret, découvreur des gravures de Bara-Bahau (Le Bugue), en Périgord	5-18 (ill.)
BESSE Pierre et PIRAUD Claude-Henri, Le projet inabouti de Wlgrin de Taillefer : une nouvelle édition des <i>Antiquités de Vésone</i>	311-330 (ill.)
BONNIER Marc et MAYEUX Luc, avec le concours de DELLUC Brigitte, Les éviers en pierre des maisons à colombage du canton de La Force	209-218 (ill.)
CAZURAN Jean Marie, Le docteur Paul Boisseuil (1851-1926), médecin de campagne en Dordogne de 1876 à 1926	331-348 (ill.)
CESTAC Maurice, Les voies de l'éducation au Bugue, de la Révolution aux Trente Glorieuses	19-34 (ill.)
CESTAC Maurice, L'enseignement agricole en Périgord de 1848 à 1960. Une série d'occasions manquées	389-410 (ill.)
DAUCHEZ Chantal, Le château de Saint-Martin à Lamontzie-Saint-Martin. La famille Duvigier (1668-1803)	173-190 (ill.)
DAUCHEZ Chantal, La famille Boudet au château de Saint-Martin à Lamontzie-Saint-Martin depuis 1803	301-310 (ill.)
DELLUC Brigitte et Gilles, Le fabuleux « trésor » de Lascaux, découvert au Bugue chez l'abbé A. Glory	35-54 (ill.)
DELLUC Gilles, Marius Lévy (1902-1988), professeur au lycée de garçons de Périgueux	233-246 (ill.)
DELLUC Brigitte et Gilles, L'actrice Simone Mareuil. Un vrai drame de cinéma	411-426 (ill.)



GILLOT Jean-Jacques, Paul Bouthonnier (1885-1957), un dirigeant communiste oublié.....	219-232 (ill.)
HAMBÜCKEN Anne et POURTAUD Jean-Sébastien, Une représentation inédite du menhir « La Tranche de Saumon » à Baneuil.....	293-300 (ill.)
LA PIERRE ANGULAIRE, La halle-hôtel de ville du Bugue.....	59-66 (ill.)
LA PIERRE ANGULAIRE, Les meulières de Montbreton à Mareuil	445-452 (ill.)
LARUË DE CHARLUS Serge, Propos sur un panneau sculpté situé dans l'église du Bugue	67-78 (ill.)
MIQUEL Sophie et MAGUET Nicolle, Du nouveau sur Jeanne Barret aux Archives nationales de l'île Maurice	191-208 (ill.)
PENAUD Guy, Les célébrités qui ont marqué l'histoire du Bugue	79-88 (ill.)
ROY Michel, Une face méconnue de la vie du mime Marceau	427-444 (ill.)
SAVIGNAC Jean-Charles, 1992-1994, « l'expérience Fayolle » au conseil général de la Dordogne.....	89-104 (ill.)
SCHUNCK François, La liste d'Altorffer	349-360 (ill.)

VIE DE LA SOCIÉTÉ

ADMINISTRATION

Rapport moral 2019, par la secrétaire générale H. Bonnefond.....	251-253
Rapport financier 2019, par le trésorier M. Cestac	253-256

COMPTE RENDUS DES RÉUNIONS MENSUELLES

novembre 2019, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale	107-109
décembre 2019, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale	110-113
janvier 2020, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale	113-116
février 2020, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale	257-260
mars 2020, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale	260-262
septembre 2020, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale	455-458
octobre 2020, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale	458-462

ADMISSIONS. NOUVEAUX MEMBRES

1 ^{re} livraison.....	117-118
2 ^e livraison.....	263
4 ^e livraison.....	463-464



PROGRAMME DE NOS RÉUNIONS MENSUELLES

2 ^e trimestre 2020	106
4 ^e trimestre 2020	362
1 ^{er} trimestre 2021.....	454

COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

DELLUC (Brigitte), 1 ^{re} livraison	145-148 (ill.)
DELLUC (Brigitte), 2 ^e livraison	281-286 (ill.)
DELLUC (Brigitte), 3 ^e livraison.....	377-380 (ill.)
DELLUC (Brigitte), 4 ^e livraison.....	471-473 (ill.)

VARIA

Annonce. Sortie du 16 mai 2020.....	116
Annonce. Colloque. De la pénurie à la pléthore. Une histoire de l'alimentation.....	130
Annonce. Influences du coronavirus sur la vie de notre Société	248
Annonce. À paraître. Peintures murales en Périgord. x ^e -xx ^e siècle	250
Annonce. Élection des membres du conseil d'administration 2021-2023. Appel à candidatures	363
Annonce. Colloque. La Révolution dans l'histoire des campagnes du Périgord	364
Annonce. Co-édition. La vie d'un émigré au service du Tsar. Jeunesse russe d'un seigneur de Hautefort, le baron de Damas (1795-1814)	372
Annonce. À paraître. Actes du colloque des 16 et 17 octobre 2020. La Révolution dans l'histoire des campagnes du Périgord.....	470
Annonce. Assemblée générale ordinaire et élections.....	474
AUDRERIE Dominique, Éditorial. Mélanges Gérard Fayolle. L'héritage ...	3-4 (ill.)
AUDRERIE Dominique, Éditorial. Une riche diversité	155-156
AUDRERIE Dominique, Éditorial. Transmettre	291-292
AUDRERIE Dominique, Éditorial. Un patrimoine à garder vivant	387-388
BELLE Nelly, CESTAC Anne-Marie et Maurice, CIVETTA Caroline, Sortie du 26 octobre 2019. Sallegourde, La Valade, Les Chaulnes : trois châteaux témoins de l'enseignement agricole en Dordogne	137-144 (ill.)
BERNOT Jacques, Dîner-conférence à Périgueux. La guerre de Cent Ans (22 novembre 2019).....	264
BONNEFOND Huguette, Visite du 15 février 2020. L'église et la lanterne des morts d'Artur	275-280 (ill.)
BONNEFOND Huguette, Colloque des 16 et 17 octobre 2020. La Révolution dans l'histoire des campagnes du Périgord.....	464
DELLUC Brigitte, Sortie du 28 septembre 2019. Autour des Eyzies-de-Tayac.....	131-136 (ill.)
FAYOLLE Gérard, Le mot de Gérard Fayolle, président d'honneur	249

VIE DE LA BIBLIOTHÈQUE

BONNEFOND Huguette, Entrées dans la bibliothèque, 1 ^{re} livraison	119-121
BONNEFOND Huguette, Entrées dans la bibliothèque, 2 ^e livraison	265-267



BONNEFOND Huguette, Entrées dans la bibliothèque, 3 ^e livraison	365-366
BONNEFOND Huguette, Entrées dans la bibliothèque, 4 ^e livraison	465-466
HORDÉ Tristan, Dans nos collections. Le premier dictionnaire linguistique et encyclopédique : <i>Ambrosii Calepini Dictionarum</i> , édition de 1577	268-272 (ill.)
TANET Chantal, Dans nos collections. François de Fénelon, <i>Les Avantures de Télémaque, fils d'Ulysse, par feu messire François de Salignac de la Motte Fenelon</i> . Paris : chez J. Estienne, 1717	122-126 (ill.)
TANET Chantal, Dans nos collections. L'invention du « guide touristique » : <i>Les Délices de la France</i> , de François Savinién d'Alquié (édition de 1685)	367-371 (ill.)

REVUE DE PRESSE

BONNEFOND Huguette, 1 ^{re} livraison	127-129
BONNEFOND Huguette, 2 ^e livraison	273-274
BONNEFOND Huguette, 3 ^e livraison	373-376
BONNEFOND Huguette, 4 ^e livraison	467-469

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

<i>100 Félibrées en Périgord. 1903-2019</i> , par Pascal Serre (Bernadette Besse)	149
<i>Strasbourg Périgueux. Villes sœurs</i> , par Catherine et François Schunck (Jeannine Rousset)	149
<i>Les officiers des services secrets anglais face à la police de Vichy en Périgord</i> , par Guy Penaud (Tristan Hordé)	150
<i>La châtellenie de Montignac</i> , par Bernard Fournioux (Dominique Audrerie)	150
<i>La grotte ornée de Gabillou</i> , par Jean Gaußen (Dominique Audrerie) ... <i>Le Périgord de siècle en siècle. Des hommes et des pierres</i> , par Dominique Audrerie (Sophie Bridoux-Pradeau)	151
<i>Bridoire : 23 ans seule contre tous</i> , par Claude Leroy et Dominique Cassanis (Claude-Henri Piraud)	152
<i>Sur les routes de Tere Sainte en Périgord</i> , par Dominique Audrerie (Huguette Bonnefond)	152
<i>Le drapeau rouge flotte à Bergerac</i> , par Hervé Dupuy et Michel Lecat (Dominique Audrerie)	287
<i>La grande histoire du Périgord illustré</i> , par Gérard Fayolle et Francis Pralong (Maurice Cestac)	287
<i>Portrait d'une rivière sauvage, la Haute-Dronne</i> , par Frédéric Dupuy, Florian Grollimund, Fanny Labrousse (Dominique Audrerie) ...	288
<i>Lo brageiraqués. Comprenar, parlar, legir e escrire la lenga d'oc del país de Brageirac (Perigòrd Porpre)</i> , par Patrick Chalmel (Jeannine Rousset)	288
<i>La Dordogne dans la Seconde Guerre mondiale</i> , sous la direction de Anne-Marie Cocula et Bernard Lachaise (Jean Charles Savignac)	381

<i>Michel Testut, « le Virgile du Périgord », par Catherine Rebeyrotte (Maurice Cestac)</i>	382
<i>Buffalo Bill, cow-boy du Périgord, par Alain Bernard (Dominique Audrerie)</i>	382
<i>Un fleuve et des hommes. Gens de Dordogne, suivi de Vies d'antan au bord des rivières, par Anne-Marie Cocula-Vaillières (Dominique Audrerie)</i>	382
<i>Au fil du Dropt, de villages en moulins... de châteaux en bastides, par Jacques Reix (Sophie Bridoux-Pradeau).....</i>	383
<i>Carsac-Aillac. Histoire & chroniques, par Anne Bécheau (Dominique Audrerie)</i>	383
<i>Le Périgord terre d'ovnis et de science-fiction, par Jean-Michel Linfort (Dominique Audrerie)</i>	383
<i>À la guerre, à la ferme. Jean et Angéline s'écrivent en 14-18, par Éliane Promis (Michel Roy).....</i>	384
<i>Le souffle des enfants. Brantôme (1942-1945). Histoire oubliée d'un sauvetage. Récit, par Hélène Braun (Huguette Bonnefond).....</i>	475
<i>Élie Decazes : chronique d'une ambition. 1815-1820. Récit historique, par Alain Boituzat (Dominique Audrerie).....</i>	475
<i>Le tabac dans le Sud-Ouest. Histoire d'une culture et d'une économie, par René Delon (Huguette Bonnefond).....</i>	476
<i>La vie d'un émigré au service du Tsar : jeunesse russe d'un seigneur de Hautefort, le baron de Damas (1795-1814), par Thomas McDonald (Michel Roy)</i>	476
<i>Dictionnaire toponymique des communes de Dordogne, par Jean Roux (Claude-Henri Piraud)</i>	477
<i>Moulin des Fourches (1594-2020), par Lyda Res et Bram Huijsman (Francis A. Boddart)</i>	477
<i>La cité silencieuse. Strasbourg-Claivivre (1939-1945), par Christophe Woehrlé (Michel Roy)</i>	478

ADMISSIONS DE L'ANNÉE 2020

- M. Aristizabal Joseph Henri, 9, rue des Justes, 24350 Tocane-Saint-Âpre
- M. Barbiche Jean-Marie, 12, avenue Georges-Pompidou, 24000 Périgueux
- M^{me} Bénichou Ganancia Géraldine, 19, rue Albert-Martin, Maison n° 1, 24000 Périgueux
- M^{me} Bernard Danielle, L'Etang, 24140 Jaure (réintégration)
- M^{me} Berre Dominique, 13, rue du Plantier, 24000 Périgueux
- M. Bijou Clément, Les Jaunies, 24510 Saint-Laurent-des-Bâtons
- M^{me} Blanc Josette, 20, avenue de la Fraternité, 24750 Boulazac-Isle-Manoire
- M. et M^{me} Bunel Marc et Nadine, Le Mas, 24400 Sourzac
- M. Civetta Thierry, 7, boulevard de Vésone, 24000 Périgueux
- M^{me} Condaminas Irène, 80, rue Combe-des-Dames, 24000 Périgueux
- M^{me} Del Boca Annie, Grange Basse, Route du Venat, 24350 Lisle
- M. Dumoulin de Laplante Patrick, Château de La Hierce, 24310 Brantôme
- M. Flourez Joseph, Lescure, 24470 Saint-Pardoux-la-Rivière

- M^{me} Fontvieille Béatrice, Chabrouillas, 24130 Bosset
- M. et M^{me} Gazel Jean-Paul et Françoise, Domaine de L'Héritier, 24600 Vanxains
- M. et M^{me} Griffon Serge et Marie-France, 17, rue Bodin, 24000 Périgueux
- M^{me} Huot Pascale, 25, rue Colonel-Raynal 24000 Périgueux
- M. Jacquinot de Presle Hubert, 7, rue de Villersexel, 75007 Paris (réintégration)
- M. Joussein Christian, 4, impasse du Charpentier, 24750 Champcevinel (réintégration)
- M^{me} Lapret Sandrine, 3, La Meyronie, 24210 Sainte-Orse
- M. et M^{me} de La Tour du Pin Henry-Armand, château de Jumilhac, 24630 Jumilhac-le-Grand
- M. Le Béon Guillaume, 376, route des Marchettes, 24520 Saint-Nexans
- M. Lefebvre Xavier et Pauline, 1, rue du Temple, 24470 Milhac-de-Nontron
- M. Legoux Yves, 19, avenue Georges-Pompidou, 24000 Périgueux
- M. Lesfargues Bruno, Bitarel, 24130 La Force
- M. Linz André, 15, rue Robert-Schuman, 57160 Scy-Chazelles
- M. Lothaire Guy, 44, rue du Parc, 33200 Bordeaux
- M^{me} Mabille de Poncheville Pauline, La Sauvegarde de l'art français, 22, rue de Douai, 75009 Paris
- M^{me} Margot Élisabeth, 14, rue Paul-Louis-Courier, Villa A03, 24000 Périgueux
- M^{me} Masson-Gervaise Dominique, 30, rue des Roses, 24750 Trélissac
- M. Massot Jacques, chez Mme Kasznicki, Soulié, 24550 Mazeyrolles
- M^{me} Mercier Christine, 23, boulevard Montaigne, 24000 Périgueux
- M. Micheneau Eddy, 2, impasse de la Baronne, 24140 Jaure
- M. Moissat Franck, 189, rue des Brunies, 24350 La Chapelle-Gonaguet
- M^{me} Mougnaud Yvette, Les Pierres, 24400 Sourzac
- M^{me} Peyromaure de Bord Eglé, Roulède, 24800 Corgnac-sur-l'Isle (réintégration)
- M^{me} Promis Éliane, 19, rue Charles-Dullin, 19000 Niort
- M^{me} Rey Bernadette, 37, avenue de l'Automobile, Bâtiment Ulysse, 24750 Trélissac
- M^{me} Richard Véronique, Le Monteil, 24390 Badefols-d'Ans
- M. Ruiz Anthony, 5, rue Simone-Boudet, 31200 Toulouse
- M^{me} Sauter Véronique, 48, rue des Maurilloux, 24750 Trélissac
- M^{me} Savary Brigitte, Résidence Athéna II, appt 17, 11, rue des Acacias, 24000 Périgueux (réintégration)
- M. Savina Jean-Yves et M. Van't Hoff Alain, 4, impasse Limogeanne, 24000 Périgueux
- M. Spierckel Pierre, 88, chemin du Puyrousseau, 24000 Périgueux
- M. Tierce Roland, 1451, La Vigerie, 24660 Notre-Dame-de-Sanilhac
- M. Thomsen Stephen, Le Plessac, Saint-Crépin-de-Richemont, 24310 Brantôme-en-Périgord

MEMBRES DÉCÉDÉS

François Boutet, Pierre Deham, Claude Dumoulin de Laplante, Francis Gérard, Jeanne Grillon, Noëlle Grimbart, Ghislain Krafft, Philippe Lalet, Robert Toulemon